BnF Gallica

Un bagne en Russie rouge, Solovki : l'île de la faim, des supplices, de la mort / Raymond Duguet ; préface de M. Jules [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Duguet, Raymond (1881-19..). Auteur du texte. Un bagne en Russie rouge, Solovki : l'île de la faim, des supplices, de la mort / Raymond Duguet ; préface de M. Jules Claine, ancien consul de France dans l'empire russe. 1927.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

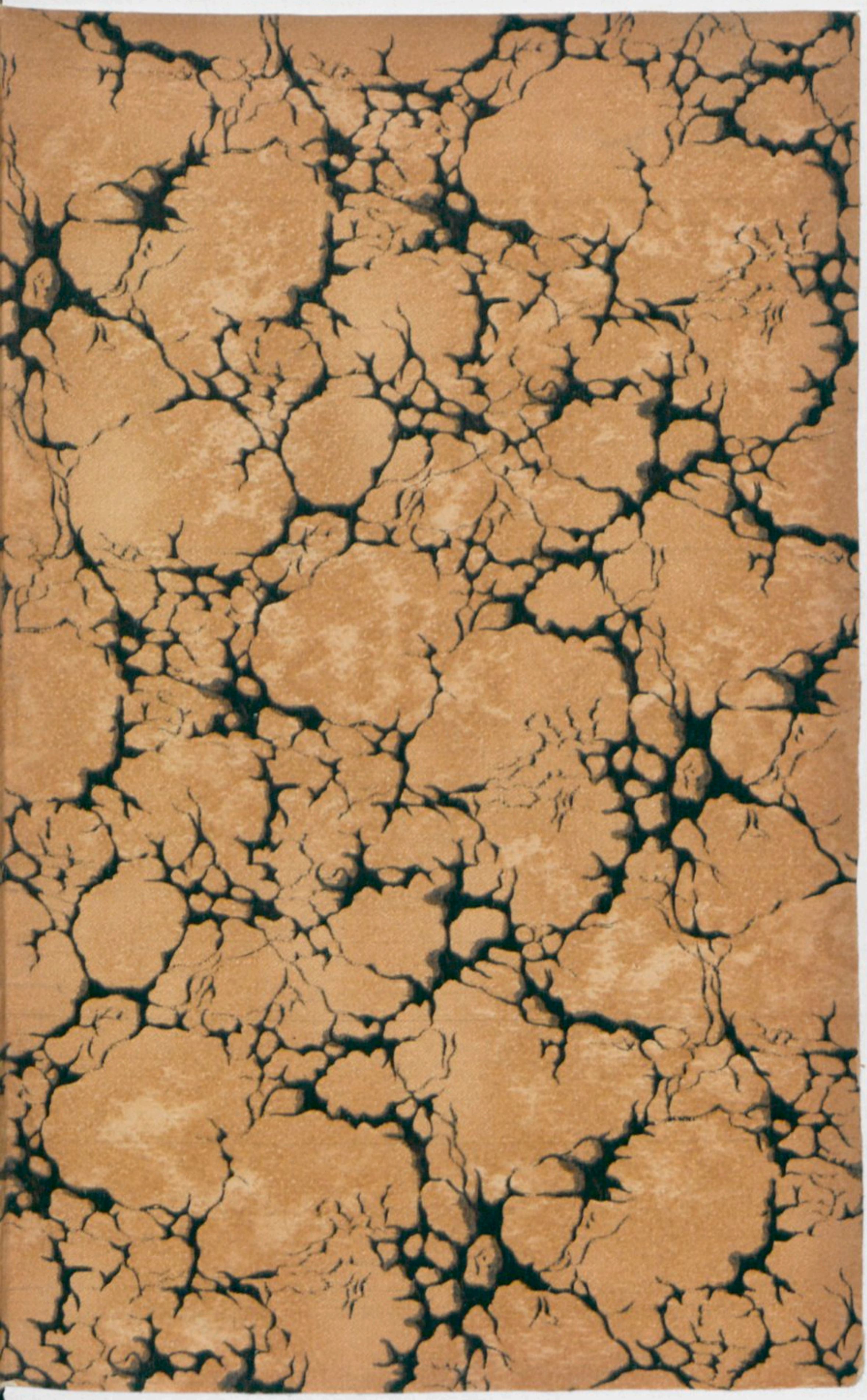
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



WP 10-2087 PACK

RAYMOND DUGUET

UN BAGNE EN RUSSIE ROUGE

SOLOVKI

L'Ile de la Faim, des Supplices, de la Mort

DIX HORS-TEXTE EN HÉLIOGRAVURE

PRÉFACE DE M. JULES CLAINE

Ancien Consul général de France dans l'Empire Russe

1951

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, RUE DAREAU, PARIS (XIVe)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

UN BAGNE
EN
RUSSIE ROUGE

8 M
22448

31 MAI 1928
DÉPOT LEGAL
B.N. VOLUMES
Editeurs
A04785

DU MÊME AUTEUR :

LES MORMONS. — Leur religion, leurs mœurs, leur histoire ..... *épuisé*

MOSCOU ET LA GÉORGIE MARTYRE. — Préface du colonel C.-B. STOKES, ancien haut-commissaire britannique en Transcaucasie.

(Éditions JULES TALLANDIER)

RAYMOND DUGUET

UN BAGNE EN RUSSIE ROUGE

SOLOVKI

L'Ile de la Faim, des Supplices, de la Mort

DIX HORS-TEXTE EN HÉLIOGRAVURE

PRÉFACE DE M. JULES CLAINE

Ancien Consul général de France dans l'Empire Russe

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, RUE DAREAU, PARIS (XIVe)

Copyright 1927 by Jules Tallandier
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservé pour tous pays.

PRÉFACE

Après les nombreux ouvrages publiés sur la révolution en Russie et la terreur sous laquelle se continue ce régime de régression politique et sociale, on pouvait croire que tout avait été dit sur ce malheureux pays.

Cependant, nombre d'événements tragiques se succèdent encore chaque jour, sans que les échos en parviennent jusqu'à nous, tant les sinistres politiciens qui dirigent les destinées de la Russie s'entendent en maîtres à les étouffer pour le reste du monde.

Il est donc bon que ceux qui, par leurs études, leurs recherches, leurs relations exceptionnelles, ont pu en soulever quelques voiles, nous renseignent avec la précision historique la plus scrupuleuse sur les « beautés » du paradis bolchevik. Trop de naïfs ou d'illuminés, souvent de bonne foi (car il y en a dans tous les partis, même les plus

extrêmes, ignorent la réalité des faits, pour que ce nouveau livre de l'auteur de Moscou et la Géorgie martyre, *Raymond Duguet, ne contribue à dessiller les yeux des gens sincères, à quelque croyance religieuse ou doctrine politique qu'ils appartiennent.*

Dans cette enquête sur le bagne soviétique de Solovki, l'auteur nous fait pénétrer dans les arcanes les plus secrètes du terrorisme rouge.

Grâce à une documentation des plus sérieuses et puisée aux sources les plus dignes de foi, nous suivons en sa compagnie les étapes sanglantes parcourues par des milliers de malheureux, la plupart du temps innocentes victimes de ces fous sanguinaires qui prétendent fonder le bonheur humain sur des monceaux de cadavres d'hommes, de femmes, de tous âges, de toutes conditions, et même d'enfants, au nom de principes mystiques et soi-disant égalitaires qui confondent la raison.

Quand on veut, avec quelques chances d'impartialité, juger d'un pays étranger, de son gouvernement comme de ses mœurs et de ses coutumes, il est indispensable de pouvoir faire abstraction de sa propre mentalité nationale, et, par conséquent, d'avoir beaucoup voyagé. Par ma vie errante à travers le monde, où mes bagages m'ont suivi, et non pas moi mes bagages, comme il arrive trop fréquemment aux voyageurs à la mode, j'ai pu me rendre compte combien il est difficile de comprendre la raison des choses, surtout en ce qui concerne des peuples si différents de nous.

La Russie, par exemple, par son étendue, sa situation géographique, le nombre considérable de races et de civilisations la composant, ne peut guère être comparée aux nations européennes proprement dites.

A côté d'une classe privilégiée et restreinte, complètement européanisée, instruite, raffinée et pouvant se confondre avec n'importe quelle société des Etats les plus anciennement civilisés, se rencontrent des éléments qui n'ont de cette civilisation qu'un vernis extérieur souvent trompeur, et qui craque aux moindres incidents de la vie.

Certes, le régime tsariste était loin d'être parfait. Des exécutions sommaires, des déportations en masse en Sibérie, la toute-puissance de l'Okrana — dont la Tchéka, appelée maintenant G. P. U., n'est que la continuation accentuée et exagérée — ont plus d'une fois soulevé la réprobation et suscité la pitié pour les victimes d'un système de gouvernement où tant d'abus pouvaient subsister parallèlement à une civilisation très avancée.

Mais qu'il y a loin de ce régime à la dictature atroce et toujours sanglante, qui opprime depuis dix ans ce pauvre empire !

Pour bien comprendre ce qui s'est passé sous les tsars, comme ce qui se passe sous le régime soviétique, il faut savoir que, sous une apparence d'ordre et de prospérité, la Russie d'avant la révolution était un gouvernement d'anarchie monarchique, où les abus des policiers et des fonctionnaires de tout ordre rappelaient plutôt les despo-

tismes asiatiques, que nos gouvernements européens. Cependant, par certains côtés, ce despotisme même offrait de belles perspectives d'élévation aux plus humbles, et cela beaucoup plus facilement que dans nos pays ; et l'on s'étonne d'apprendre l'origine obscure et plébéienne de nombre de personnalités russes ayant occupé des positions prépondérantes dans ce pays monarchique.

Je m'explique :

On entend à chaque instant parler des « intellectuels » russes, qu'on trouve à la base de toutes les persécutions, comme de tous les mouvements politiques. La raison en est dans ce que ce second élément de la société russe comprend les plus intelligents de la nation qui ont pu, grâce à un libéralisme inconnu ailleurs, forcer les portes des universités, grandes ouvertes à tous, sans distinction d'origine ni de fortune. C'est pourquoi la généralité des étudiants se recrutaient parmi les fils de concierges, de petits commerçants ou artisans, de sous-officiers, de membres du bas clergé, de paysans même, et pouvaient ensuite aspirer à tous les emplois de l'Etat.

On trouve là l'origine de professeurs distingués, de magistrats, de hauts fonctionnaires, jusqu'à des gouverneurs de province et même des maréchaux de la noblesse, qui parvenaient à faire partie de cette classe dès qu'ils avaient atteint certains hauts grades ou s'étaient vu décerner certaines décorations.

A ce recrutement plébéien venait enfin s'ajouter l'élément israélite, en nombre limité, il est vrai,

mais dont les ambitions n'en étaient que plus grandes.

Malheureusement pour la Russie, la lutte de ces éléments instruits et ambitieux devenait d'autant plus acharnée, que le nombre des intellectuels augmentait d'année en année, et les positions administratives à prendre ne suivaient pas cette progression. Il en résultait de cruelles déceptions pour beaucoup d'entre eux.

Il n'est donc pas surprenant que tous ces diplômés sans places et pleins d'ambition n'aient pas tardé à former un groupe important d'intellectuels aigris et envieux, ne voyant que dans une révolution populaire les moyens de satisfaire leurs aspirations et d'arriver au pouvoir coûte que coûte.

Comme, de plus, les juifs, plus ou moins persécutés et victimes des « progroms » qui ensanglantaient périodiquement leurs ghettos, en formaient la partie la plus active, et étaient plus ou moins assoiffés de vengeance, il ne faut pas s'étonner s'ils saisirent aux cheveux l'acte inespéré de l'abdication du tsar.

En dehors des éléments tout prêts à profiter des circonstances leur permettant l'accession au pouvoir, se trouvent, en Russie comme partout, même plus que partout ailleurs, quelques personnalités que leur éducation, comme leur position personnelle, semblerait devoir tenir en dehors de tous mouvements politiques subversifs et qu'on est très étonné de voir y jouer des rôles de premier plan. Tout en ne nommant personne parmi ceux qui, de près ou de loin, sont plus ou moins solidaires des

événements si bien mis à jour par Raymond Duguet, il est facile de découvrir parmi eux, soit des ambitieux déçus, soit des victimes d'injustices dont les cours sont souvent le théâtre, et qui voulurent profiter d'une occasion aussi inattendue pour se hisser aussi haut que possible près du nouveau pouvoir, et se venger de leurs ennemis passés.

Enfin, pour être juste, on doit reconnaître qu'au milieu de toutes les abominations du régime qui torture la malheureuse Russie, se trouvent des idéalistes convaincus, sortes d'humanitaires à rebours, qui ne voient dans les excès commis que la suppression de déchets inutiles et gênants, indispensable d'après eux à l'épuration de la société et qui s'attendent à voir, le jour où cette épuration sera achevée, l'humanité jouir enfin de l'âge d'or de leurs rêves, comme le liquide de la cuve devient clair, une fois que l'écume de la surface a été enlevée.

Ces rêves peuvent être beaux, mais la réalité russe suffit trop à en démontrer l'inanité, pour qu'il soit besoin d'y ajouter d'autres commentaires.

*Est-ce que jamais titre n'a été plus menteur que celui de l'*Union des Républiques soviétiques des Ouvriers et des Paysans? *Est-ce qu'en Russie le peuple gouverne? Allons donc, il est, plus qu'il ne l'a jamais été sous aucune forme de gouvernement, opprimé par une poignée de dirigeants fanatiques ou cyniques.*

D'ailleurs, qu'est-ce que le peuple russe, dans son ensemble, sinon un conglomérat de races semi-asiatiques, ignorantes et fatalistes, véritable troupeau de moutons ou de loups enragés, suivant les impulsions qu'il reçoit de gens qui l'éblouissent de phrases d'autant plus sonores qu'elles sont plus creuses, et dont il ne comprend, la plupart du temps, pas le sens.

Avant-hier, le petit père le Tsar était plus qu'un demi-dieu. Hier, c'était Lénine qui le remplaçait auprès de certains, tout en étant aux antipodes de leurs conceptions politiques ou religieuses de la veille. Demain, ce sera peut-être un simple soldat, un paysan, un moine ignoré, qui saura se faire entendre du peuple, tout en lui prêchant une doctrine diamétralement opposée à celle ayant cours aujourd'hui.

Le peuple russe, dans son ensemble, est le plus bel exemple de déséquilibre mental de l'espèce humaine, tout à la fois capable d'atteindre les plus hauts sommets scientifiques, artistiques ou littéraires, les circonvolutions de son cerveau étant composées d'une chaîne à laquelle il manque des maillons de distance en distance, ce qui fait comprendre ses inégalités choquantes et souvent inconcevables pour nous, quand nous cherchons à nous les expliquer.

Capable du plus grand héroïsme, il le sera de même des plus grandes lâchetés. Bon à l'excès, jusqu'au sacrifice, il devient égoïste, cruel et sanguinaire presque avec la même inconscience, suivant l'ambiance et les impulsions qu'il en reçoit.

En un mot, tout est possible avec le peuple russe, et si Lénine vivait encore et que demain matin je lise dans un journal qu'il vient de rétablir un tsar sur le trône de Russie et que lui-même se retire dans un couvent sévère pour faire pénitence, je le croirais, car cela n'aurait rien d'étonnant : ce serait russe.

Cela dit, qu'il me soit permis de revenir au livre si intéressant de Raymond Duguet, dont la sévère autant que consciencieuse documentation et les statistiques impressionneront même les lecteurs les plus indifférents, leur montrant à quelles horreurs peuvent mener les passions politiques engendrées par de folles théories semblant s'appuyer, pour certains, sur l'Evangile primitif ainsi que sur des maximes attribuées à de saints personnages qu'il est inutile de nommer, quoiqu'elles servent souvent d'excuses aux pires excès du mysticisme, comme celle de : « la fin excuse les moyens », ou celle encore de : « brûlez, brûlez-les toujours, Dieu reconnaîtra les siens ».

Autres temps, autres mœurs, dira-t-on ; c'est juste et c'est pourquoi je terminerai cette trop longue préface en disant que le monde ayant marché depuis l'époque dont se réclament des communistes sincères et croyants, il faut autre chose, pour l'organisation des sociétés modernes, que ces sinistres rêveurs auxquels nous devons le bolchevisme.

L'amélioration générale des conditions matérielles et morales de tous les peuples ne peut être

que le résultat d'une évolution progressive ; d'une instruction généralisée ; d'une morale élevée et égale pour tous, chassant l'égoïsme jouisseur de ce qu'on est convenu d'appeler les classes dirigeantes ; de l'accession des plus qualifiés aux fonctions publiques, qu'ils ne devraient jamais avoir à solliciter, mais à accepter comme un devoir imposé ; d'une juste répartition des charges publiques ne pesant pas autant qu'aujourd'hui sur les moins privilégiés de la société, le devoir de celle-ci étant d'assurer à chacun de ses membres un minimum de bonheur dont la jouissance, en tuant l'envie, assurerait enfin l'avènement de la seule société idéale, qui ne manque ni à son nom, ni à ses promesses.

JULES CLAINE.

INTRODUCTION

> Les prisons soviétiques, vingt fois plus nombreuses que sous le régime des tsars, ne suffisent pas à contenir tous les otages. Malgré les exécutions en masse, il a fallu recourir à la déportation et organiser des camps de concentration spéciaux, où sont enfermés des milliers et des milliers d'« ennemis du peuple ». En 1922, il y avait huit cent cinquante-deux mille internés dans les camps (chiffre officiel bolchevik).
>
> De tous ces camps du nord « à destination spéciale », Kem, Mourmane, Kholmogory, Portaminsk, Narym, Tobolsk, celui de Solovki est le plus abominable de l'enfer soviétique... (*Vade-Mecum antibolchevique*, 1927, publié par l'*Entente internationale contre la IIIe Internationale*, 13, Corraterie, Genève.)

Quand, après la Grande Guerre, vint le moment sacré de l'armistice, mes yeux se mouillèrent de larmes, et cette seule pensée fut alors en moi : « On n'en tuera plus ! »

J'étais loin de prévoir que, dans le plus grand pays de notre Europe, la sinistre faucheuse continuerait

son œuvre atroce, ses nouvelles victimes se comptant non pas par centaines de mille, mais par millions (1).

La Russie gravit toujours son dur calvaire ; ses steppes, ses montagnes, ses eaux même, se rougissent toujours du sang d'une multitude d'innocents, tandis que ses prisons, ses lieux de déportation, ses bagnes se remplissent sans cesse de nouveaux prisonniers, voués pour la plupart à la torture, à la mort.

Le reste du monde, avec une lâcheté que les générations futures, que l'Histoire ne manqueront pas de juger très sévèrement, s'abstient, laisse faire, quand il ne va pas jusqu'à reconnaître officiellement ce gouvernement de bourreaux !

Une réaction salutaire commence heureusement à se faire sentir, mais le public a encore sur les yeux un bandeau trop épais ; si l'on *savait* ce qui *réellement s'est passé, se passe toujours* en Russie soviétique, il y aurait un tel sursaut de dégoût et d'horreur, qu'un semblable état de choses ne saurait subsister longtemps.

Les bolcheviks exercent leurs sanglants ravages sur des territoires si vastes, ils ont un service de propagande mensongère si bien organisé, qu'il est indispensable, pour leur arracher le masque dont ils ont couvert leur hideux visage, d'étudier et d'exposer leurs crimes, non pas d'une façon générale, mais au contraire par régions bien délimitées, s'appuyant sur des documents probants comme sur des témoignages indiscutables.

Ce fut suivant de telles directives, que j'écrivis *Moscou et la Géorgie martyre*, et l'accueil que firent à cet ouvrage et le public et la presse, tant en France qu'à l'étranger, m'a montré que j'ai vu juste.

Je m'en vais maintenant conduire le lecteur dans une région prépolaire, dans un pays glacé et isolé du reste du monde une grande partie de l'année, dans l'île Solovki ; les rouges ont installé là le plus atroce des bagnes, profanant ainsi doublement

(1) Cf. chapitre IX, pages 220, 237, 238 et 239.

ce saint lieu, qu'au cours des siècles le travail incessant de pieux ermites et de moines avait mis en valeur.

Le nom seul de Solovki fait frémir ceux qui *savent*. Plus de quinze mille malheureux, innocents pour la plupart, y attendent la mort comme une délivrance, et bien peu nombreux sont ceux qui reverront leur patrie, leur village, leur famille.

De Solovki, comme de l'île Popov, plus rapprochée du continent, les évasions ne sont guère possibles, et l'on ne connaît, à ce sujet, que trois exemples (1), dont celui du capitaine Malsagoff. Ce dernier avait, sous le commandement en chef du général Denikine, lutté contre les bolcheviks dans l'armée caucasienne du général Wrangel. Trop confiant et se croyant protégé par une amnistie mensongère, — mensongère comme sont toutes les amnisties proclamées par les gens de Moscou, — il était rentré en territoire soviétique, pour se voir arrêter, jeter en prison et finalement envoyer à l'île Popov.

Avec quatre compagnons d'infortune, il parvint à s'évader le 18 mai 1925 des environs de Kem (2), et réussit à gagner la Finlande le 23 juin suivant. De son séjour dans les prisons soviétiques, comme de ce qu'il vit au bagne, il fit une relation extrêmement émouvante, dont je conseille fort la lecture. Je ne connais de cet ouvrage qu'une édition anglaise, publiée en 1926 par A. M. Philpot Ltd., 69, Great Russell Street, London, W.C. 1, et coûtant cinq shillings. Le titre en est :

---

(1) Les deux autres évasions furent réussies par des prisonniers enfermés à Solovki, et la dernière en date est celle d'un socialiste nommé Sviejevsky qui, a récemment annoncé le journal russe de Paris : *Les Dernières Nouvelles*, réussit à quitter Solovki et à gagner la Roumanie, où il s'est vu (momentanément, sans doute) arrêter par les autorités de ce pays, Moscou ayant demandé son extradition.

(2) Kem, ville de Carélie orientale, à douze kilomètres de l'île Popov (voir la carte page 33).

An Island Hell, A Soviet Prison in the Far North (Une Ile d'Enfer, une prison soviétique dans l'extrême-nord).

Et, sur sa couverture, se trouvent ces lignes (traduction) :

« Une relation complète, authentique sur les fameux camps de concentration bolcheviks des îles Solovetsky, dans la mer Blanche. L'auteur s'en échappa en mai 1925 ; on peut donc considérer son exposé comme entièrement conforme à la réalité actuelle des choses.

« Ce livre terrible est une réponse effective à ceux qui voudraient reporter aux premières années de la Révolution toutes les horreurs du système de la Tchéka, et croire que quelque chose ressemblant à un gouvernement civilisé normal prédomine maintenant en Russie. »

Les tchékistes se vengèrent de cette quintuple évasion sur de malheureux bagnards qui n'en étaient aucunement responsables, et qui furent mis à mort (1).

Le capitaine décrit plus spécialement l'île Popov — qui sert de base entre le continent et Solovki, mais il n'en parle pas moins longuement de cette dernière île, et il m'arrivera souvent, dans les pages qui suivent, de faire appel à son précieux témoignage.

Le colonel Chmarovine, qui de son côté souffrit trois ans dans cet enfer qu'est Solovki, a pu également faire entendre sa voix. Déporté en Sibérie à l'expiration de sa peine, il réussit à s'évader. Le journal *Les Dernières Nouvelles* a publié de lui de très intéressantes déclarations sur les horreurs de ce drame bolchevik ; celles-ci m'ont été d'une documentation précieuse et j'aurai, à plusieurs reprises, l'occasion d'en citer des extraits.

On trouve encore dans les *Dernières Nouvelles* des 2, 4, 10 et 13 décembre 1927 des détails non moins suggestifs rapportés par M. Saïd Koureschi, commer-

(1) Cf. chapitre VIII, page 215.

çant hindou et sujet britannique, qui, après avoir été incarcéré plus de deux ans dans diverses prisons rouges, souffrit deux ans et demi à Solovki. Les démarches du représentant de la Grande-Bretagne purent le faire libérer à la fin de 1926.

A l'appendice, je donne la traduction d'une lettre de M. Koureschi (qui fut publiée à Berlin) ainsi que la traduction d'un article paru le 17 janvier 1928 dans le *Segodnia* (Riga) intitulé : « Seize mille convicts périssent dans les geôles de Solovki » ; il y a là, résumé, ce que vit à Solovki, au cours des six mois qu'il y passa, le docteur Lipinski, qui vient de rentrer en Pologne, échangé contre plusieurs communistes polonais.

J'ai pu, en outre, me documenter directement auprès de trois autres personnes, qui furent aussi à Solovki : Mme Hélène Brunowsky, Mlle Jenny Brunowsky et M. Etienne Patrizi.

M. Brunowsky, un Letton socialiste révolutionnaire, avait été condamné à mort pour « espionnage », chose dont il n'était, bien entendu, nullement coupable, tandis que sa pauvre femme, Mme Hélène Brunowsky, et sa sœur, Mlle Jenny Brunowsky, s'étaient vues envoyer à Solovki. Le gouvernement letton, heureusement prévenu à temps, intervint sans retard, et put, au bout d'un certain temps, obtenir la mise en liberté de tous les trois.

M. Etienne Patrizi est celui de nos compatriotes dont je contai, dans *Moscou et la Géorgie martyre*, la lamentable aventure en Géorgie et en Russie continentale.

D'une santé qui laissait à désirer, il n'avait jamais fait de service militaire, mais, dès qu'éclata la guerre, il s'engagea et fut bientôt, sur sa demande, envoyé en Orient avec les troupes russes. Il fit partie de la mission militaire française auprès du général Denikine, se vit ensuite détacher à Novorossisk, puis envoyé à Tiflis (1) où il fut, comme sous-lieute-

(1) Tiflis, capitale de la Georgie.

nant, attaché à la mission militaire française au Caucase. Il eut l'imprudence de traiter quelques affaires commerciales avec les bolcheviks. Ceux-ci lui devant une somme assez rondelette, et à la suite de ces tractations et pour quelques autres raisons, trouvèrent sans doute qu'il valait mieux le faire disparaître que de le payer, car le 15 janvier 1924, à minuit et demi, ils l'arrêtèrent ainsi que sa femme malade au lit, les obligeant à les suivre sans retard à la prison, après perquisition complète et saisie des valeurs, comme de tout argent liquide.

Bref, après avoir été tous deux maltraités, affamés et traînés de prison en prison pendant neuf mois, M. Patrizi fut, pour soi-disant espionnage au profit de la France, condamné à trois ans de bagne et dirigé sur Solovki (1), tandis que Mme Patrizi, de qui l'état de santé était devenu si alarmant que l'on craignait pour ses jours, se voyait envoyer en exil pour trois ans.

Ce long calvaire devait durer encore neuf mois, ne prenant fin qu'après une intervention de l'ambassadeur de France (2).

---

(1) M. et Mme Patrizi furent condamnés sans avoir eu l'assistance d'un avocat, sans avoir comparu devant un tribunal. C'est ainsi qu'a coutume de « juger » la Tchéka qui, pour tromper à ce sujet l'opinion des pays civilisés, organise de temps à autre quelque grand procès où, alors, elle fait comparaître les accusés devant un conseil de guerre ou un tribunal quelconque. Ce genre de procès est organisé pour les besoins de la propagande.

(2) Le mercredi 11 novembre 1925, a paru, dans le *Petit Parisien*, un article de M. Léon Faraut, intitulé : « Les tribulations d'un aviateur français en Russie soviétique ». Cet aviateur, M. Maurice Marre, après avoir raconté les souffrances qu'il endura au cours de plus de trois ans de captivité, pour soi-disant « espionnage », parla de M. Patrizi. M. Léon Faraut écrit à ce sujet : « Il (M. Marre) m'a conté aussi comment le Français Paul Tournefort fut fusillé à ses côtés à Boutirki, par les bolcheviks, et m'a parlé des mésaventures d'Etienne Patrizi, qui dirigeait une maison de commerce à Bakou et à Tiflis, et que les bolcheviks ont condamné, pour espionnage, à trois ans de détention à Solovki. La femme de M. Patrizi a été envoyée, pour le même temps, en exil à Vladimir. »

M. Patrizi, qui par des longues années de travail, avait amassé une petite fortune, a tout perdu, puisque les Soviets ne lui ont rien rendu, pas plus, du reste, qu'à tant d'autres de nos compatriotes, dont il serait hélas ! trop long de donner ici les noms. Mme Patrizi, de son côté, est loin d'être remise de ce qu'elle souffrit dans les geôles soviétiques, tandis que son mari, n'ayant encore pu trouver qu'un modeste emploi, arrive juste à subvenir aux besoins de la vie quotidienne.

M. Patrizi fut, ici, mon collaborateur quasi permanent, et je dois déclarer bien haut que jamais, dans les renseignements qu'il me fournit, il ne se laissa influencer par un désir de vengeance, cherchant, au contraire, à se cantonner toujours dans les limites de la plus stricte vérité.

M. François Paris, qui connaît admirablement la Russie, ayant été chargé de plusieurs missions de 1916 à 1920, et l'ayant parcourue dans tous les sens pendant cette période, fut également pour moi un auxiliaire et un conseiller précieux. Il eut notamment l'occasion, au cours d'un long séjour à Arkhangel et sur la côte de Mourmansk, de visiter en détail le monastère de Solovki et ses nombreuses dépendances, pendant l'été de 1916, tandis que les moines y étaient encore, et y développaient une vie religieuse, technique et économique très intense.

Autre spécialiste très au courant des questions russes et bolcheviques, M. L.-V. François, dont les chroniques sont si remarquées, notamment dans le *Journal de l'Est*, de Strasbourg, me permit de compléter utilement ma documentation (1).

---

(1) Je dois ici spécialement signaler au lecteur les ouvrages suivants : *Tchéka*, matériaux et documents sur la terreur bolcheviste, recueillis par le bureau central du parti socialiste révolutionnaire russe, traduit du russe par E. Pierremont (J. Povolosky et Cie, éditeurs, 13, rue Bonaparte, Paris (6e).

La Terreur rouge en Russie (1918-1924), par S.-P. Mel-

A tous, comme à mon jeune ami M. Paul Toutain, dont le joli talent contribua grandement à illustrer ces pages, je viens exprimer ma reconnaissance émue.

*
* *

Au chapitre IX, j'expose la cruauté sadique de Dzerjinski, qui avec Latzis créa la Tchéka (1), et je reproduis les instructions par lesquelles il institua en Russie la terreur rouge. La lecture de ce document, passé à l'état de dogme en Russie soviétique, fait à elle seule comprendre le pourquoi de la terreur bolchevique.

Cette monstruosité, produit du cerveau dévoyé et mystique de Dzerjinski, a non seulement rendu possibles, mais encore appelé les supplices effroyables

---

gounov, si parfaitement traduit du russe par M. Wilfrid Lerat (Payot, éditeur). Ce livre devrait être entre les mains de toute personne qui veut savoir à quoi s'en tenir sur le bolchevisme. A ceux que laisseraient sceptiques les détails que j'indique plus loin, au chapitre IX, je conseille de lire *La Terreur rouge en Russie*, qui les éclairera pleinement.

Vade-Mécum antibolchevique, publié par l'*Entente internationale contre la IIIe Internationale*, 13, Corraterie, Genève.

La République des soviets, par le docteur Lucien Juvin, Nantes, 1922.

Je tiens à signaler également les deux revues suivantes, d'une documentation aussi parfaite qu'utile : *La Vague Rouge* (mensuelle) sur laquelle je m'étends assez longuement à l'appendice, page 248.

The Patriot (hebdomadaire), le vaillant périodique antibolchevik anglais, Boswell Printing and Publishing Co, Ltd, 10, Essex street, London, W. C. 2, dont le prix de l'abonnement annuel est de 15 shillings, et qu'on trouve à Paris chez « Smith », 248, rue de Rivoli.

(1) La Tchéka est devenue l'instrument perfectionné de la Terreur rouge. Elle est entourée d'une force armée imposante, la « garde intérieure », et par le « Tchon », ensemble de corps spéciaux, avec chars d'assaut et avions Son siège central est à Moscou, rue Loubianka, où tout un quartier est transformé en bureaux, prisons, chambres de torture.

dont tout l'est de l'Europe, et même une partie de l'Asie, ont été et sont encore le théâtre.

La Tchéka constitue l'ossature de tout le régime soviétique ; c'est elle qui, en réalité, gouverne là-bas.

Que l'on ne soit pas étonné de me voir, au cours de cet ouvrage, me servir du mot *Tchéka*, plutôt que des lettres G.P.U., pour désigner le gigantesque instrument de torture et de meurtre, que créa Dzerjinski (1). Tchéka et G.P.U. sont, en effet, la même chose et, dans ce pays où tout est truqué, les rouges ont tout simplement, pour les besoins de leur propagande, voulu paraître supprimer la Tchéka, devenue vraiment par trop odieuse.

L'activité néfaste de cette organisation se retrouvant partout en Russie, principalement à Solovki, il est important que le lecteur sache exactement à quoi s'en tenir, et je ne saurais ici mieux faire, dans ce but, que reproduire les lignes suivantes, parues dans la *Vague Rouge* de juin 1927 :

Les cadavres des innombrables victimes de Dzerjinski jonchent le sol russe. La terreur rouge, nous n'avons cessé de le démontrer dans la *Vague Rouge* (2), dure encore. Le décret du 6 février 1922 a sans doute supprimé la *Vé-Tchéka* ou *Commission extraordinaire panrusse pour la lutte contre la révolution, l'espionnage et la spéculation*, établie aussitôt après la révolution de 1917 et « légalisée » le 2 novembre 1918 ; mais la Tchéka subsiste sous un autre nom, la G. P. U. (3) ; celle-ci étend son action dans le monde

(1) D'après le livre du tchékiste Latzis.

(2) Voir, par exemple, dans la *Vague Rouge* de mai, l'article intitulé : « La Terreur rouge continue ». On lit, d'autre part, dans le numéro de septembre 1927 de la revue caucasienne de Paris, *Prométhée*, à propos de ce qui se passe en Géorgie : « La G. P. U. sévit encore avec plus de rigueur que l'ancienne Tchéka. Chacune de ses séances... se termine par un ordre d'exécution sommaire de vingt à trente prisonniers sous l'inculpation habituelle d'espionnage. Ces arrestations arbitraires continuent comme auparavant... »

(3) G. P. U. (ou G. P. OU.) est une abréviation pour *Glavnoé* (générale) *Polititchesskoé* (politique) *Oupravlenie* (direction).

entier et il est d'autant plus important et opportun d'en faire connaître l'organisation, qu'en France, en Angleterre et en d'autres pays, on se préoccupe enfin d'enrayer les progrès de la conspiration bolcheviste.

I. — TCHÉKA ET G. P. U.

En février 1922, tandis qu'on dissolvait nominalement la Tchéka, le commissariat de l'Intérieur fut chargé de remplir ses principales fonctions et il le fit par l'entremise de l'O. G. P. U., plus brièvement G. P. U. ou *Direction politique de l'Etat*, dont les « sections spéciales », les « sections volantes », les troupes variées furent régularisées par le decret du 6 novembre 1922.

Ce dernier décret ne confère à la G. P. U. que le droit de perquisition domiciliaire et d'arrestation, tandis que l'ex-Tchéka possédait celui de juger et d'exécuter les ennemis du communisme. Après la perquisition ou l'instruction, la G. P. U. remet l'affaire entre les mains du tribunal révolutionnaire. Elle ne peut maintenir une arrestation que durant deux mois : si l'accusé est reconnu innocent, elle le libère alors ou en réfère au Comité Exécutif Central pour obtenir une prolongation d'emprisonnement. Mais on voit que le Comité a ainsi un moyen facile de prolonger l'incarcération des personnes qui gênent le régime soviétique ; et comme, d'autre part, la G. P. U. peut être chargée de « missions spéciales » par le président du Comité exécutif, elle est amenée à exercer les mêmes fonctions que l'ancienne Tchéka, y compris les exécutions sommaires.

Aucune autre organisation de l'U. R. S. S. n'est aussi peu contrôlée. Les statistiques officielles sont quasi muettes à son égard. Alors que la Tchéka publiait le compte rendu de son œuvre terroriste, la G. P. U. ne laisse presque rien transparaître d'une activité pourtant considérable, qu'on connaît seulement par les témoignages des rescapés du « paradis rouge » et par les aveux de la presse soviétique.

L'appareil central de la G. P. U. comprend diverses sections : *section secrète opérative*, *section d'espionnage* (politique et économique), *section d'information*. Celle-ci possède tout un réseau de « collaborateurs secrets ».

La *Section pour l'étranger* surveille les diplomates accrédités en U. R. S. S. et, en général, tous les étrangers qui y arrivent. A l'*étranger*, elle surveille les émigrants russes et les antibolchevistes militants.

Une *section spéciale* surveille l'armée et la flotte rouges.

Tout cela coûte fort cher : plus de trente-sept millions de roubles-or d'après le dernier budget. Mais la G. P. U. dispose en outre d'énormes fonds secrets.

Insistons sur ses *sections étrangères*, trop peu connues chez nous, malgré des études aussi précises que celles du colonel Rezanoff.

II. — LES SECTIONS ÉTRANGÈRES DE LA G. P. U.

Ecoles spéciales. — Les agents russes et étrangers de ces sections sont formés dans des écoles spéciales, dont l'un des programmes comporte, par exemple, l'organisation de l'observation secrète, l'étude des explosifs et des attentats terroristes, les méthodes de provocation dans la lutte contre les partis politiques adverses.

Les centres étrangers et leurs subdivisions. — Les centres étrangers de la G. P. U. comportent d'ordinaire six subdivisions : organisation et inspection (administration) ; opérations ; contre-espionnage ; observation extérieure ; politique ; économat. Donnons quelques détails sur les cinq premières (1) :

La subdivision administrative organise les cadres de la conspiration soviétique, institue les cellules terroristes, recrute les agents et auxiliaires, fixe les rendez-vous secrets et assure le service de liaison. Les agents communistes, s'infiltrant dans les établissements publics et auprès de certains personnages, y recueillent des renseignements et s'efforcent d'y

(1) Lorsque les soviets créent une ambassade, une légation, un consulat ou même une simple représentation commerciale, voici comment, d'après une tradition solidement établie, sont réparties les fonctions :

A la tête de la « mission », se trouve un fonctionnaire des affaires étrangères (Narkomindiel), mais le premier secrétaire est désigné par le Komintern et le deuxième secrétaire est, ou bien un agent du deuxième bureau, ou bien un agent du service spécial de la G. P. U., contre-espionnage à l'étranger.

implanter leur influence. Des femmes y sont souvent employées. Observons que les liaisons entre les services secrets et les autorités supérieures sont très courtes : si un agent est démasqué, on le déplace, on change son nom et les divulgations sont ainsi limitées.

La *subdivision des opérations* est la plus importante et la plus secrète. Parmi ses agents se trouvent les individus qui, au moment du « Grand soir », dirigeront les centres et les ramifications « responsables » de la G. P. U. Ils appliqueront le système de la terreur aux individus comme aux masses. Ils dressent la liste des personnes à mettre à mort dès le début. « Tuer un seul, a dit Zinovieff, c'est terroriser un millier. » Les assassins éventuels sont munis d'armes à feu, voire de poisons et de bacilles. Grassement rétribués, ces bourreaux éventuels sont souvent d'élégants personnages que nous coudoyons chaque jour : en Russie, ils ont imaginé et pratiqué les plus épouvantables tortures (1).

La *subdivision du contre-espionnage* classe les renseignements obtenus sur les organisations politiques et professionnelles non-bolchevistes ou anti-bolchevistes.

La *subdivision politique* observe le jeu des partis, favorise certains « cartels », lutte contre les combinaisons hostiles à la IIIe Internationale.

III. — L'ESPIONNAGE MILITAIRE : LE RAZVEDOUPR.

Il faut classer à part une institution qui est le bureau des renseignements du grand état-major de l'armée rouge. Elle correspond à notre deuxième bureau, ou au C. S. I. britannique.

Pour l'Internationale communiste, la lutte de classes doit aboutir à la guerre civile qui permettra au « prolétariat » de conquérir le pouvoir. Ce « prolétariat » doit donc posséder à l'avance un corps d'officiers politiques et un état-major qui conduiront la lutte. Il doit s'organiser militairement. « Tous les prolétaires et semi-prolétaires doivent posséder une instruction militaire (2), constituer des « milices

(1) Voir chapitre IX, pages 225 à 236.
(2) Programme du parti communiste (art. 10) ; *Le Parti communiste et le Parlementarisme* (II, art. 7, 9 et 13).

ouvrières », qui sont les premiers éléments de la « nouvelle armée rouge des prolétaires », armée basée sur « un système militaire de fer, une discipline des plus sévères et une centralisation achevée » (1). En outre, « la République des Soviets doit inévitablement grouper autour d'elle, d'une part les mouvements communistes des ouvriers avancés de tous les pays, d'autre part les mouvements libérateurs des colonies et des peuples opprimés, « afin de les fédérer en un seul Etat » parfaitement uni (2).

En conséquence, la direction de la révolution mondiale appartient à l'état-major rouge, c'est-à-dire au *Revvoensoviet* de Moscou, et son deuxième bureau, le *Razvedoupr*, a d'abord pour mission de recueillir les renseignements d'ordre militaire susceptibles de l'éclairer sur les forces adverses.

A cet effet, le *Razvedoupr* dispose d'agents soigneusement instruits. Ces techniciens « travaillent » dans les milieux militaires et maritimes, les usines de guerre, les docks, etc. Ils préparent aussi les soulèvements armés que commanderont les voenspetzy (spécialistes) du *Razvedoupr*.

On en connaît le plan d'action : dans chaque pays, un triumvirat ou « *troïka* centrale de guerre » dirigera les opérations. L'un des triumvirs doit être désigné par Moscou et faire partie du Comité Central de la section nationale du Komintern. Le premier doit assurer « l'anéantissement du mécanisme gouvernemental » ; le second « organise la force armée des communistes » ; le troisième « dirige et coordonne l'ensemble du travail ». — « Tout parti communiste qui se prépare à s'emparer du pouvoir doit se rappeler que *le travail pour la décomposition de l'armée et de la police* a la même importance que le travail pour la conquête de la majorité de la classe ouvrière. » Le moment venu, on fera régner « la terreur la plus implacable », en commençant par les chefs de l'armée et de la police (3).

---

(1) Du *Rôle du parti communiste dans la révolution prolétarienne* (II, art. 10 et 13).

(2) *Thèses sur les questions coloniales et nationales* (art. 5 à 8). Ce sont ces thèses qu'a appliquées le récent Congrès de Bruxelles (*Vague Rouge* d'avril, pages 30 à 34, et de mai, pages 16 à 28).

(3) *La Pensée militaire et la Révolution*, revue bolcheviste, nos 6, 7 et 8 (1924). *Le Règlement de la guerre civile.*

ÉTHIQUE BOLCHEVIQUE.

Voici maintenant quels sont les principes proclamés par les chefs, les théoriciens du parti bolchevik :

Est moral ce qui est utile au parti communiste. (OULIANOV, dit LÉNINE.)

Une crapule peut nous être utile précisément parce qu'elle est une crapule. (OULIANOV, dit LÉNINE.)

On trouve dans le parti communiste quatre-vingt-dix gredins sur cent personnes. (OULIANOV, dit LÉNINE.)

Les neuf dixièmes du peuple russe n'ont qu'à périr, pourvu qu'un dixième survive au moment de la révolution mondiale. (OULIANOV, dit LÉNINE.)

Nous représentons la terreur organisée. Nous ne connaissons pas de quartier. (DZERJINSKI.)

Il faut une répression impitoyable, bannissant toute sentimentalité. (LOUNATCHARSKY, l'actuel commissaire à l'Instruction Publique.)

Si vous voyez qu'un bourgeois échappe à l'œil, pourtant vigilant, de notre organisation, attrapez-le et tuez-le de vos propres mains. (LASOVK.)

Nous ne luttons pas contre des individus en particulier, nous exterminons la bourgeoisie comme classe. Ne recherchez pas, dans l'enquête, ni documents ni preuve sur ce que l'accusé a fait ou dit contre l'autorité soviétique. La première chose que vous devez lui demander, c'est de quelle classe il fait

---

M. Gustave Gautherot, directeur de la *Vague Rouge*, a résumé cette théorie rouge dans le *Monde communiste* (nouvelle édition, Spes, 1927, chapitre X).

partie, quelles sont son origine, son éducation, son instruction, sa profession. (LATZIS.)

Il nous faut des chefs qui n'éprouvent envers la bourgeoisie qu'une haine mortelle, qui organisent et préparent le prolétariat à une lutte implacable, qui n'hésitent pas à user des moyens les plus violents envers tous ceux qui leur barrent le chemin. C'est la guerre civile la plus acharnée qu'ait jamais connue l'Histoire universelle. (ZINOVIEV.)

La Tchéka ne juge pas ses ennemis ; elle les abat sans pitié et supprime quiconque n'est pas du même côté de la barrière. (LATZIS.)

La domination prolétarienne sous toutes ses formes, à commencer par la fusillade..., apparaît comme une méthode susceptible de faire naître l'individu communiste du matériel humain de l'époque capitaliste. (BOUKHARINE.)

Les gens qui viennent en territoire soviétique doivent savoir qu'ils ne sont plus protégés par les lois de leur propre pays, et que le Code des Soviets permet la mise à mort sans jugement (1). (Note du gouvernement soviétique à la Finlande, 14 juin 1927.)

---

(1) En représailles du meurtre de Voikov, ambassadeur soviétique en Pologne, assassiné à Varsovie, la G. P. U. (Tchéka) de Moscou, fit, dans la nuit du 9 au 10 juin 1927, massacrer, dans une cave de la prison Boutirki, et sans qu'aucun jugement ne fût intervenu, vingt otages absolument innocents, dont le lieutenant-colonel finlandais Elvengren et le prince Dolgourokov. Le journal de Riga, *Latvias Sargs*, publia peu après des détails circonstanciés sur ce crime odieux, que perpétrèrent ces trois tchékistes : le trop célèbre bourreau soviétique Magui (un Letton), les nommés Weiss et Korpov.

Le ministre des Affaires étrangères finlandais ayant ordonné à son représentant à Moscou de protester contre la mise à mort du lieutenant-colonel et de demander des explications au gouvernement soviétique, celui-ci répondit par une note contenant la phrase citée plus haut. Cette note, dit le journal russe de Paris : *La Renaissance*

Qui prendra notre place devra bâtir sur des ruines, au milieu du silence de mort des cimetières. (*La Pravda*, juillet 1921.)

Avec de telles directives, de telles méthodes, tout devient possible, même les horreurs de Solovki, l'*in-pace* soviétique.

23 janvier 1928.

(numéro du 23 juin 1927), fut signée de Litvinov, remise à l'ambassadeur de Finlande, M. Antti.

Cet ensemble de procédés inqualifiables souleva, on s'en souvient, une indignation mondiale, et, à Londres, notamment, le *Conseil Général du Congrès des Trade-Unions* et le *Comité exécutif du Labour Party*, réunis le 12 juin, votèrent également une énergique motion de protestation, proclamant que *répondre à l'assassinat par l'assassinat est une politique qui dégrade le niveau de toute nation civilisée.*

CHAPITRE PREMIER

L'ILE SOLOVKI AU TEMPS DES MOINES

L'île Solovki dont dépendent les îles Anzer, la grande et la petite Mouksolmi, la grande et la petite Zaïtchi, ainsi qu'un certain nombre d'autres îles de moindre importance, est, à la hauteur du soixante-cinquième degré de latitude, située dans la mer Blanche, à l'ouest de l'extrémité de la péninsule que limitent, au nord, le golfe d'Arkhangel, et, au sud, celui d'Onega.

Le fait seul que cette île se trouve placée si près des régions polaires, suffit à indiquer que, là-bas, la vie est dure.

Le soleil est, à cette latitude, presque inconnu. Il n'éclaire que pendant quelques semaines de l'année, au cours des deux mois à deux mois et demi (de fin juin au début de septembre) qui cons-

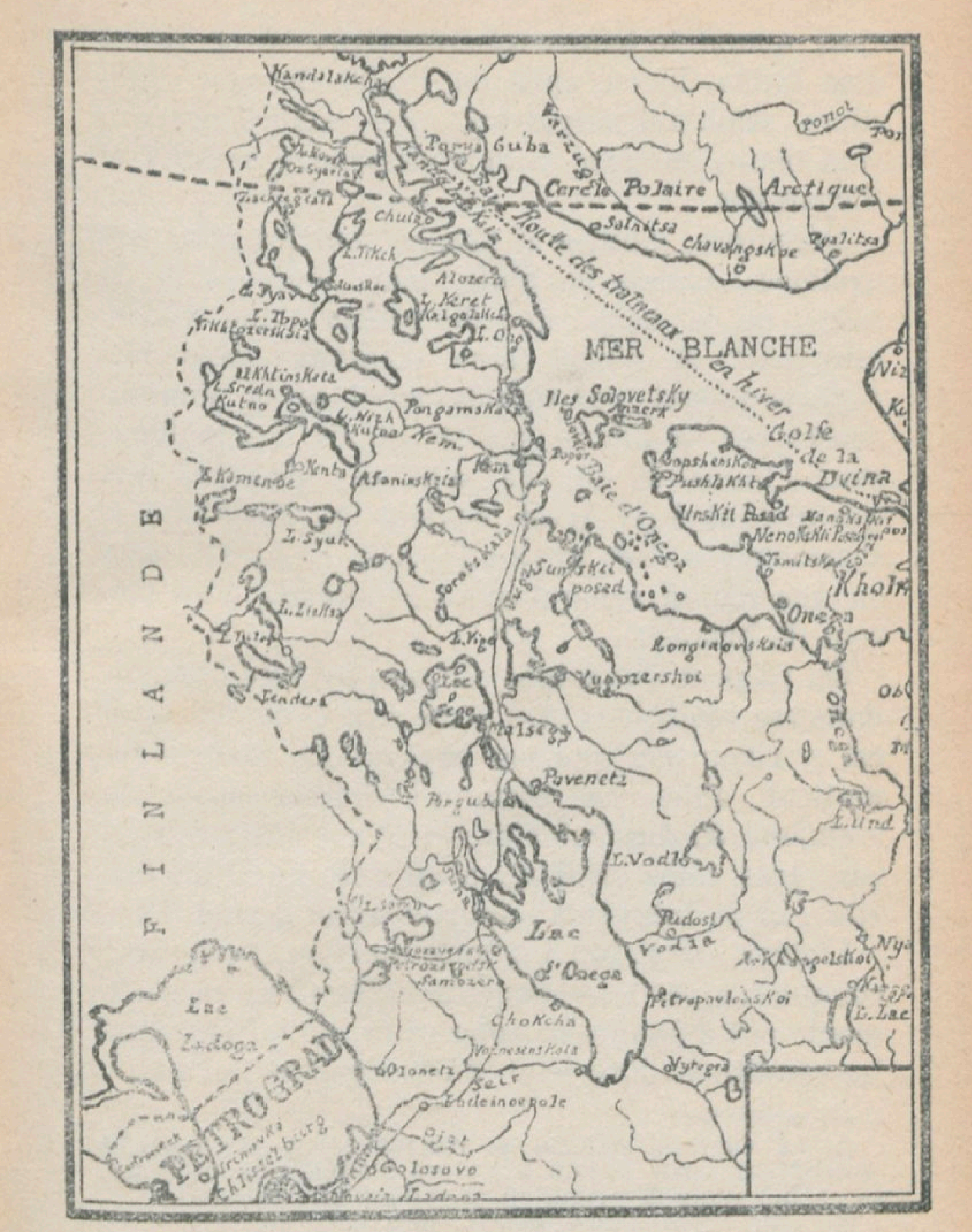
tituent l'été en ces parages, et, même alors, il ne donne réellement de chaleur que pendant trois à quatre heures par jour, quand le temps est clair, c'est-à-dire rarement, vu la grande fréquence des pluies et des brouillards, ces derniers étant parfois si opaques que l'on ne voit pas à plus de deux mètres devant soi !

Pendant ce court été, point de nuit, mais seulement, de vingt-trois heures à une heure du matin, une clarté un peu moins forte que la lumière du jour, mais qui permet toutefois, par exemple, de lire un journal en plein air.

La saison principale, à Solovki, est l'hiver, cet hiver glacial, long, triste et déprimant des régions prépolaires. Septembre et octobre, extrêmement pluvieux, en annoncent l'approche, et, dès la seconde quinzaine de novembre, commence à tomber cette neige si froide et à souffler, du nord et du nord-est, ces vents si violents précédant de peu les glaces qui, bientôt, bloquent tout.

C'est alors l'arrêt de toute navigation, l'isolement complet : pendant sept mois, on ne peut communiquer avec le reste du monde !

Dès novembre, la clarté du jour se fait de plus en plus rare : le soleil se lève à huit heures, et, à quinze heures, c'est déjà la nuit. En décembre, en janvier, en février, c'est la nuit continuelle, que seuls interrompent parfois, entre vingt-trois heures et minuit, quelques reflets du soleil, projetés par les glaces polaires ; il arrive encore



Carte de la Russie septentrionale montrant l'emplacement exact de l'île Solovki.

que, quand le temps est très clair, on aperçoive une faible lueur, celle de l'astre du jour qui, alors, semblant surgir tout près, s'élève pendant une heure environ, pour redescendre aussitôt et disparaître.

Décembre, janvier et février sont les mois des cyclones. Jamais de pluie, mais toujours de la neige, de la neige que des vents d'une vitesse effroyable et d'une force inconnue dans nos régions jettent par rafales terribles et douloureuses sur la figure, sur les mains des malheureux humains qui ne sont pas protégés par quelque abri (1). C'est pendant ces mois que le thermomètre descend au-dessous de — 30°, cela en une région généralement recouverte d'un linceul de brume !

On ne peut s'imaginer ce que peut être le froid, dans ces conditions ! Qu'il me suffise de dire qu'il est si rigoureux que les paysans de Sibérie regrettent alors les étendues glacées d'où ils viennent, où des froids de — 45° et — 50° ne sont pas rares, mais où il n'y a, ni cette humidité terrible, ni de fréquents ouragans aussi déchaînés.

L'hiver est là-bas un long martyre, pour quiconque n'a pas les vêtements nécessaires, ne s'alimente pas d'une façon appropriée, ne vit pas dans les conditions d'hygiène indispensables (2).

---

(1) Le vent est parfois si violent qu'on est soudain couché par terre, et l'on n'a alors d'autre ressource que se cacher dans la neige, en attendant une accalmie.

(2) Que l'on s'imagine la situation terrible dans laquelle se trouvent, là, de malheureux forçats, insuffisamment vêtus, presque pas nourris, alimentés de rares denrées de mauvaise qualité, épuisés par des travaux incessants et hors de proportion avec leurs forces, de

Aussi, l'été est-il, à Solovki, ardemment désiré. Et, pourtant, lui aussi apporte ses souffrances, car cette île marécageuse ne tarde pas, avec la belle saison, à être infestée d'une énorme quantité de moustiques d'une taille vraiment anormale, dont la piqûre est particulièrement douloureuse, et qui sont si agressifs qu'il est impossible de se soustraire à leurs atteintes, dont on souffre de jour comme de nuit. C'est dire que la malaria n'est pas là chose inconnue.

De cette île Solovki, vaste marécage si peu favorisé par la nature, des moines, des anachorètes avaient réussi, à force de travail, de méthode et de patience, à faire peu à peu une île des plus prospères, que dis-je ? l'endroit le plus riche de toute cette partie de la Russie septentrionale.

Pour rendre habitable cet immense marais, ils ont entrepris et mené à bien des travaux de drainage et d'irrigation d'une telle envergure que l'on reste confondu d'admiration, et devant la somme de travail qu'il leur a fallu fournir, et devant le résultat obtenu et les moyens techniques.

Que le lecteur s'imagine une île d'une soixantaine de kilomètres de circonférence ne formant qu'un immense cloaque, d'où émergent seulement quelques hauteurs, les collines de Sekirka et de Golgov, par exemple ; qu'il la compare à ce véritable jardin qu'était Solovki en 1921, lorsque la Tchéka vint brutalement s'y installer.

---

forçats dont beaucoup sont des malades non reconnus, non soignés, et qui doivent, en forêt ou ailleurs, travailler dehors par tous les temps, le jour et souvent la nuit !

La terre inhospitalière et inhabitable qu'avait été Solovki était, en effet, devenue, grâce au labeur des moines, une île de toute beauté : la quasi-totalité des marais avait disparu pour faire place à des forêts, à des pâturages, à des champs où étaient pratiquées les seules cultures possibles à cette latitude (pommes de terre et choux surtout). Une multitude de lacs (1) — dont certains avaient plusieurs kilomètres de circonférence, tel le lac Blanc — avaient été reliés entre eux par des canaux, dont plusieurs assez larges et assez profonds pour permettre le passage de petits chalands chargés de bois débités sur tous les points de l'île.

En cinq siècles, ces moines, qui avaient pourtant la nature tellement contre eux, parvinrent ainsi à s'aménager là un domaine se suffisant entièrement à lui-même, exception faite pour le blé, l'orge, la houille, le fer, que l'on devait faire venir du continent.

Il leur fallut pour arriver à vivre en ce lieu, à tirer quelque chose du sol, à créer de toutes pièces les industries les plus diverses, une somme énorme d'énergie, comme des connaissances spéciales, ainsi qu'un esprit méthodique remarquable. Je dois dire ici que les moines faisaient tout eux-mêmes, sans avoir recours à des ouvriers venant du dehors. Chez eux, personne ne restait inactif : tous travaillaient, qu'il s'agisse du Supérieur ou

(1) Il y a exactement, dans l'île, quatre cent quarante-deux lacs et étangs. Voir, à l'appendice, page 284, les détails complémentaires sur la chorographie de Solovki.

des simples moines ; mais, à l'inverse des rêveurs qui croient avoir trouvé la solution de tant de questions, dans la journée de huit heures, chacun travaillait selon ses forces ; le résultat montre que ce mode de faire était, là, certainement, le meilleur.

Ces moines étaient, en outre, des artistes, car ils surent planter et construire de telle sorte que Solovki devint un endroit non seulement très habitable et très riche, mais encore pittoresque et attrayant.

L'écrivain russe bien connu, Nemirov-Dantchenko, qui visita l'île et le monastère dans la seconde partie du dix-neuvième siècle, décrit ainsi, dans un ouvrage qui fut publié en 1875 à Saint-Pétersbourg (1), son arrivée à Solovki :

« Le bateau s'avance lentement le long de la rive, comme dans un panorama sans fin qui déploie devant nous ses merveilleux tableaux.

« Un détour et la *Foi* entre dans le port vert, au fond duquel s'élève le monastère aux murs blancs, avec des hautes tours rondes, une masse d'églises, des coupoles vertes surmontées de croix d'or, qui se détachent si bien dans un ciel sans nuages.

« Les murs, construits d'énormes blocs de pierre, se dressent tout droit. C'est une construction de cyclopes. Quelques hautes tours surmontées de pavillons pointus ont été bâties avec des pierres vraiment colossales. Sur ces murs et ces tours des créneaux étroits font une tache sombre. L'antiquité, avec plusieurs de ses siècles, flotte ici, où tout est encore comme au temps des premiers tsars moscovites. Certaines constructions

(1) *Solovki*, de Nemirov-Dantchenko (1875). Tranchel, éditeur, Saint-Pétersbourg.

rappellent l'époque du Gospodine, du grand Novgorod...

« Derrière ces murs, qui semblent l'œuvre de la nature, brillent les croix des églises, dont les coupoles vertes se dessinent en teinte adoucie. A côté du monastère, s'étend le bâtiment de la scierie, et, autour de tout cela, une forêt d'un vert émeraude éclatant... »

Il y avait, alors, là, dit l'auteur, cinq cents moines ; ceux-ci affluant de tous côtés, même de Sibérie, même du mont Athos. Ce monastère de Solovki, qui était devenu l'un des plus célèbres de toute la Russie, recevait chaque année la visite de très nombreux pèlerins, qu'accompagnaient souvent leurs enfants, si bien que, pour éviter que ces derniers ne subissent un retard dans leurs études, les moines avaient créé une école où toute l'instruction nécessaire leur était donnée.

Et M. Nemirov-Dantchenko, voulant donner une idée de l'importance du domaine de Solovki, écrit :

« ... Si on transformait les propriétés mobilières et immobilières en espèces, on arriverait à dépasser la somme de dix millions de roubles... »

L'auteur faisant plus loin remarquer que « cela progresse d'année en année », que devaient valoir les constructions et le terrain seuls, près d'un demi-siècle plus tard, lorsque les barbares de Moscou vinrent s'installer là, pour piller, saccager, détruire, pour, enfin, faire de ce lieu saint l'un des endroits les plus terribles qui soient, pour en faire, avec leur esprit démoniaque, l'enfer sur la terre !

Le Kremlin de Solovki vu de la baie de la Bonne Arrivée.

Le Kremlin de Solovki vu du lac Saint par M. Paul Toutain.

*
* *

L'île Solovki, qui mesure vingt kilomètres sur dix-huit, et ses dépendances, les îles voisines, appartenaient aux moines en vertu d'un édit de Marthe Possadnitza, édit que confirma plus tard Ivan le Terrible.

Le monastère lui-même avait été fondé, en 1429, par saint Hermann et saint Sabas, et ce fut, en 1436, que saint Zossime construisit sa première église. Les reliques de ces trois saints, très vénérées, faisaient accourir les fidèles.

Eloignée du continent, hors de toute voie fréquentée, maritime ou terrestre, Solovki pouvant être à la merci d'un coup de main, les moines commencèrent, en 1591, la construction du grand mur qui entoure le monastère. Ils organisèrent, avec leurs seules ressources, un petit corps d'infanterie et quelques groupes d'artillerie, fantassins et artilleurs étant pris parmi eux.

Peu à peu, l'importance de Solovki alla en grandissant ; point avancé de civilisation et de colonisation, le monastère jouait un rôle précieux d'éducateur, car ses moines provenaient de tous les milieux, des latitudes et des régions les plus diverses, et chacun d'entre eux mettait tout son cœur à faire profiter la communauté de l'expérience qu'il avait acquise, comme des progrès que, dans tel ou tel domaine, on avait réalisés dans le pays d'où il était originaire.

Au temps de Catherine II, le monastère de Solovki possédait, outre l'archipel (1), tout le rivage sud de la mer Blanche, autrement dit seize cent quarante kilomètres carrés environ. La pêche et la chasse des grands animaux marins lui étaient, en ces régions, exclusivement réservées, tandis qu'affluaient annuellement au monastère quelque douze mille pèlerins et qu'y étaient envoyés les personnages de marque que le pouvoir central avait décidé d'éloigner. Logés dans le monastère, ceux-ci se trouvaient, à Solovki, absolument libres, et la vie y était pour eux si peu désagréable qu'un ataman qui, au cours du XVIIe siècle, avait été ainsi exilé à Solovki, demanda au tsar la faveur d'y terminer ses jours. Sa requête fut agréée et il demeura dans l'île où, après sa mort, il fut enterré dans la cour du monastère.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, Solovki servit ainsi de lieu de déportation.

Construit par des moines et pour des moines, le monastère n'était toutefois pas interdit à l'élément féminin, et, en fait, les femmes y venaient en pèlerinage en aussi grand nombre que les hommes.

*
* *

Pour apprécier à leur juste valeur les résultats surprenants que les moines obtinrent à Solovki, pour se rendre compte de ce qu'ils firent du vaste

(1) Toutes les îles composant cet archipel, y compris l'île Solovki, sont désignées sous le nom d'îles Solovetski.

marécage qu'était cette terre inhospitalière, il convient de jeter un coup d'œil d'ensemble.

Ayant peu à peu, nous l'avons vu, desséché la quasi-totalité de leur domaine, ils veillèrent à ce que ses canaux, ses lacs, fussent très riches en poisson, surtout en truites, et son territoire bien peuplé de gibier. Ils réglementèrent soigneusement la pêche, interdirent absolument la chasse, si bien que, dans cette sorte de paradis terrestre, les cerfs et jusqu'aux renards laissaient, sans éprouver la moindre frayeur, les hommes les approcher à très courte distance.

Ce mode de faire étant étendu à tout l'archipel, chaque île où îlot devint presque plein de vie animale, et Zaïtchi Ostrov, par exemple, petite île voisine de Solovki, avait été rapidement très giboyeuse, surtout en lièvres, si bien que l'on ne l'appela plus que l'Ile aux lièvres.

Ces moines, dans leur sagesse profonde, prévoyaient, bâtissaient pour l'avenir, faisant en sorte que jamais on ne puisse connaître là une année de disette ! Ils construisirent à Solovki plusieurs routes carrossables et bien empierrées. Et comme l'île Mouksolmi, éloignée d'un peu plus de deux kilomètres, avait, sous leur sage administration, prospéré comme ses voisines, et, couverte de pâturages, possédait un nombreux bétail et des laiteries, ils n'hésitèrent pas, quoique n'ayant pas les conseils d'un spécialiste en la matière, à relier celle-ci à Solovki par une large digue, interrompue en son milieu par un pont tournant et

qui, jusqu'ici, a victorieusement résisté aux éléments.

Magnifique exemple de la ténacité intelligente de ces saints hommes !

Ils édifièrent un phare et dotèrent leur île d'un port extrêmement bien aménagé, possédant des docks et des cales sèches où non seulement ils réparaient des bateaux, mais encore en construisaient, et à très bon compte.

Ce port, situé près du monastère et à quatre kilomètres de la pleine mer, au fond d'une baie mesurant près de huit kilomètres de large à son ouverture, était donc en un endroit des plus favorables, circonstance qui ne fut pas sans importance lorsque, en 1854, les Anglais vinrent faire là une démonstration, bombardant le monastère avant de lever l'ancre (1).

Comme à ces docks, à ces cales sèches, il fallait de l'eau venant de l'intérieur, et qu'à cette époque les pompes à vapeur n'existaient pas, les moines décidèrent d'aménager un réservoir de vastes dimensions, et, là, virent si grand, que ce réservoir devint en réalité un véritable lac artificiel, le lac Saint.

Et tandis qu'ils assainissaient, épuraient l'île, ils bâtissaient des chapelles, des églises, ils élevaient des constructions un peu partout.

La cathédrale Préobrajensky mérite une mention spéciale : bâtie en plein cœur du « Krem-

(1) Voir note page 49.

lin » (1), elle forme, avec les immenses constructions qui l'entourent, une sorte de barrière reliée au mur de l'enceinte, à cette véritable cuirasse de pierre, nécessaire pour protéger ce lieu devenu tentateur par ses richesses de toutes sortes. Cette cathédrale a dû être un bijou et, malgré son grand âge, malgré les dégradations consécutives à des incendies et au vandalisme des barbares rouges, elle conserve encore le caractère de son antique noblesse et une beauté impressionnante (2).

Elle était en réalité la mère d'une multitude d'églises, de chapelles, d'oratoires disséminés dans toutes les parties de cette île ainsi que sur les îles voisines. Sur le beau réseau routier de Solovki, — que le continent russe pouvait envier aux moines, — des croix énormes rappelaient aux passants que cette grande île, sauvage au temps jadis, était devenue une terre sainte, sur laquelle Dieu avait étendu sa protection bienfaisante.

A l'intérieur du « Kremlin », se trouve une série de maisons ayant en moyenne trois étages et qui, placées les unes à côté des autres, formeraient une rangée de plus d'un kilomètre de long.

Dans ces maisons vivaient les chefs du monas-

---

(1) Le mot *Kremlin*, qui est à peu près l'équivalent d'*acropole*, en grec, n'est pas spécial à Moscou, et plusieurs villes de Russie possèdent chacune leur Kremlin. Le Kremlin d'une ville est l'endroit, entouré de fortifications, qui fut le point de départ de l'agglomération. A Paris, les îles composant la Cité auraient constitué le Kremlin.

(2) Des splendides décorations intérieures, que montrent des héliogravures jointes à ces pages, il ne reste rien, et là où l'incendie n'avait pas exercé ses ravages, les barbares qui composent l'administration du bagne n'ont laissé que les murs nus.

tère et une grande partie des moines. Il y avait également là des appartements et salons réservés aux visiteurs de marque.

Pierre le Grand visita ce monastère, et le carrosse aux roues de dimensions colossales qui fut amené du continent, pour transporter le tsar au cours de ses déplacements, a été donné par celui-ci au monastère. Ce carrosse y était encore en 1925, mais servait alors aux mascarades antireligieuses organisées par les tchékistes.

Sur le port même, est une immense construction à deux étages où étaient installés les bureaux et où se trouvaient les salons de réception. Ce bâtiment renferme maintenant les services administratifs du bagne.

Au sud des docks se trouvent deux maisons, à deux étages également, séparées l'une de l'autre par un espace d'une dizaine de mètres ; l'une abrite les quelques moines qui ont été autorisés à demeurer à Solovki ; l'autre, les femmes forçats, malheureuses victimes dont j'exposerai plus loin l'atroce situation.

Nombreux étaient les autres bâtiments. Je parlerai des plus importants en fin de ce chapitre, et le plan joint à ces lignes pourra être consulté utilement, pour donner une idée bien nette de cette partie de l'œuvre des religieux.

*
* *

Les moines, qui menaient une vie d'ascètes, considéraient la maladie comme une punition du

Ciel. Ils ne se soignaient donc que par l'abstinence ; mais, à l'usage des pèlerins, ils édifièrent un hôpital dans lequel, comme partout à Solovki, régnait la propreté la plus méticuleuse.

Etendant leur activité à tous les domaines, les moines envoyaient, dans la saison propice, des expéditions chasser plus au nord les animaux polaires, et, dans les parages les plus immédiats, les gros animaux marins.

Vivant surtout du produit de leur pêche et de leur chasse, possédant dans leurs îles d'importantes réserves sur pied, ils se trouvaient donc plus assurés de toujours manger à leur faim, qu'ils l'auraient été en maints endroits du territoire continental russe.

Leur sage administration s'étendait à la flore, comme à la faune : pratiquant soigneusement les rares cultures possibles à une pareille latitude, les surhommes qu'étaient ces religieux entreprirent une tâche des plus ardues. Ils recouvrirent peu à peu cette île pelée autant que mal odorante, d'une forêt qui devait tempérer quelque peu son dur climat, aider à régulariser le régime des eaux et constituer enfin, grâce à son bois, pour le chauffage comme pour la construction des maisons et des bateaux, une source importante de richesse.

Cette forêt renfermait, à l'arrivée des bolcheviks, des arbres vieux de trois à quatre cents ans et d'une hauteur dépassant vingt mètres. C'étaient surtout des pins et des sapins ; mais on y rencontrait également des bouleaux et des trem-

bles. Cette richesse forestière devint même si grande, que les moines se mirent à exporter des troncs destinés à faire des mâts de navire !

Non contents de se suffire presque entièrement à eux-mêmes, les moines finirent par connaître une telle prospérité, qu'ils purent se mettre à exporter régulièrement le surplus du produit de leur travail, se servant pour cela de leurs propres bateaux marchands que, ainsi que quelques autres navires destinés à concourir à la défense éventuelle de leurs îles, ils construisaient entièrement eux-mêmes, avec le bois de leur forêt.

Ils commencèrent par faire le commerce de la morue et du hareng salés, puis créèrent toutes sortes d'industries qui, tout en subvenant à leurs besoins, leur permettaient d'alimenter leur commerce d'exportation.

Se servant, dans la belle saison, de l'eau comme force motrice, et, quand l'eau était gelée, de machines appropriées, ils montèrent de toutes pièces un atelier de *ferronnerie*, d'environ quatre cent cinquante mètres carrés de superficie, qui ne tarda pas à devenir une véritable usine. Là était fabriqué tout l'outillage (soit pour l'agriculture, soit pour le monastère, soit pour les divers ateliers de Solovki). Là étaient construites des machines pour bateaux, là étaient fondues des hélices, etc... On n'importait, je l'ai dit, que ces deux matières premières : la houille et le fer.

A cet atelier de ferronnerie, était adjointe une *scierie mécanique*, couvrant environ trois cents

Monastère de Solovki.
La Cathédrale Préobrajenski vue des Portes Saintes.

mètres carrés, scierie de toute première nécessité pour les constructions ou réparations toujours en cours, comme pour alimenter l'entreprise de construction et de réparation de bateaux.

Non moins actives étaient la *tannerie* qui, par an, travaillait jusqu'à dix mille peaux (de bovins, de phoques, etc...) ; la *briqueterie*, où la production n'était pas loin d'atteindre un demi-million de briques de grandes dimensions et pesant chacune plus de sept kilogrammes.

Il y avait également une *imprimerie*, des ateliers où travaillaient des *lithographes*, des *tailleurs*, des *cordonniers*, des *orfèvres*, des *mécaniciens spécialistes*, des *architectes*, des *constructeurs*.

A tout cela s'ajoutaient une *poterie*, où était faite toute la vaisselle, un atelier où l'on fabriquait du *papier*, un autre où l'on confectionnait des *allumettes*, une *distillerie pour la résine*, une bâtisse où était *fondu* le *suif* des gros animaux marins ; des *fermes* et *habitations* pour ceux s'adonnant aux travaux des champs, des *écuries* pouvant contenir des centaines de bêtes et dont les étages supérieurs servaient à emmagasiner les céréales et le fourrage pour les animaux, des *bâtiments divers pour le bétail*, des *laiteries* produisant un *beurre* excellent, des *fromages* très appréciés.

Les moines semblaient avoir suivi le progrès, dans ses étapes successives ; ils installaient partout, au fur et à mesure, de nouvelles machines, et, en dernier lieu, leurs instruments aratoires étaient achetés en Amérique ou en Allemagne. Il n'y avait plus, en 1925, qu'une partie de ces der-

niers, les bolcheviks en ayant enlevé un grand nombre, parce que très modernes.

Les rouges trouvèrent encore là :

Un *grand établissement de bains* à l'intérieur de l'enceinte du « Kremlin », attenant à des *moulins mécaniques*, ainsi qu'un autre situé à l'extérieur du « Kremlin » ; une *station électrique* située près du port, construite en briques, avec machines modernes et dynamos actionnées par la vapeur de chaudières chauffées au bois ; une *bibliothèque* extrêmement riche en livres et documents de grande valeur ; une *vaste salle de réunion et diverses constructions*, dont certaines furent, par eux, transformées en casernes pour les soldats rouges.

Il faudrait tout un volume pour décrire en détail l'œuvre surprenante autant que sublime des moines de Solovki, pour, en un mot, rendre pleinement justice à ceux-ci (1). Le rapide exposé qui précède permet toutefois de se rendre compte du joyau sur lequel les bolcheviks mirent la main quand ils vinrent s'installer là.

Ce qu'ils en firent, nous l'allons voir au cours des pages qui suivent. Mais, dès maintenant, une constatation s'impose : s'il était un endroit où tout était absolument en commun, c'était bien Solovki ; s'il était un endroit où la mise en commun de tout

---

(1) Pour donner une idée de la façon dont construisaient les moines, qu'il me suffise de dire que, dans une étable en bois, bâtie en 1820 (date inscrite sur ce bâtiment), l'armature est constituée par des madriers de soixante-dix à quatre-vingts centimètres de large !

— capital, richesse de toutes sortes, travail enfin — avait réussi magnifiquement, c'était bien à Solovki (1).

Et c'est soi-disant au nom de la mise en commun de tout, du communisme, que ces monstres à face humaine sont, du sud, un jour arrivés, pour piller, saccager, détruire l'œuvre de tant

---

(1) Dans le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, de M. N. Bouillet (édition de 1893), on lit ceci : « *Solovetzk* ou *Solovki*, île de la mer Blanche (Russie, Arkhangelsk), près de la côte septentrionale du continent, appartenant au monastère célèbre de Solovetzk, fondé dans la première moitié du quinzième siècle. Les moines de Solovki, dépendant actuellement du Saint-Synode, conservèrent longtemps, malgré les réformes de Nikon, les rites primitifs et résistèrent même plusieurs années aux forces du tsar. Le couvent fut pris enfin en 1676, par la trahison d'un moine, et la plupart de ses défenseurs, seize cents environ, furent tués. Solovki est une communauté remarquable à plusieurs titres : l'esprit d'entreprise et le génie inventif de ses moines sont connus dans toute la Russie. Sur un espace inculte de sept cent vingt-huit kilomètres carrés, tout au nord de l'Europe, ils ont établi des champs, des potagers, des serres, récoltent tout ce qu'il leur faut pour vivre (sauf le froment, l'orge et la vigne), ont créé des ateliers de menuisiers, de charpentiers, s'occupent de mécanique pratique et possèdent même une flottille de bateaux à vapeur construits sur place Solovki est devenu un centre industriel et commercial ; ses propres richesses sont très grandes, et, chaque année, les pèlerins lui apportent de vingt-cinq à cent mille francs d'offrandes. Le couvent fut, en 1855, bombardé par les Anglais. »

Le bombardement de Solovki semble avoir pris place non en 1855, mais en 1854, ainsi que le dit Nemirov-Dantchenko Il eut, en effet, lieu vers la même époque et pour la même raison que celui de la forteresse de Bomarsund, dans l'archipel des îles Aland (mer Baltique, à l'entrée du golfe de Botnie), par les flottes alliées, tandis qu'à l'autre extrémité de la Russie se déroulaient les opérations de la guerre de Crimée. L'idée directrice était d'opérer le blocus de la Russie.

Je dois ajouter que le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, de Bouillet, indique bien que Bomarsund fut bombardée en 1854.

d'efforts, de tant de siècles, pour massacrer ou chasser brutalement de chez eux ces hommes pieux qui, simplement, et ne demandant rien à personne, mais au contraire enrichissant le patrimoine de l'humanité, pratiquaient le plus beau communisme qui soit !

Mais ce communisme-là, basé sur le respect de Dieu, l'amour du prochain, l'oubli complet de soi-même, devait être singulièrement gênant pour les brutes bolcheviques, qui ne connaissent qu'une chose : la terreur, encore la terreur, toujours la terreur !

CHAPITRE II

CE QUE LES BOLCHEVIKS ONT FAIT DE SOLOVKI

De ces lieux saints, de cette communauté si prospère, des trésors immenses et de toute nature qu'elle renfermait, qu'on fait les gens de Moscou ? Un endroit de souffrance perpétuelle, un endroit de mort, et d'où ne reviennent vers la liberté — à de très rares exceptions près — que les condamnés de droit commun, les autres étant jugés bons à mourir plus ou moins rapidement, et on ne se fait pas faute de les y aider, quand on ne les supprime pas tout simplement !

En fin 1921, le gouvernement des Soviets décida de mettre la main sur le fruit du labeur de tant de siècles, et une commission de la Tchéka se rendit sur place, avisant les autorités religieuses d'avoir à évacuer les lieux sans toucher à quoi que ce soit : ni aux vivres, ni aux marchandises,

ni aux machines, ni à tout ce qui se trouvait dans les églises, chapelles, bibliothèques, appartements ou bureaux de chefs de la communauté, ainsi que dans les différents ateliers.

Il y avait là les richesses les plus diverses. Pour des dizaines de millions de pierreries, platine, or, argent, provenant de cadeaux des tsars et empereurs et de dons précieux offerts en remerciement des prières et vœux exaucés. Des icones ornées de métaux précieux et des pierres les plus rares, des livres anciens et modernes sur les sujets les plus divers, des manuscrits d'une haute valeur. De formidables stocks de matières premières et de marchandises de toutes sortes, produites sur place et destinées, soit à être exportées, soit à subvenir aux besoins du monastère.

On trouvait là, en un mot, tous les trésors que l'on peut se représenter en faisant défiler devant soi les produits de cinq siècles d'un travail continu, travail accompli religieusement par les milliers d'exilés volontaires qui ont peiné sur cette île, dans l'attente du repos éternel promis par le Tout-Puissant à tous ceux qui auront fait, ici-bas, leur devoir.

*

* *

Ayant besoin d'instructeurs, la Tchéka autorisa ceux des moines qui s'étaient spécialisés dans tel ou tel genre de travail, à rester à Solovki, mais cela à condition de travailler pour le compte de

l'administration, moyennant un salaire de misère variant de six à douze roubles par mois, c'est-à-dire de soixante-dix à cent quarante francs environ, ainsi qu'une ration insignifiante de vivres.

La plupart de ceux des moines que les bolcheviks avaient épargnés préférèrent quitter ces lieux saints où, après tant de siècles, venait s'installer Satan.

Mais quelques-uns, une cinquantaine environ, désireux de mourir là où ils avaient prononcé leurs vœux, acceptèrent cette offre, avec le secret espoir que, restant sur place, ils pourraient, grâce à leurs conseils, préserver d'un désastre complet l'œuvre de tant de saints religieux. C'était, en quelque sorte, un sacrifice accompli sur l'autel de la foi.

Il y avait parmi eux des charpentiers, des serruriers, des fondeurs, des pêcheurs, d'une compétence rarement égalée ailleurs. On pouvait récemment encore y voir, par exemple, construire un voilier de deux cents à trois cents tonnes par un petit groupe de cinq à six moines, sans qu'aucune autre personne ne mette une seule fois la main à ce travail aussi long que d'une exécution difficile. Ce voilier, surmonté de deux énormes mâts, œuvres des seules haches de ces moines, était un véritable bijou, aux lignes gracieuses, aux proportions admirablement calculées, à la solidité vraiment hors de l'ordinaire.

Ces quelques hommes qui, seuls, avaient prévu les proportions, taillé les bois, construit le tout, étaient pourtant des gens d'une instruction pres-

que nulle, des gens qui avaient dû apprendre à lire vers l'âge de vingt, vingt-cinq ou trente ans, des gens qui n'avaient certainement aucune idée de ce que pouvait être un plan ! Mais ils avaient l'amour du travail, l'intelligence, et ils profitaient d'une expérience plusieurs fois séculaire, acquise peu à peu par leurs prédécesseurs.

Les tchékistes, qui savent se plier aux circonstances, et qui, du reste, n'en sont pas à une platitude près, furent très heureux de pouvoir exploiter ces religieux.

Ils ne purent les tolérer au « Kremlin » même, mais mirent à leur disposition une maison en dehors des murs de ce qui avait été le monastère. Une chapelle située dans le cimetière fut également laissée à leur disposition, sans que toutefois ils aient le droit de sonner les cloches !

Cette chapelle se trouvant à quelques centaines de mètres seulement du « Kremlin », de nombreux détenus s'y rendaient souvent pour assister aux offices.

Etait-ce là un besoin de se recommander à Dieu ? Fallait-il croire que les bagnards de Solovki étaient pour la plupart des chrétiens pratiquants ? Toujours est-il que presque tous ceux qui avaient la possibilité d'aller à cette petite église n'en manquaient jamais l'occasion. Et il arrivait souvent que, faute de place à l'intérieur, des fidèles (tous des détenus) formaient, à l'extérieur, des files compactes, restant ainsi découverts en plein air, malgré le froid rigoureux de l'hiver, remplissant l'allée principale du cimetière, se signant

plusieurs fois, faisant de fréquentes *métania* (1), accompagnant à voix basse les chants des moines, dont l'écho timide allait se perdre parmi les innombrables croix du cimetière. A côté des tombes des saints religieux couchés là par une mort naturelle survenue après une vie d'isolement, de travail et de prière, dorment maintenant leur dernier sommeil de pauvres bagnards, martyrs des raffinements diaboliques de tchékistes de tout acabit. Ceux-ci, après les avoir odieusement arrachés à de malheureuses familles laissées dans l'ignorance de leur sort, les ont fait souffrir, longuement, jusqu'à la mort, et cela pour le plus grand bien, paraît-il, de cette « première république vraiment socialiste » !

Tristes tombes, bien souvent sans aucun nom, que seules surmontent parfois de misérables croix de bois, pieusement érigées par des amis de la victime, et que les intempéries auront tôt fait de détruire. Alors on ne saura même plus que, là, on a enterré les cadavres de tant d'innocents !

Mais les sinistres tchékistes avaient l'œil sur ce qui se passait du côté de cette modeste chapelle. N'y voyait-on pas parfois les féroces Barinov, Mikhelson, Raïev (2) ? N'y rencontrait-on pas toujours cet espion de la Tchéka qu'est le pope rouge (le seul en son genre à Solovki), Voltchok (3) ?

---

(1) *Metania* (mot grec) signifie : profondes génuflexions, au cours desquelles le front doit toucher la terre, précédées d'un grand signe de croix à la manière grecque, c'est-à-dire de gauche à droite.

(2) Voir chapitre III : *l'administration du bagne.*

(3) Voir chapitre V : *qui est à Solovki*, page 138.

Ce réconfort moral, que trouvaient là les détenus, ne fut pas longtemps du goût de l'administration du bagne, car un beau jour on leur interdit purement et simplement la fréquentation de cette église pourtant bien modeste, bien retirée. Il fut décidé que seul un certain nombre de prisonniers, choisis parmi ceux qui avaient été condamnés aux travaux forcés pour « contre-révolution religieuse », pourraient désormais aller, là, assister aux offices.

Pour les contrevenants à cette révoltante décision, c'était la création d'une nouvelle « affaire » en perspective.

Et quant à ceux des « contre-révolutionnaires religieux » qui ne faisaient pas partie du groupe désigné, ils étaient tenus, s'ils voulaient se rendre à cette chapelle pour y prier Dieu, de demander chaque fois l'autorisation spéciale du bras droit de Barinov, l'abject Mikhelson (1).

Il y avait, en outre, de nombreuses autres chapelles disséminées un peu partout. Elles sont ou complètement en ruines, ou transformées en chambrées pour des groupes d'ouvriers ou des détachements de soldats rouges.

Quant à l'immense cathédrale Préobrajensky, le joyau du « Kremlin », ainsi que les nombreuses

---

(1) Le capitaine S.-A. Malsagoff indique également que, là, tout service religieux est interdit. Et il cite le cas d'un vieux prêtre qui, sentant la mort venir, supplia, les larmes aux yeux, le commandant du camp de l'île Popov, où il était enfermé, de permettre à l'évêque Illarion de lui administrer les derniers sacrements. Le commandant refusa en insultant grossièrement ce faible vieillard, qui mourut peu après.

chapelles l'entourant, elles ont été, en partie, détruites par l'incendie dont je vais parler un peu plus loin et ce qu'il en reste est maintenant occupé par des dortoirs, une salle de théâtre, des clubs divers, etc...

*
* *

Si les rouges décidèrent d'installer un bagne à Solovki, ce fut évidemment pour la raison bien simple que, dans un endroit aussi éloigné de toute agglomération humaine comme de toute circulation, dans ces îles séparées du reste du monde pendant sept mois de l'année, ils auraient les mains absolument libres ; ils pourraient, là, martyriser, tuer les détenus à leur aise, donner libre cours à leurs passions, voler et violer en toute tranquillité.

Je dois du reste signaler que la presse soviétique est toujours muette sur ce qui se passe à Solovki ainsi que dans les îles voisines, et que jamais, au grand jamais, un étranger n'est autorisé à visiter ces lieux de débauche crapuleuse et de douleur infinie.

Lorsque tout devint propriété soviétique et que les premiers convois de forçats y furent envoyés, l'administration rouge ne put résister au désir de rapine, cette maladie dont les tchékistes et autres bolcheviks sont atteints à l'état chronique.

Le pillage et la destruction furent alors la règle générale. Les saintes icones, dépouillées de leurs

revêtements précieux, servirent à faire du petit bois, les cloches furent brisées (1) et dirigées vers l'intérieur pour la fonte ; des documents importants, de vieux manuscrits, des livres de valeur servirent à allumer le feu.

Les chefs rouges se ruèrent sur les trésors de toutes sortes, si abondants à Solovki, et leurs femmes n'étaient pas les moins acharnées.

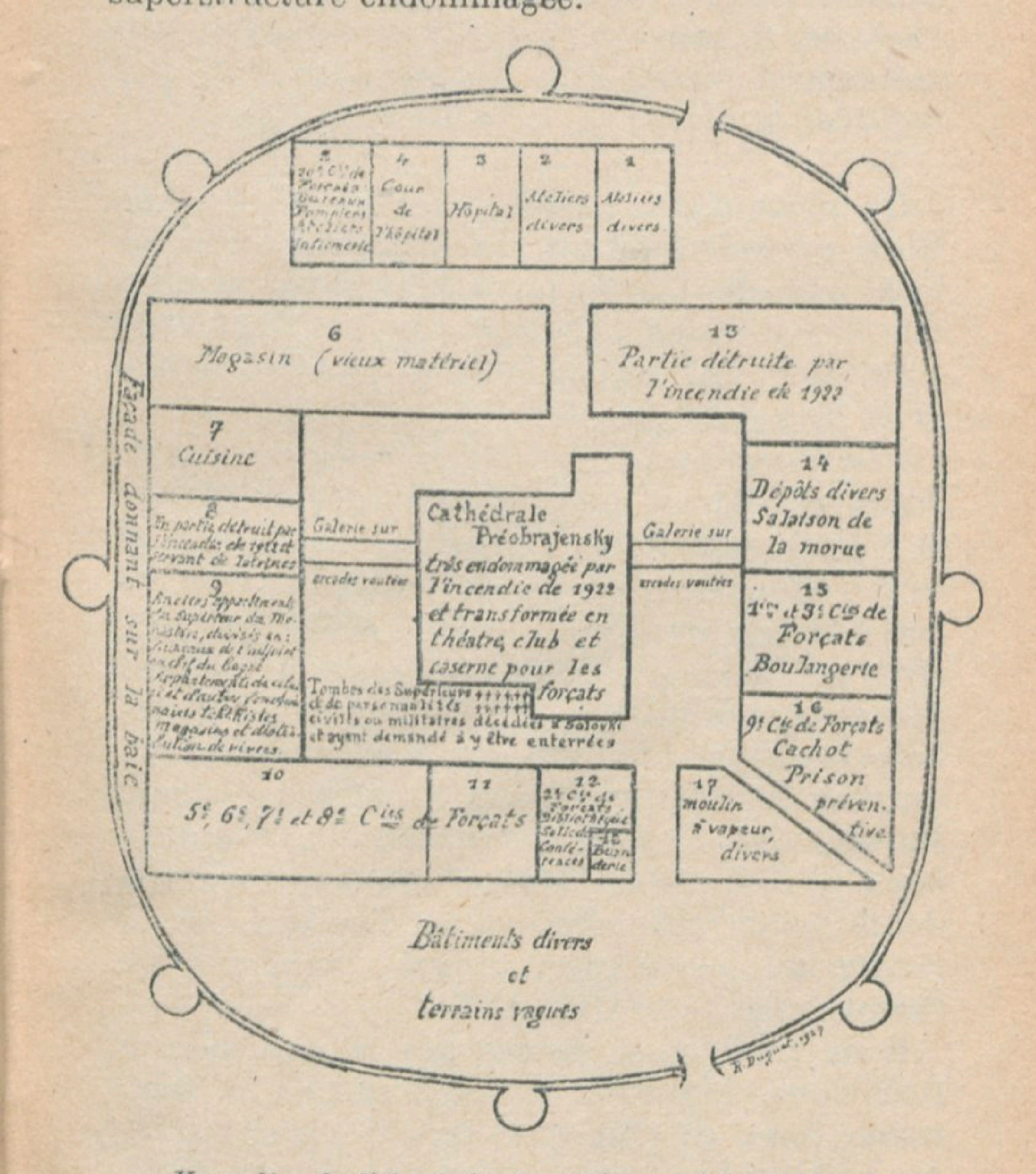
Mais cela risquait de se savoir à Moscou et les tchékistes de là-bas n'auraient pas manqué de sévir, s'ils avaient appris ce pillage dont ils n'avaient pas profité.

Qu'à cela ne tienne ! Les tchékistes de Solovki savaient ce que l'on avait si souvent fait à l'intérieur de la Russie dans des cas analogues, et, comme par hasard, des incendies éclatèrent, mais, chose curieuse, dans les seuls bâtiments qui renfermaient, ou plutôt qui avaient renfermé stocks, matières précieuses, valeurs.

Il y eut là deux incendies mémorables : l'un, qui détruisit la plus grande partie d'un bâtiment du « Kremlin », où on avait constitué des dépôts de marchandises, et qui est indiqué par le chiffre 13 sur le plan ci-joint ; l'autre, qui engloba tout un côté de la cathédrale et qui, détruisant une grande partie des constructions situées à la droite de ce monument, alla s'arrêter au bâtiment 13, où il fut localisé. Le bâtiment 8 était relié au premier étage de la cathédrale par une galerie d'une dizaine de mètres, dont les arcades voûtées traversaient la

(1) Sauf la grande cloche du « Kremlin », qui sert pour les appels et à donner l'alerte en cas de besoin.

cour ; il fut en partie consumé, tandis que les constructions marquées 9, 14 et 15 avaient leur superstructure endommagée.



Kremlin de l'île Solovki. (Plan schématique.)

L'ensemble des constructions, désigné sous le nom de cathédrale Préobrajensky, comprend trois édifices que les moines avaient consacrés au culte.

De leur côté, les ateliers, les usines, qui marchaient avec un si bon rendement, fermèrent presque tous l'un après l'autre, et là où régnaient l'activité, le bien-être, l'amour du prochain, sont maintenant installés la désorganisation, la destruction, la débauche, le sadisme, la torture.

L'activité néfaste autant que criminelle des barbares rouges ne s'étend pas seulement à l'île Solovki et à ses voisines immédiates, mais encore à l'île Popov, située à environ cinquante kilomètres à l'ouest de Solovki, et qui sert de dépôt général et de base pour Solovki.

L'île Popov (voir, page 33, la carte qui accompagne ces lignes) n'est séparée du territoire de la Carélie orientale que par un étroit bras de mer, large de trois cents mètres. Petite île rocheuse mesurant environ trois kilomètres cinq cents sur deux kilomètres cinq cents, et portant, dit-on, le nom de celui qui la découvrit, elle est, l'eau étant peu profonde, reliée au continent par un pont de bois ; un chemin de fer à voie étroite traverse celui-ci et la fait communiquer directement avec la petite ville de Kem (distante de douze kilomètres, située à l'embouchure de la rivière du même nom), et avec la voie ferrée Petrozavodsk-Kem-Murmansk.

Il ne faut pas se figurer que la proximité de Kem donne beaucoup de vie à ce coin de terre russe ; Kem, en effet, n'est qu'une agglomération de quelques maisons, où vivent des pêcheurs, ainsi que des ouvriers et employés du chemin de fer.

Kem servit de lieu de déportation depuis l'époque de sa fondation.

Dans leur manie de tout détruire, même les noms propres, les bolcheviks appellent maintenant l'île Popov, l'île de la Révolution.

C'est là que, jusqu'à l'ouverture de la navigation, on rassemble les malheureux qui doivent aller connaître les heures tragiques que l'on vit à Solovki. C'est par là que sont évacués les rares prisonniers auxquels, à Solovki, on rend la liberté.

Les condamnés, pendant le temps plus ou moins long qu'ils passent à l'île Popov, sont entassés dans des baraques en bois qui furent construites par les troupes anglaises lorsque celles-ci occupèrent cette région et celle d'Arkhangel, en 1918-1920, alors que les nations de l'Entente luttaient contre les bolcheviks.

Quant au village lui-même, groupe de quelques maisons, il est également construit en bois, à huit cents mètres environ de l'embarcadère.

L'île Popov est encore très marécageuse, si bien qu'il a été nécessaire de construire des chemins en planches, pour faire communiquer le camp de concentration et les divers bâtiments entre eux, comme avec la gare.

A environ quinze kilomètres à l'est de l'île Popov, c'est-à-dire en direction de Solovki, se trouve une île plus petite, Rymbaki, dotée d'un phare.

L'île Popov possède une station de T. S. F. et, en sa partie orientale, deux quais ; près de l'un d'eux sont les établissements de la Compagnie des

Bois du Nord, dans lesquels travaillent des condamnés amenés exprès de Solovki.

L'île a, en outre, sa garnison, les soldats rouges étant logés à proximité du camp.

Celui-ci, mesurant environ deux cent cinquante mètres sur deux cents, est des plus rudimentaires. Il a été entouré de fils de fer barbelés et est étroitement surveillé par la soldatesque bolchevique.

*
* *

Solovki, l'île sainte de jadis, est devenue l'île de la faim, des supplices, de la mort.

Occupée maintenant par des vandales chez lesquels la cruauté n'est égalée que par l'ignorance, elle se voit dépouillée peu à peu de tout ce qui faisait sa richesse.

On abat ses forêts sans système, sans considération pour quoi que ce soit, on fait disparaître graduellement et infailliblement tous les animaux qui y vivent, on tue par inexpérience et par bêtise ses industries autrefois si florissantes.

Si le gouvernement des Soviets ne s'effondre pas à brève échéance, c'est en une île tondue, stérile, redevenue inhabitable, mais peuplée de milliers de cadavres de suppliciés, que sera transformée Solovki !

CHAPITRE III

L'ADMINISTRATION DU BAGNE

En Russie rouge, nul ne peut être tchékiste s'il n'est membre du parti communiste, et aucun poste important ne peut être occupé par un « impur ». Mais si quelque tchékiste devient par trop gênant pour les autres communistes par ses façons de faire, pour lui, point de torture, point de prison, mais l'envoi, dans d'excellentes conditions, en un endroit comme Solovki.

A part quelques grands chefs, les bolcheviks qui composent l'administration du bagne sont de ceux-là, c'est-à-dire que ce sont des communistes ayant commis certaines « fautes » dans l'exercice de leurs fonctions, soit par une maladresse montrant au grand jour ce qui ne doit se passer qu'à l'intérieur des Tchékas, soit par un vol ayant gêné leurs collègues, soit pour leur opposition aux dirigeants soviétiques. Ils jouissent de toutes les

libertés, sauf de celle de se rendre sur le continent sans autorisation spéciale de Moscou ou un ordre à cet effet. Ils touchent des appointements et indemnités spéciales très élevées, et vivent là avec leur famille, qui bénéficie également de tous les avantages matériels possibles, de rations complémentaires, d'effets chauds.

Ils sont « condamnés » à administrer le bagne rouge !

Que le lecteur réfléchisse bien à ce que veulent dire ces mots, à Solovki !

Cela signifie tout simplement que ces bolcheviks, en général de vrais bandits ou de grands criminels, qui ont trouvé moyen de se rendre insupportables aux autres tchékistes, sont envoyés là-bas avec, en réalité, pleins pouvoirs, et cela dans un lieu absolument isolé du reste du monde pendant de longs mois !

Le résultat est qu'entre les mains de tels déchets de la race humaine, devenus pour la plupart des sadiques d'une cruauté raffinée, les malheureux bagnards — des gens le plus souvent absolument innocents — sont de véritables martyrs. Ces bandits se sont, notamment, arrogé le droit de posséder celles des détenues qui leur conviennent, si bien qu'à Solovki le viol n'est pas chose rare, et, au cours du chapitre VII (*les Femmes et les Enfants à Solovki*), je donnerai à ce sujet des détails révoltants.

Certains de n'être blâmés par personne — bien au contraire — tant que les choses n'ont pas de

chances d'être connues à l'étranger, — ces communistes, tchékistes pour la plupart (1), épuisent, torturent, font mourir à petit feu ou abattent sans plus de façons les malheureux prisonniers.

Il ne saurait en être autrement, ces brutes ayant jusque-là vécu au milieu du sang et du crime et se trouvant soudain les maîtres absolus de plusieurs milliers d'esclaves.

Pour garder l'île ainsi que les détenus et réprimer les soulèvements éventuels, il y a un détachement d'environ trois cents hommes, avec une centaine de chevaux et six mitrailleuses.

*
* *

Mais revenons à nos moutons, à nos loups plutôt, c'est-à-dire aux principaux personnages de l'administration du « pénitencier » de Solovki, dont dépendent toutes les îles de l'archipel.

Jusqu'en fin 1925, le grand chef fut le tchékiste *Nogtiev*, un ancien matelot du croiseur *Aurore*, qui avait gagné la confiance des dirigeants de Moscou en réprimant des émeutes de marins et d'ouvriers.

C'est un homme de grande taille, ayant l'hypertrophie du moi et se considérant comme un vice-roi. Se laissant peu approcher du vulgaire, même de ses sous-ordres, cet individu est peu instruit, sans connaissances techniques d'aucune sorte, nul au point de vue administratif, dur d'oreille, cruel,

(1) Il y a, à Solovki, quelque cinq cents tchékistes.

et demandant à la boisson les distractions que des esprits plus raffinés cherchent dans des domaines plus élevés.

Un autre tchékiste, *Eikhmans*, son ancien adjoint, le remplaça, comme il était appelé à d'autres fonctions par le gouvernement central.

Eikhmans, que seconde maintenant comme premier adjoint un nommé *Martinelli*, porte donc maintenant le titre pompeux de « chef de la direction des camps du nord à buts spéciaux (1) ».

Agé de quarante ans environ, Eikhmans n'est pas des plus mauvais et aime à parader, à jouer au chef militaire. Il se fait saluer par les prisonniers et veut imiter le geste du petit caporal — dont il n'a que la taille — en tenant constamment sa main droite sous son veston de cuir, vêtement qui est très à la mode chez les tchékistes.

Cet étranger, qui a fortement besoin d'apprendre le russe pour mieux comprendre l'âme des ouvriers russes, des paysans russes qui peinent à Solovki, s'est confortablement aménagé une propriété de petites dimensions, à environ sept kilomètres du « Kremlin ».

Là, des forçats travaillent en permanence, tandis que des femmes du bagne entretiennent son ménage de célibataire. Une vache fournit le lait

---

(1) *Direction des camps du nord à buts spéciaux* se dit en Russie : Oupravlenia Severnikh Laguerei Ossobăgo Naznatchenia, que les tchékistes, habitués à tout abréger, qu'il s'agisse de la vie humaine ou des mots, dénomment simplement d'après les premières lettres : OSLON ou SLON.

Il y a là, en outre, un jeu de mots, le mot *Slon* signifiant, en russe, *éléphant*.

nécessaire à la conservation de sa précieuse santé et deux porcs sont toujours à l'élevage, afin qu'il puisse se délecter de leur chair.

Eikhmans est un vrai gentleman-farmer !

Il va et vient à travers l'île et aime à se montrer partout. Plusieurs chevaux sont toujours à sa disposition ; il a en outre des traîneaux de luxe, des cabriolets aux roues caoutchoutées et des calèches, provenant de ce qu'ont laissé les moines.

Il était, à Moscou, vendeur aux grands magasins Muïr et Mériliss, et la révolution fit un tchékiste notoire et vaniteux de cet homme sans instruction.

Buvant bien, il devient assez expansif quand le vin ou l'alcool fait son effet ; mais ses sympathies vont surtout à la « chpana », c'est-à-dire aux condamnés de droit commun.

Le deuxième adjoint d'Eikhmans est le tchékiste *Barinov*, commandant de la première section, c'est-à-dire des forçats qui logent au « Kremlin ».

Tout, en lui, respire la brute de bas étage. De haute taille, il a une voix rauque, avinée, dont le timbre fait peur.

Avec son acolyte Mikhelson, — dont il est parlé plus loin, — Barinov est un vrai fléau pour les malheureux détenus. Ses deux postes de deuxième adjoint et de commandant de la première section font en réalité de lui le chef du camp, puisque Eikhmans se borne surtout à parader !

Barinov habite le bâtiment n° 9, qui fut jadis la maison du Supérieur. Là se trouvent également les bureaux du service d'espionnage du camp,

ceux du ravitaillement et ceux, ô ironie, de l'habillement. Le service de la Rabsila (répartition des hommes sur les chantiers) dépend aussi de Barinov.

C'est donc à cet être bestial qu'il faut principalement faire remonter la responsabilité de tout ce que souffrent les détenus, comme des exécutions sommaires autant qu'arbitraires qui trop souvent ont lieu dans ce bagne rouge.

Quoique marié, Barinov est surtout attiré vers les malheureuses que la Tchéka envoie là vivre, jusqu'à ce que la mort vienne les délivrer, une existence atroce. Et non seulement il abuse de son pouvoir discrétionnaire, mais encore il tolère que le mauvais exemple qu'il donne soit suivi par les autres tchékistes, tels Mikhelson, Raïev, Kogan, qui sont à Solovki comme condamnés, mais que lui, Borinov, ménage, dans la crainte de les avoir un jour comme chefs.

C'est d'après les indications de ces trois misérables qu'il épuise les détenus mal et insuffisamment nourris, en les astreignant à des travaux surhumains. C'est sur leurs renseignements qu'il fait « créer des affaires » dont l'instruction, confiée à un autre gredin de la bande, le nommé Vaskov, se termine souvent par la mise à mort du détenu. C'est en la compagnie de ce joli trio que souvent il s'enivre jusqu'à rouler sous la table.

Barinov est un ancien ouvrier de la fabrique de wagons de Kolomna (1). Ayant troqué la lime et le marteau pour le revolver du tchékiste, il oublia

(1) *Kolomna*, chef-lieu de district sur la Moskva et la Kolomenka, à cent kilomètres sud-est de Moscou.

vite ses origines prolétariennes, et les ouvriers et paysans qui s'étiolent et périssent sous sa dictature féroce ont en sa triste personne une confirmation de plus de ce que fut en réalité la révolution d'octobre 1918.

Aimant à jouer au grand administrateur, l'ex-ouvrier Barinov se tient toujours éloigné des ateliers et chantiers, et vit au milieu des paperasses. Lui aussi a un faible pour la « chpana », se laissant souvent même tutoyer par ces condamnés de droit commun.

Vaskov, auquel j'ai plus haut fait allusion, est le « juge d'instruction en chef » de Solovki.

Homme d'une quarantaine d'années, d'une corpulence frisant l'obésité, ancien juge d'instruction de la Tchéka sur le continent, Vaskov représente, en ce lieu de souffrances, la « justice » tchékiste dans tout ce qu'elle a de plus infâme.

Assisté de quatre à six « juges d'instruction » en sous-ordre, il a entre les mains le dossier de chaque détenu, et, comme la condamnation qui a frappé un « K. R. » (contre-révolutionnaire) ou un « politique » n'est jamais définitive, il passe le plus clair de son temps à rechercher dans tous ces dossiers des raisons de prolonger la durée d'internement de ces malheureux forçats. Il fait usage, dans le même but, des renseignements de toute nature, vrais ou faux, tendancieux ou non, que lui communique le service d'espionnage du camp (1).

(1) Au bagne rouge, la délation est officiellement encouragée. Tout est fait pour diviser les détenus et l'admi-

Ses bureaux, dits *sledstvenie* (de l'instruction), dont l'accès est toujours interdit aux détenus, sont situés dans le bâtiment de l'Oupravlenia (Direction). On ne peut pénétrer là qu'accompagné d'un garde-chiourme ou lorsqu'on est impliqué dans une affaire quelconque ou accusé de quelque chose (refus de travailler, tentative d'évasion, fomentation de révolte, vol, sabotage, etc., etc.), affaire n'existant la plupart du temps que dans l'imagination des tchékistes qui, comme à l'intérieur, du reste, savent que leur avancement dépend en grande partie du nombre d' « affaires » amenées ou instruites par eux, selon le cas, ainsi que du nombre de condamnations et d'exécutions qui auront suivi.

Vaskov vit plutôt retiré et se tient toujours à l'affût d'une nouvelle affaire à créer. Presque tous les assassinats perpétrés au bagne rouge de Solovki sont donc la conséquence de ses agissements silencieux autant que ténébreux. Toutes les lettres arrivant du continent ou partant du bagne (1) (lettres adressées à des détenus ou venant d'eux,

---

nistration du camp se sert adroitement des délateurs. Ceux de ces derniers qui sont brûlés auprès des autres forçats sont aussitôt isolés sur une autre île où, par punition, ils font « leur temps ». D'après Mme et Mlle Brunowsky, ce système est employé au camp des femmes, comme à celui des hommes.

(1) Chaque détenu a, en théorie, le droit d'envoyer quatre lettres par mois et d'en recevoir autant. Le malheureux qui en écrit *ou en reçoit* davantage se voit condamner à ne plus recevoir de correspondance (et à ne plus en écrire) pendant un, deux, trois ou quatre mois, selon le cas et la personnalité de l'intéressé. En réalité, les correspondances, dans l'un ou l'autre sens, sont bien souvent ou odieusement retardées, ou simplement arrêtées. Des diverses lettres qu'écrivit M. Patrizi, aucune ne parvint à destination.

Monastère de Solovki.
Intérieur de la Cathédrale des Saints Fondateurs.

bien entendu) sont soigneusement censurées par une équipe spéciale de tchékistes aux ordres de ce justicier de Satan. Souvent, la phrase la plus simple est à ceux-ci un prétexte suffisant pour la création d'une « affaire » !

Un autre triste sire est *Roganov*, qui se dit ingénieur et qui, comme tel, est chargé de la direction technique de tous les travaux entrepris dans les ateliers. Quoique non tchékiste, mais digne par son absence de sens moral d'appartenir à la Tchéka, Roganov est la cause de bien des souffrances.

Avec Barinov, Mikhelson et Frenkel, il partage la responsabilité de l'épuisement des détenus par des fatigues incessantes, excessives et, dans bien des cas, absolument inutiles. Si, trop souvent, le même travail est à refaire plusieurs fois, si des accidents mortels se produisent, si des prisonniers sont terrassés par les efforts surhumains que, sans tenir compte de leur état débile, on exige d'eux, c'est que non seulement il y a une organisation défectueuse autant qu'inhumaine, mais que l'on veut obtenir d'eux un rendement hors de proportion avec les forces humaines.

On peut objecter que Roganov est pratiquement sous les ordres d'un détenu nommé Frenkel, de qui je vais parler ; il n'en est toutefois pas moins vrai qu'il a sur la conscience de nombreux crimes.

Envoyé à Solovki pour je ne sais quel motif, *Frenkel* est un gaillard aussi rusé que l'ancien soldat de la Légion étrangère Malichevsky, dont

est racontée, à l'appendice, page 268, la mirifique invention du moteur sans carburant ; il ne fut pas long à s'apercevoir que le plus sûr moyen de se faire octroyer des fonctions agréables était d'en imposer à l'ignorance de l'administration et des tchékistes, par un étalage de connaissances réelles ou... totalement inexistantes.

Bon psychologue, Frenkel manœuvra comme il fallait : se disant ingénieur de talent, il s'attira vite la sympathie de Nogtiev et d'Eikhmans, aussi nuls l'un que l'autre, ainsi que celle de Barinov qui, délaissant par principe les questions techniques, préfère rédiger des prikaze (1) abracadabrants sur le réveil des forçats, l'emploi du temps sur les chantiers, les appels, etc., etc.

Employant la flatterie chaque fois que faire se pouvait, Frenkel parla de travaux grandioses qui devaient transformer Solovki en une source de grandes richesses où le Komintern reconnaissant pourrait puiser à pleines mains des fonds destinés à sa propagande.

Cette « poudre aux yeux » réussit si bien qu'ayant complètement capté la confiance de l'administration, Frenkel prit peu à peu la place de Roganov, qui passa au second plan. Par ambition, ce charlatan, sans méthode et sans les connaissances nécessaires, fit entreprendre, de jour comme trop souvent de nuit, des travaux extrêmement durs, tels ceux de la briqueterie qui aboutirent à l'éclatant échec dont je parle au chapitre VIII.

Dans ces initiatives si blâmables de Frenkel,

(1) Un *prikaze* est soit un décret, soit un arrêté. En l'occurrence, il s'agit d'un ordre général.

Roganov avait sa part de responsabilité, laissant faire, dans le secret espoir que Nogtiev, Eikhmans et Barinov finiraient par être un jour vigoureusement réprimandés pour s'être ainsi laissé mener par un homme sans compétence et pour avoir en même temps, laissé de côté, dans l'inaction, l'ingénieur officiel.

Frenkel, de qui j'aurai l'occasion de reparler au chapitre VII (*les Femmes et les Enfants à Solovki*), est extrêmement coupable, car, c'est sur ses ordres, par sa faute, à cause de ses initiatives insensées, que des milliers de malheureux et de malheureuses ont eu un surcroît de labeur terrible, de souffrances atroces.

Une des figures les plus sinistres de Solovki était, en 1924 et en 1925, *Mikhelson*, le bras droit de Barinov, et, en fait, le maître du « Kremlin ». Ce tchékiste sanguinaire, qui était à Solovki chargé de mettre à jour les fiches de renseignements, de diriger le service de l'espionnage des divers détenus, a un passé chargé s'il en fut. Barinov ayant été, en Crimée, son subordonné, pensait pouvoir le redevenir, et, pour cette raison évidemment, le ménageait de toutes les façons possibles, faisant de son mieux pour que ce bel échantillon de la Tchéka fût satisfait de son séjour à Solovki.

Après l'évacuation de la Crimée par le général Wrangel (1), Mikhelson y fut envoyé comme second d'un autre criminel de grande envergure, Abel Kahn, dit Bela Kun, ancien dictateur de la

(1) En novembre 1920.

République soviétique de Hongrie. Chef extraordinaire de toutes les Tchékas de la péninsule, Mikhelson avait droit de vie et de mort et son nom seul jetait la terreur.

Sur ses ordres, des milliers et des milliers d'officiers, de soldats des troupes de Wrangel, et de civils, furent odieusement martyrisés et mis à mort, et, là, des musulmans, très nombreux en cette région, subirent le même sort que les chrétiens.

La terreur, les massacres, les tortures les plus inimaginables prirent alors en Crimée (surtout du fait de Mikhelson) de telles proportions que Dzerjinsky lui-même en fut effrayé, craignant que cela ne se sût à l'extérieur et que toutes ces horreurs ne suscitassent une indignation mondiale.

Mikhelson qui, aux yeux du grand maître de la torture et de la mort, avait péché par imprudence — en ce qui concernait l'étranger, encore une fois, — fut envoyé à Solovki, tandis que Bela Kun était *déclaré anormal !* Comme si ce monstre n'avait pas toujours été anormal !

Cette déportation à Solovki a certainement été faite pour les besoins de la cause, car M. Malsagoff indique que Mikhelson dirige maintenant l'activité du G. P. U. dans l'une des républiques soviétiques « autonomes ».

Barinov avait créé, pour son ancien chef Mikhelson, un poste de tout repos, chargeant celui-ci de diriger le service d'espionnage à l'intérieur de l'île et de surveiller étroitement les faits et gestes de chaque détenu, d'établir un dossier

spécial pour chaque individu, de rédiger ensuite des rapports qu'à Moscou on ne manquerait pas d'apprécier, de signer des prikaze, etc., etc.

En récompense de ces précieux services, il avait été décidé que Mikhelson toucherait des rations bien supérieures à celles d'une demi-douzaine de vulgaires forçats, et qu'il recevrait gratuitement des denrées et autres articles divers de la coopérative. Enfin, pour éviter à ce pauvre Mikhelson des possibilités de familiarités de la part des autres détenus, des appartements spéciaux, voisins de ceux de Barinov, lui avaient été réservés et donnés.

Etait-ce l'effet du hasard, était-ce le résultat de la proximité de leurs appartements respectifs, toujours est-il qu'une grande, très grande amitié unit bientôt le bourreau de la Crimée à Mme Barinov, et, souvent, tous deux partaient ensemble faire de longues randonnées en traîneau, sans que Barinov parût prendre ombrage de quoi que ce soit.

Grand ami de Mikhelson et possédant un réel empire sur lui, *Raïev* était à Solovki — et y est peut-être encore — l'homme à tout faire, surtout l'espionnage des malheureux prisonniers.

Partout, à toute heure, on avait chance de rencontrer ce petit homme aux yeux fureteurs, âgé de vingt-cinq ans à peine, devenu déjà, malgré son jeune âge, l'un des « justiciers » des Soviets, l'un de leurs rabatteurs, qui poussent vers les geôles de la Tchéka, c'est-à-dire vers la souffrance infinie, vers la mort, ces innocentes victimes dont le moloch communiste n'est jamais rassasié.

Il venait d'opérer ainsi à Gomel (1), comme chef de la Tchéka des chemins de fer, quand il fut envoyé à Solovki à la suite d'une affaire quelconque de concussion et de chantage.

Sanguinaire, sadique, rusé, tour à tour plat et arrogant, ce bandit ne tarda pas à être l'âme damnée de Mikhelson et c'est lui qui, avec ce dernier, créait des « affaires » imaginaires, inventait des tentatives d'évasion et de révolte, à seule fin de faire souffrir les détenus, tout en se faisant ainsi bien noter pour ces nombreuses affaires amenées.

Fort de l'appui et de la protection de Mikhelson, il se croyait tout permis et, par exemple, sans y être en rien autorisé, s'en allait surveiller les détenus au travail, en forêt ou ailleurs, et prenait plaisir à les apostropher en les insultant.

Ce Raïev, à l'aspect extérieur repoussant et sale, a une âme en harmonie avec le reste, c'est-à-dire bien vilaine et bien noire !

Kogan, grand diable brun d'une trentaine d'années, échoua à Solovki à la suite de certaines *faiblesses* qui sont demeurées assez mystérieuses.

Tchékiste dans toute l'acception du mot, Kogan présente une face terreuse ornée d'un système pileux presque toujours laissé à l'abandon, tandis que son regard sournois, qui a l'habitude de glisser par-dessous ses lunettes, ne contribue pas peu à

(1) Gomel, chef-lieu de district sur la rive gauche du Sòj, affluent du Dniéper, à cent quatre-vingts kilomètres sud de Mohilev, et à environ deux cent vingt-cinq kilomètres nord de Kiev, capitale de l'Ukraine. Gomel a un nœud de chemins de fer très important.

lui donner cet air qui lui va du reste à merveille : celui d'un habitué des bas-fonds révolutionnaires.

Doué du bagout des orateurs populaires, Kogan est le tribun officiel du camp, celui qui porte partout la mauvaise parole bolchevique. Il est en outre le conseiller de l'administration en ce qui concerne la « tactique révolutionnaire » et la propagande parmi les soldats et les autres détenus.

Il dédaigne ceux qui devraient être ses camarades, les bagnards, et vit à part, fréquentant surtout la caserne, les corps de garde, pour bien expliquer aux soldats les soi-disant bienfaits de la révolution, les dangers que fait courir la religion à la noble cause du prolétariat, ainsi que toute la beauté du rôle « historique » que jouent ces soldats, en surveillant ces parasites que sont les forçats. A ceux-ci, qu'il rassemble de temps à autre, il explique combien le gouvernement des Soviets rend le bien pour le mal, en s'efforçant d'améliorer par le travail et de faire ainsi revenir à de meilleurs sentiments ceux qu'il s'est vu obligé d'envoyer là !

Et pendant ses nombreux moments de loisir, — car on ne peut pas toujours pérorer, — Kogan fréquente les salons des femmes des officiers rouges, mais il ne cache guère ses préférences, qui vont plutôt vers celles des détenues dont les origines et l'éducation ne sont en rien prolétariennes !

Kogan est *la terreur des femmes*, déclare le colonel Chmarovine.

Un autre propagandiste de la mauvaise parole est *Lourié*, jeune présomptueux de vingt-cinq ans,

qui veut paraître original en portant toujours des bottes qui, pense-t-il, l'avantagent, et en ayant les cheveux taillés à la Karl Marx.

Lourié est le « journaliste » de Solovki. C'est lui qui, dans la feuille immonde qui est spécialement imprimée au bagne, traîne dans la boue les détenus de marque, principalement des vieillards dont le crime fut d'avoir appartenu à la magistrature, au barreau, à l'armée, au clergé, etc. Se servant des renseignements fournis par les zakkor (détenus correspondants), il publie des articles injurieux, orduriers même, sur les détenus, soit parce que l'un n'a pu accomplir toute sa tâche en forêt, soit qu'il trouve que tel ouvrier, que tel paysan est tout au plus bon à fabriquer du samogone (1), des faux billets de banque, etc...

Frenkel, qui, généralement, se montre si dur, a toutefois ses favoris ; c'est-à-dire qu'il protège ceux qui lui plaisent, leur distribuant de bons emplois. Un de ceux-ci est le nommé *Riskine* qui, ignorant tout des questions forestières, a été nommé chef des travaux de coupe dans les forêts de Solovki, tandis que le bagne renferme toujours des paysans expérimentés venant de Sibérie, d'Ukraine, du territoire de la Volga, de la Carélie, dont beaucoup ont vécu en des régions forestières.

Mais non, c'est à un petit artiste de province que Frenkel a confié un poste aussi important, un déboisement imprudent pouvant, en effet, être fatal pour l'île !

Sergueïenko et *Timochevsky* sont deux tché-

(1) Le *samogone* est de la vodka distillée clandestinement.

Monastère de Solovki.
Intérieur de la Cathédrale de la Transfiguration.

kistes qui, en même temps que plusieurs autres, avaient été envoyés en Pologne dans un double but de propagande et d'espionnage.

Dépensèrent-ils par trop là-bas, ou se laissèrent-ils maladroitement brûler par les autorités polonaises, toujours est-il que, rappelés en Russie, ils se virent envoyés à Solovki pour fautes dans le service.

Là, des postes de tout repos les attendaient : ceux de commandants de compagnie de forçats. Le rôle de ces commandants de compagnie — tous choisis parmi des tchékistes — consiste surtout, en effet, à espionner les détenus.

Sergueïenko, en particulier, avait pas mal de « coups » à son actif et aimait assez à s'en vanter. Parlant un jour à des « amis » de son séjour en Pologne, et se croyant certainement à l'abri d'oreilles indiscrètes, il manifesta le regret de n'avoir pas mieux profité de la quantité de faux dollars qui, dit-il, étaient alors mis à sa disposition pour sa propagande en Pologne, dollars dont le bureau d'émission se trouvait, selon lui, à Stolbsy (1), petite ville située à proximité de la frontière russo-polonaise. Il se vanta, en outre, d'avoir pris part, près de Stolbsy, à l'enlèvement d'un général polonais, qui avait servi dans l'armée impériale et était un antibolchevik avéré, et qui, amené en territoire russe, aurait été, là, remis entre les mains de la Tchéka.

Le tchékiste se vanta-t-il d'un exploit imagi-

(1) *Stolbsy*, gare frontière polonaise, à quarante kilomètres de la frontière russo-polonaise, sur la grande ligne Varsovie-Smolensk-Moscou.

naire? Je ne le crois pas, car il n'y a là rien qui ne soit dans les méthodes de ces gens bons à tout faire, sauf le bien.

Ravitch, lui, était dans la diplomatie rouge, et eut, lorsqu'il représentait les soviets en Afghanistan, le malheur de faire quelque chose qui déplut à Moscou. Il fut en conséquence exilé à Solovki, où le poste de *starotsa* (chef) des détenus du camp du « Kremlin » lui fut confié.

Il n'était pas un des plus mauvais et, s'il se montrait souvent sévère, c'était qu'il se laissait influencer par le néfaste Raïev et qu'il craignait les foudres de Mikhelson, le grand ami de Raïev.

Il y avait, en 1925, bien d'autres communistes « libres » au bagne rouge, mais je les négligerai, car ils n'étaient que des sous-ordres.

*
* *

Ce chapitre serait bien incomplet si je ne disais un mot des femmes faisant partie de l'administration.

Nous trouvons d'abord, à la tête de l'hôpital de l'île Popov (île où sont employées les mêmes méthodes qu'à Solovki), une femme docteur, Maria Nikolaevna, connue sous le surnom de Lvova.

Agée d'environ trente-cinq ans, elle donne tout de suite à un fin observateur l'impression qu'elle

a été une belle femme et a vécu dans un autre milieu que celui des tchékistes.

La chose est absolument exacte et nous allons voir dans Lvova l'atroce exemple d'une femme intelligente, instruite, généreuse, capable et distinguée, tombant de plus en plus bas, par suite des exigences de l'impitoyable Tchéka.

Elle avait fait partie de la Croix Rouge et s'était, sur le front, dévouée pendant la guerre, ne regardant pas davantage, pendant la révolution, à mettre sa science médicale au service de tous les malheureux qui pouvaient en avoir besoin.

S'étant trouvée, à un moment donné, en train de prodiguer ses soins dans un hôpital dépendant d'une armée blanche, elle fut, de ce fait, condamnée à mort par la Tchéka. Toutefois, vu sa jeunesse et ses belles relations, elle fut appelée à choisir entre l'exécution et le rôle d'agent secret au service de la Tchéka.

Elle eut peur des tortures morales ou physiques, elle eut peur de la mort et, finalement, accepta, voulant sans doute, comme tant d'autres l'ont tenté en pareil cas, simplement gagner du temps, dans le secret espoir d'arriver à échapper aux nombreuses tentacules de la Tchéka.

Comme tant d'autres, elle ne put s'arrêter sur la pente fatale où la poussaient les mains impitoyables des tchékistes qui la talonnaient sans cesse, lui rappelant que la sentence de mort était toujours exécutable.

Et elle dut, bon gré mal gré, devenir tchékiste.

Charmes, beauté, grâce, intelligence, finesse, elle

dut tout mettre au service de cette organisation sanguinaire.

Connaissant, en effet, un grand nombre d'anciens militaires des troupes blanches, elle était précieuse à la Tchéka.

Quelle répugnance dut, au début, éprouver la malheureuse femme, avec la finesse, l'intelligence et l'instruction qui étaient les siennes ! A quelles luttes sourdes, à quels dégoûts, à quels remords dut être en proie ce pauvre cœur qui, jusque-là, n'avait jamais pensé qu'à secourir ses semblables !

Acculée, traquée, obligée de faire un métier aussi infâme, obligée de dénoncer des gens qui l'estimaient et qu'elle estimait, elle chercha dans l'alcool et la cocaïne l'oubli momentané de son affreuse déchéance. Ces deux drogues, sa seule consolation, prises avec un abus grandissant, en firent peu à peu un pauvre être détraqué.

Ne pouvant sans doute arriver à bien jouer ce rôle ignoble pour lequel elle n'avait été ni faite ni préparée, elle fut un jour « brûlée ». Et, alors, connue pour être tchékiste, elle vit toutes les bouches closes devant elle, elle trouva soudain taries toutes sources possibles de renseignements.

Quelle souffrance dut-elle éprouver en se sentant ainsi découverte !

Du côté de la Tchéka, le résultat ne se fit pas attendre : elle fut, en punition de sa maladresse,

envoyée pour cinq ans à l'île Popov, en qualité de médecin-chef.

Là, dans l'ignoble milieu tchékiste où elle vit, elle est tout simplement devenue un monstre et sa raison certainement est atteinte.

Elle, autrefois si bon docteur, si compatissante, paraît maintenent se moquer absolument des maux de tous ses malades ; elle crie comme une folle et a tout un répertoire de mots si orduriers — dont elle se sert à tous moments et en toute occasion — que même les pires sujets de la « chpana » parfont, en l'entendant, leur triste éducation dans ce genre. Elle s'enivre de la façon la plus répugnante, tandis que la vie humaine, à ses yeux, ne compte plus.

D'une brutalité révoltante avec les malades, elle les injurie lorsqu'ils se plaignent et, certainement, par sa façon de faire, accélère souvent leur trépas. Si on joint à cela que l'hôpital de l'île Popov est dans le genre de celui de Solovki, c'est-à-dire sans remèdes ni instruments de chirurgie, on comprendra aisément que les malheureux qui sont envoyés à l'hôpital soient, dans la plupart des cas, envoyés à la mort.

Et ici se pose une question grave : n'est-ce pas intentionnellement que la Tchéka a confié à cette demi-folle un poste aussi important que celui de médecin-chef à l'île Popov ? Quand on connaît les premières instructions de Dzerjinski, dont je donne une traduction au chapitre IX, et quand on sait alors que le but du communisme russe n'est

pas la lutte des classes, mais en réalité l'extermination de tous ceux qui gênent les dirigeants communistes, on n'est pas loin de penser, qu'à l'île Popov comme à Solovki, la Tchéka cherche par tous les moyens à se débarrasser complètement — en les faisant périr d'une façon ou d'une autre — des malheureux que, n'osant sans doute pas tuer sur place (elle en tue déjà tant et tant !), elle a déjà mis là en lieu sûr.

Lvova, à l'île Popov, tombe de plus en plus.

Il n'est pas rare de la voir, le matin, avec une figure cadavérique, les yeux enfoncés dans les orbites, la voix caverneuse en même temps qu'éraillée : c'est qu'alors elle vient de passer en compagnie de tchékistes une nuit blanche, une nuit d'orgie, tandis que non loin de là des malades ont le délire, râlent, ou étouffent leurs gémissements, leurs sanglots, pour laisser mourir en paix ceux dont la fin approche...

Comme, en 1923, Lvova se trouvait à Solovki, elle eut un jour l'idée de visiter l'un des puits étroits, humides et glacés qui, transformés en instruments de supplice, sont maintenant appelés des sacs de pierre (1).

Elle se fit attacher et commença à se faire descendre dans un de ces trous infects. Mais elle n'en avait pas encore touché le fond, qu'elle se mit à hurler qu'on la remontât, et, dès qu'elle fut revenue en haut, elle cria, encore sous l'empire de

(1) Ce genre de supplice est décrit au chapitre VIII.

la terreur qu'elle venait d'éprouver, qu'à la lueur de sa lanterne elle avait aperçu, au fond du sac de pierre, recroquevillé sur lui-même par suite du manque de place, un cadavre en décomposition.

Puis, s'arrêtant net dans ces explications, elle tomba en proie à une crise nerveuse si intense, que les tchékistes qui l'accompagnaient eurent beaucoup de peine à l'empêcher de se tuer par les coups de tête terribles qu'elle donnait sur les grosses pierres dont le sol est pavé en cet endroit.

A Solovki est, d'autre part, une vraie mégère, Adamka, qui commande la compagnie des femmes détenues, de ces malheureuses chez lesquelles le suicide est bien plus fréquent encore que chez les hommes, surtout à la suite de ces viols infâmes, dont les tchékistes se sont arrogé le droit absolu. Dans le chapitre VII (*les femmes et les enfants à Solovki*), je parle assez longuement de cette femme.

Il y avait, dans ce bagne rouge, une autre tchékiste, et si je crois devoir en parler ici, c'est pour que, par un exemple de plus, le lecteur puisse pleinement savoir que la Tchéka se sert couramment de femmes comme agents secrets.

Un jour, qu'avant son arrestation M. Patrizi se trouvait, en compagnie d'un compatriote, dans un restaurant de Tiflis, le *Méphisto*, une jeune femme de mise soignée et qui parlait un langage assez choisi, se mêla à leur conversation, et par

sa façon de poser des questions sans vouloir le paraître, se révéla vite comme une créature à la solde de la Tchéka.

Comme les renseignements n'affluaient pas vite, elle se mit à parler des malheurs d'autres personnes, et à exprimer ses regrets de ne pouvoir vivre à Paris, fréquenter Montmartre, etc... tout en s'efforçant de se faire inviter à la table de ses deux interlocuteurs. Elle s'appelait, continua-t-elle, Vysotskaïa, affirmant — naturellement — qu'elle était la fille de grands négociants de thé à Moscou au temps du tsarisme. Ce fut peine perdue.

M. Patrizi la retrouva encore sur son chemin à Tiflis, puis à Batoum, sans plus de succès pour elle.

Il la revit finalement à Solovki en novembre ou décembre 1924. Elle y avait été envoyée en vertu de l'article du règlement de la Tchéka qui dit que tout agent secret (seksote) qui révèle ses fonctions sera condamné à des peines variant entre trois ans de détention et la peine capitale.

Quelque peu honteuse de se retrouver ainsi face à face avec l'homme qu'à plusieurs reprises elle avait tenté de faire parler pour le dénoncer sous un prétexte quelconque, elle fit semblant de ne pas le reconnaître et l'évita toujours par la suite.

On peut se douter, après la lecture des pages qui précèdent, de ce que doit être un bagne rouge dirigé, sans contrôle, par une telle bande d'êtres anormaux, de criminels.

Mais ce que l'on vient de lire est encore bien

peu de chose, et c'est par les détails circonstanciés, par les exemples concrets qui suivent, que le lecteur aura enfin une idée nette du point d'atrocité auquel le sadisme de certains tchékistes peut atteindre, comme du degré de souffrance que, délibérément, ceux-ci infligent à leurs victimes.

CHAPITRE IV

LA NOURRITURE. — LE LOGEMENT. — L'HABILLEMENT (?). — LES SOINS MÉDICAUX (?). — LA BIBLIOTHÈQUE. — LE THÉATRE. — LE JOURNAL.

La large baie, sur le bord de laquelle, majestueux, s'élève le « Kremlin », avait été, par les moines, appelée *baie de la Bonne Arrivée*.

J'ignore si les tchékistes ont changé son nom. Elle est, en tout cas, aujourd'hui, la baie de l'Angoisse, la baie des Larmes, car, sans retard, les souffrances commencent pour les nouveaux venus, et l'un de ces derniers décrit ainsi sa triste arrivée :

« Après un court séjour dans une prison de Petrograd, notre convoi arrive à Kem, point terminus, l'un des derniers jours d'octobre. Dès le lendemain, on nous entasse sur un petit bateau qui, quatre heures plus tard, accoste à l'île Solovki, où, au nombre de plusieurs centaines, nous débarquons.

« Nous sommes aussitôt fouillés et minutieusement interrogés. Puis femmes et hommes sont séparés, ces derniers étant parqués dans une salle vaste, mais insuffisante pour notre groupe d'environ trois cents hommes. Les plus favorisés d'entre nous sont isolés du ciment par une planche, sur laquelle ils peuvent s'étendre. Là, dans une atmosphère fétide et assourdissante, on est sous la menace constante de voleurs affamés qui poussent l'audace jusqu'à vous arracher des mains les provisions sur lesquelles, pourtant, on veille avec un soin jaloux. Dans de telles circonstances, il est difficile de dormir.

« Rien ne nous est donné à manger, le soir de notre arrivée et à Kem nous n'avions pas reçu davantage. Dès l'aube du lendemain, nous sommes par contre réveillés, réunis dans la cour, formés en rangs et dirigés vers le lieu du travail. Munis de scies et de haches, nous finissons par atteindre, à travers des terrains marécageux et des chemins à peu près impraticables, la forêt où il nous va falloir peiner durement, l'estomac tiraillé par la faim et complètement trempés, la pluie n'ayant cessé de tomber depuis notre départ.

« Des groupes de trois hommes sont alors formés et des ordres précis donnés à chacun : il faut abattre des arbres et en faire des tas mesurant cinq mètres de long, deux mètres de haut, un mètre cinquante de large.

« Malgré les efforts incessants de chacun, même des vieillards, une tâche aussi surhumaine n'est pas achevée, quand vient le soir, et, à notre retour, on nous autorise à dormir, mais aucune nourriture !

« Cet affreux état de choses se prolonge *jusqu'au quatrième jour* où sont enfin distribués à chacun d'entre nous *quelques feuilles de chou, quelques dizaines de grammes de viande, un peu de gruau, une dizaine de grammes d'huile de tournesol, trois cuillerées à café de sucre en poudre et*

quelques rations de pain sur la base de six cents grammes (poids purement théorique) par jour. Telle était la provision qui nous était allouée pour plusieurs jours, et encore devions-nous faire cuire nous-mêmes ces aliments, quoique ne disposant pour cela d'aucun ustensile !

« Il en fut ainsi tant que durèrent, c'est-à-dire pendant vingt jours environ, les travaux d'extrême urgence dans la forêt ; après quoi la situation, au moins provisoirement, devint normale. Dès lors, l'administration fit préparer la cuisson des aliments et chaque prisonnier reçut chaque jour :

« Six cents grammes (poids théorique) de pain noir ;

« Une cuillerée à café de sucre en poudre ;

« Une demi-cuillerée d'une poussière innommable, où l'on trouvait des « buches » et des bouts de carton, et qui était baptisée café en poudre ;

« De l'eau chaude le matin en guise de thé ;

« Une demi-gamelle d'eau sale, dans laquelle on trouvait quelquefois des bouts de morue provenant des déchets de poissons salés et vendus sur le continent. Cela à quatorze heures, en guise de déjeuner ;

« Huit à dix cuillerées à soupe de gruau, vers dix-sept heures et demie, comme dîner.

« Tel est le menu de l'île Solovki !

« Dans tout cela le pain semble constituer la partie la plus substantielle. Hélas ! Il n'en est rien, car ce pain est tout simplement infect.

« De couleur brune et rappelant assez, par son apparence, le pain K. K. que fabriquèrent les Allemands pendant la guerre, ce pain est en réalité une sorte de pâte ayant un goût prononcé de fermentation, souvent même de moisissure. Pour pouvoir arriver à le manger, il est presque toujours nécessaire de le saupoudrer de sel, car ainsi il semble un peu moins mauvais. Parfois, on n'en peut manger que la croûte, quelle que soit la faim

qui vous pousse pourtant à absorber n'importe quoi !

« Cette mixture répugnante, dans laquelle doit certainement entrer une part importante de sciure de bois, est on ne peut plus indigeste, et fatigue vite l'estomac, le ballonnant ainsi que l'abdomen. Son absorption est, au bout d'un certain temps, qui varie avec la saison et le degré de résistance du détenu, suivie d'entérite.

« La nourriture est donc plus qu'insuffisante comme quantité et malsaine comme qualité. Elle ne contient aucune matière grasse, chose essentielle dans une région aussi septentrionale que celle de Solovki, surtout pour des gens surmenés et graduellement épuisés. »

On autorise les prisonniers à recevoir les quelques colis et mandats qui peuvent leur arriver du continent. L'argent qui, en fin de compte, ira à la coopérative bolchevique du camp en échange de provisions ou effets d'habillement, est déposé au bureau de la comptabilité et inscrit au compte courant du destinataire. Bien peu nombreux sont ceux qui, sur le continent, ont des parents ou amis capables de leur envoyer quelque chose, et rares, ceux qui possèdent cinquante roubles à leur crédit ; au début de 1925, pour un effectif d'environ cinq mille détenus, il n'y avait que quelques centaines de comptes courants, la majorité de ceux-ci ne montant qu'à trois, quatre ou cinq roubles (1).

---

(1) Il y aurait, affirment certains, un règlement prescrivant de verser trente-cinq kopeks par jour à ceux des forçats qui font un travail pénible. Jamais un seul kopek n'a été remis à un seul détenu, et, si un tel règlement existe, c'est, comme pour l'alcool, en vue de la propagande.

Hélas ! les paysans détenus à Solovki — les paysans forment là-bas la grande majorité — n'ont, pour la plupart, laissé derrière eux personne qui les touche d'assez près pour s'intéresser à leur affreux sort. Il en est de même des ouvriers et des intellectuels, et il n'est pas rare de voir des hommes qui, par leur éducation, leur instruction, leur profession, constituèrent l'élite de la Russie, pleurer lorsque, rarement, leur arrive quelque modeste mandat de cinq roubles accompagné d'une lettre dans le genre de celle-ci — lettre absolument authentique :

« Pardonne-moi, cher époux, si je ne puis faire mieux. Je souffre trop en pensant que je ne puis t'aider. J'ai tout vendu maintenant et je regarde vers l'avenir avec appréhension. Je suis moi-même sans linge. Malgré mon état de santé, j'arrive encore à me procurer un morceau de pain ; mais si Dieu m'enlève le peu de santé qui me reste, il vaudra mieux que je meure, puisque je ne pourrai plus t'aider, quoique je connaisse tes besoins... »

Souvent, trop souvent même, les parents d'un détenu annoncent à celui-ci un mandat qui jamais n'est remis à son destinataire ! La chose est arrivée à notre compatriote :

« Je suis arrivé à Solovki, écrit-il, le 31 octobre 1924. Avant la fermeture de la navigation, ma femme m'a envoyé deux colis de vivres ; plus tard, elle m'a envoyé un mandat de dix roubles. J'ai bien reçu les colis, mais attends encore le mandat.

« Affamé, je dus un jour vendre à l'administration du pénitentier un bridge en or qui s'était détaché de mes dents, pesant de douze à quinze

grammes. On l'estima huit roubles et l'on inscrivit cette somme à mon compte courant.

« Je fis parcimonieusement quelques petits achats et, lorsque je fus ramené sur le continent, il restait encore à mon crédit deux roubles quatre-vingts kopeks (trente-trois francs), c'est-à-dire la valeur d'environ deux kilos cent grammes de sucre ou cinq kilos six cents grammes de pain.

« Il eût été naturel que l'administration, qui s'empressa de faire retirer mon sac tenant lieu de toile de matelas, me rendît mes deux roubles quatre-vingts kopeks. Eh bien ! non, cet argent ne me fut pas restitué ! Je dus faire le voyage de Solovki à Moscou (dix jours) avec la nourriture réglementaire, c'est-à-dire un morceau de pain noir par jour et de l'eau bouillante — en guise de thé — de temps à autre. »

Avec l'argent inscrit à son compte courant, un détenu peut se procurer quelques denrées à la coopérative de la Tchéka, mais non sans certaines restrictions.

Là, on ne consent à lui vendre, pour une semaine, que quatre cents grammes de sucre, par exemple, et cela pour la somme de cinquante kopeks (six francs) ; s'il en désire davantage, il lui faut, pour obtenir cette faveur, acheter également une boîte de chocolat pesant de trois cents à quatre cents grammes, qui lui est cédée au prix de deux roubles cinquante à trois roubles (c'est-à-dire de trente à trente-six francs). De même il lui est possible de faire l'acquisition d'un supplément de pain blanc — dont le prix est de deux francs quarante les quatre cents grammes — s'il prend des boîtes de conserves quelconques, de douze à quinze francs l'une, ou des petits pots de

confiture de cent à cent cinquante grammes et que l'on fait payer de dix à quinze francs, selon la forme du verre contenant cette précieuse marchandise.

Un mauvais crayon de quelques sous est vendu vingt kopeks (deux francs quarante) ; une pochette de papier à lettre, de vingt-cinq à trente kopeks (de trois francs à trois francs soixante). Enfin, une petite feuille de papier à lettre de l'Y. M. C. A.(1), semblables à celles que nous avons connues en France à la fin de la guerre, est vendue quatre kopeks (quarante-huit centimes). Et dire que ce papier à lettre provient des stocks abandonnés par les troupes anglaises lors de l'évacuation d'Arkhangel !

La coopérative vend aussi certains effets (cache-nez, casquettes, passe-montagnes, chandails), dont la mauvaise qualité n'est comparable qu'à l'exagération des prix : une malheureuse casquette en étoffe ordinaire vaut de quatre à cinq roubles (de quarante-huit à soixante francs), un chandail de coton, dix-huit roubles (deux cent seize francs) ; un pantalon provenant également des stocks de l'armée anglaise, de vingt à vingt-cinq roubles (de deux cent quarante à trois cents francs).

La viande des bœufs pris aux habitants du Don (2) est vendue de soixante à quatre-vingts kopeks (de sept francs vingt à neuf francs soixante) les quatre cents grammes ; cette marchandise est, en comparaison, la moins chère.

---

(1) *Young Men's Christian Association :* Association chrétienne de jeunes gens.

(2) Voir appendice, page 260.

Monastère de Solovki.
Le réfectoire pendant le repas.

*
* *

Le logement des pauvres bagnards serait peut-être, à Solovki, la seule chose à peu près passable, si l'exiguïté des locaux et le grand nombre des prisonniers ne réduisaient presque à néant les avantages provenant du labeur intelligent des moines.

En effet, tandis que les malheureux qui passent une partie de l'hiver à l'île Popov, dans l'attente de la fonte de la glace qui permettra la reprise de la navigation, sont parqués dans des baraques en bois hâtivement construites par les troupes anglaises en 1920, les forçats de Solovki sont installés dans les bâtiments du monastère même.

Ces constructions, très anciennes, ont des murs d'une telle épaisseur que ni la pluie ni le froid ne peuvent incommoder leurs habitants ; munis de fenêtres doubles (dont l'une est démontable), elles peuvent être bien aérées ; les portes elles-mêmes sont non seulement très épaisses, mais doubles. La façon dont sont construites les cheminées est également très ingénieuse ; en effet, quoique consommant beaucoup de bois, — parce que construites par des hommes ayant une immense réserve de bois à leur disposition et ne connaissant pas encore les systèmes économiques en usage de nos jours, — elles entretiennent la chaleur des pièces pendant sept, huit et même dix jours, après un chauffage de trois à quatre heures seulement. Chauffage des

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

temps heureux, où la brique tenait lieu de radiateur.

Sur les murs, aucun papier, mais une simple couche de chaux.

Partout où doit se poser le pied de l'homme, du bois, ciré, jadis, au temps des moines, qui avaient chacun, pour tout ameublement : un lit très rudimentaire, composé d'un assemblage de planches formant un très large banc à dossier plein, et doté, comme matelas, d'un sac dans lequel n'était mise qu'un peu de paille. Se remarquaient encore dans chaque cellule : un récipient en cuivre rouge habilement accroché dans une encoignure et construit de telle manière qu'il perdait son équilibre à la moindre pression faite par celui qui se débarbouillait, un grand plat de même métal dans lequel l'eau se déversait, une grande théière, en cuivre rouge aussi ; quelquefois une armoire, et rien d'autre.

Quant aux cellules elles-mêmes, elles variaient de dimensions, mesurant de trois à dix mètres carrés.

Tout cela aurait dû servir aux détenus, avec déjà cette différence que ceux-ci n'eussent pu disposer que de moins de place, avec un confort beaucoup moins grand et dans des conditions d'hygiène beaucoup moins bonnes que les moines, puisqu'on devait les entasser là comme des bêtes. En réalité, il n'en fut même pas ainsi, car les couchettes furent presque toutes enlevées pour servir à l'administration et aux tchékistes, et les sacs de couchage disparurent complètement à leur tour.

On fit confectionner par les détenus des *nari*, c'est-à-dire trois planches de dix centimètres de large sur un mètre quatre-vingts de long, clouées sur deux traverses. Chaque nari placé sur des tréteaux est devenu la couchette du détenu, du malheureux forçat obligé de chercher son repos sur ces trois planches à claire voie, après un dur travail de douze, quatorze et même seize heures, d'où il revient affamé. On donne bien quelques sacs en toile qui, remplis de foin, peuvent servir de matelas, *mais il faut attendre des mois* avant de pouvoir obtenir l'un de ces pauvres sacs.

Ni draps, ni oreiller, ni couverture! Les très rares détenus ayant qui un matelas, qui une ou deux couvertures, les ont reçus de parents ou amis encore libres en Russie.

Ces nari sont placés les uns près des autres, pour prendre le moins de place possible. Le résultat de ce mode de faire est que la vermine circule d'un bout à l'autre des chambrées.

Que fait l'administration du bagne, pour lutter contre les parasites ? Rien.

La seule chose possible est de faire laver son linge à la buanderie du camp, mais bien peu nombreux sont ceux qui ont du linge de rechange. Habitués à séjourner dans des prisons où personne ne peut laver, et craignant de perdre le peu de linge qu'ils possèdent, la plupart des détenus préfèrent s'abstenir.

Ils portent le même linge pendant des semaines, et, même après un bain, c'est la même loque remplie de poux qui est endossée à nouveau. Aussi

n'est-il pas rare d'apercevoir, à la faible lueur d'une ampoule électrique, noyée dans la fumée d'une atmosphère empoisonnée, qui éclaire l'infecte chambrée, quelque compagnon assis sur son grabat, en train de chercher la vermine qui pullule sur lui et d'écraser les innombrables œufs que les poux, d'une fécondité extraordinaire, ont pondu dans les plis de son linge et de ses vêtements.

On peut, d'une façon générale, dire qu'environ dix pour cent des forçats sont assez bien logés, que quarante pour cent le sont mal, et que cinquante pour cent le sont dans des conditions si mauvaises que c'est pour eux un véritable cauchemar.

Les plus à plaindre sont ceux auxquels je n'ai pas encore fait allusion et qui sont logés dans la cathédrale, où il n'y a aucun chauffage, où les pièces sont immenses et humides. Là, il y a jusqu'à six cents détenus par pièce, entassés comme s'ils étaient déjà des cadavres !

Quant aux baraques de l'île Popov, indiquent Mme et Mlle Brunoswky, — d'accord en cela avec le capitaine Malsagoff, — elles sont particulièrement infectes.

« Partout la saleté, partout un seul et unique souci qui prime tout le reste : le pain et le repos. Le détenu en arrive à se négliger complètement. Tout, même la saleté, le laisse indifférent !... »

*
* *

Quand arrive un nouveau groupe de plusieurs centaines de condamnés, il n'y a pour ainsi dire pas d'effets à donner à ces malheureux, qui vont être astreints à de durs travaux manuels, en pleine forêt, sur les routes, par tous les temps, de jour comme souvent de nuit.

Chaque détenu doit se contenter de ce qu'il a sur lui et l'user. Il y a bien, à Solovki, un atelier de confection avec un nombre important de tailleurs ; il y a bien une cordonnerie ; mais ces ateliers ont si peu de chiffons et de déchets de cuir que leur production suffit à peine aux besoins des tchékistes.

Et, en plein hiver, c'est-à-dire par des températures d'au moins trente degrés au-dessous de zéro, on peut voir des hommes, par des tempêtes de neige ou au milieu de véritables cyclones, — tellement les vents sont parfois violents, — travailler en plein air, simplement recouverts de vieux sacs de jute et n'ayant pour toute chaussure que des bandes de sacs roulées autour des pieds et maintenues par des laptia (espadrilles tressées avec des lanières d'écorce de bouleau) !

« C'est dans cette tenue que j'ai vu, rapporte M. Patrizi, un commerçant juif autrichien arrivé en Russie pour y traiter des affaires et arrêté par la Tchéka à la frontière. Ce malheureux avait été dépouillé de tout ce qu'il avait. Ne pouvant donner aucune nouvelle ni aux siens ni aux

représentants de son pays à Moscou, il se mourait à Solovki. C'était un homme d'un mètre quatre-vingt-dix au moins et paraissant avoir été fort. Privé de tout soin, sans aucun secours, connaissant très peu la langue russe, il dépérissait de jour en jour.

« Avant mon départ, j'ai appris qu'il avait été enfin admis à l'hôpital. Son corps doit être depuis longtemps enterré au cimetière de Solovki !

« Quelques semaines après mon arrivée au bagne rouge, je fis une demande d'effets et de chaussures. Je voulais par principe économiser ce que j'avais et désirais surtout être sur le même pied que la plupart de mes compagnons de souffrance, parce qu'il me semblait qu'il était indécent d'aller au travail en pardessus, complet veston et bottines, tandis qu'il y avait, à côté de moi, des gens très malheureux et toujours transis par le froid. Longtemps même j'hésitai à mettre une fourrure, mais mon pardessus devenant trop léger pour supporter le vent glacial qui souffle presque en permanence sur cette île, je dus recourir à ce précieux vestige d'un petit bien-être. Ce fut cette fourrure qui me sauva, et je regrette profondément d'avoir été obligé, à mon arrivée à Paris, de la vendre pour me procurer un peu d'argent.

« Je demandai donc des effets chauds, des chaussures, etc... On m'offrit — bien longtemps après — *une veste en toile !* Cette veste en toile était d'une teinte que seules les saletés accumulées successivement sur elle par plusieurs détenus peuvent faire acquérir. Par endroits elle était même brûlée par les flammes des feux allumés en hiver par les forçats pour se réchauffer pendant leur travail, et surtout pour sécher leurs effets. Je la refusai poliment, bien entendu.

« Quant aux chaussures et autres effets demandés, dont la liste écrite de ma main doit être encore au bureau de la Khoziastvennaia Tchast, je les attendis en vain !

« Le pauvre Grim Dimov (1) attendait aussi des effets ; il les attendra sans doute aussi longtemps que le bandage qui doit soulager ses souffrances. Il mourra, le malheureux — et il est peut-être déjà mort depuis de longs mois — transi de froid, abattu par la souffrance, harassé par la faim... »

*
* *

Sans doute pour faire croire au dehors que Solovki est un lieu de développement et d'éducation, on y a établi une bibliothèque à l'usage des détenus, dans une petite pièce du bâtiment n° 10. Celle-ci renferme deux cents livres environ, provenant de perquisitions opérées chez des particuliers ; beaucoup, parmi ces livres, portent encore le nom de leur ancien propriétaire, et il n'est pas rare d'y rencontrer des noms connus.

Beaucoup de ces livres ont été sans doute abandonnés précipitamment ; et, maintenant, ceux qui ont pu échapper aux mains des laitiers et marchands de fromage ambulants — qui en font des sacs — servent à distraire le détenu avide de lecture.

Le tchékiste Mikhelson tenait un répertoire spécial des noms des détenus fréquentant la bibliothèque ou y demandant des livres. Mais tous n'y venaient pas, et certains, ne voulant avoir aucun rapport avec Mikhelson, ne paraissaient jamais à la bibliothèque et se contentaient de lire... les livres des autres.

---

(1) Voir, à l'appendice, page 264, l'histoire de Grim Dimov.

*
* *

Comme Solovki était devenu un endroit assez triste pour eux malgré leurs débauches de toutes sortes, les membres de l'administration, les officiers de la garde rouge et les dignes épouses de tous ces messieurs décidèrent de se distraire par des représentations théâtrales.

On forma donc sans retard une troupe dans laquelle tous les détenus signalés par le service d'espionnage du camp comme ayant quelque talent artistique ou musical furent enrôlés d'office.

Ces détenus, qu'il s'agisse des hommes ou des femmes, travaillaient donc toute la journée, et souvent la nuit, mais le soir il leur fallait aller aux répétitions ou s'exhiber sur les planches. Les dames de l'ancienne aristocratie qui tentèrent de refuser de participer à cette triste comédie furent obligées de s'incliner sous la menace de transfert immédiat à Zaïtchi Ostrov (l'Ile aux lièvres) (1).

Comme salle de théâtre fut choisie une partie de la cathédrale Préobrajensky.

Là, deux ou trois fois par semaine, il y a spectacle avec piano, guitares, mandolines. Les premiers rangs sont réservés aux membres de l'administration, aux officiers rouges, à leurs femmes ou compagnes, ainsi qu'aux gardes rouges. Le reste de la salle est laissé aux détenus.

---

(1) Voir chapitre VII : *les Femmes et les Enfants à Solovki.*

Mais n'allez pas croire que ceux-ci ont, là, liberté d'accès ! N'entre pas qui veut, dans ce soi-disant temple de l'art, dans cette salle du rire forcé et de la jouissance satanique !

A tour de rôle, les compagnies de travail fournissent un certain contingent de spectateurs, dont les noms sont inscrits à l'avance et vérifiés à l'entrée. Pour le théâtre plus encore que pour la bibliothèque, l'administration tient à ce que le détenu le fréquente. Mais pourquoi cette quasi-obligation d'assister à ces représentations théâtrales ?

C'est que, d'une part, les dirigeants rouges ont décidé de remplir chaque fois la salle, dans laquelle, sans cela, ces tortionnaires risqueraient fort de se trouver toujours entre eux ; tandis que de voir les traits tirés et les figures émaciées de leurs perpétuelles victimes doit être un complément de réjouissance ou tout au moins d'intérêt pour eux.

Et que, d'autre part, cela peut faire très bien de pouvoir mentionner, dans des discours de propagande prononcés à l'étranger ou pour l'étranger, que l'on se soucie partout de créer une nouvelle société modèle et qu'à Solovki même, à côté d'une bibliothèque, il y a un théâtre dans lequel les détenus se chargent de tous les rôles et qui fait chaque fois salle comble !

Ici encore, les thékistes devaient trouver le moyen de soutirer de l'argent aux pauvres forçats ; essayé d'abord timidement, le système du spectacle payant devint de plus en plus à la mode, et les billets de théâtre (vendus au profit du

Secours International Rouge à l'étranger, des Chinois, du théâtre lui-même, etc...) en sont arrivés à coûter de vingt-cinq kopeks à un rouble (trois à douze francs), selon la circonstance.

Les pièces jouées dans ce théâtre ne manquent pas, chaque fois que faire se peut, d'être aussi antireligieuses que possible, vantant le prétendu pouvoir des ouvriers et des paysans.

Hélas ! ce qui pouvait avoir l'apparence d'une distraction pour les détenus tourna vite au chantage, puisqu'on n'hésita pas à faire courir le bruit que c'était une très bonne note que d'aller souvent au théâtre et que, grâce à ces bonnes notes, un détenu avait plus de chances d'être libéré par anticipation. Alors il arriva que tel malheureux, qui ne possédait que quelques roubles provenant souvent de la vente du dernier lit des parents ou amis restés en Russie, faisait le sacrifice de la valeur d'un peu de sucre ou autre denrée pourtant si nécessaire, pour tenter de s'attirer une sympathie qui, pensait-il, pourrait lui valoir une mise en liberté par anticipation.

Certains forçats, les détenus politiques, ne sont jamais autorisés à assister à ces soirées théâtrales ; il est vrai qu'ils ne s'illusionnent pas en ce qui concerne une possibilité de libération anticipée !

*
* *

Après avoir vu comment, à Solovki, on s'occupe de « distraire » le détenu, voyons les « soins » qu'on lui donne, lorsqu'il est malade.

Je dois dire, avant d'aller plus loin, qu'on n'a absolument aucune considération pour les fatigues — bien au-dessus de ses forces — que le détenu doit supporter.

Non seulement la nourriture que celui-ci reçoit est honteusement insuffisante et de qualité plus que douteuse, on l'a vu, mais encore, lorsqu'il tombe, épuisé par un surmenage constant qu'une alimentation absolument défectueuse et que les effets d'un climat anémiant ne font qu'accroître très rapidement, il ne trouve même pas les soins les plus élémentaires.

On peut dire qu'au bout d'un mois de présence à Solovki, où beaucoup de détenus arrivent après avoir passé plusieurs mois dans les geôles rouges, quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze pour cent de ceux-ci sont à bout de forces.

Mais les malades sont rarement reconnus. Deux ou trois fois par semaine seulement on peut se présenter à l' « infirmerie » du camp pour y passer la visite. A celle-ci assistent souvent des tchékistes de l'administration, pour veiller à ce que soit strictement observé l'ordre de ne pas accorder d'exemption de travail !

L' « infirmerie » n'est en réalité qu'une petite pièce d'une dizaine de mètres carrés, dans laquelle un détenu infirmier (parfois il y en a deux) reçoit et ausculte les malades.

Cet infirmier a à sa disposition un paquet d'ouate, une fiole de teinture d'iode et une eau quelconque ; c'est avec cela qu'il soigne invariablement les centaines de forçats qui se présentent.

Il a en outre un thermomètre pour les malades qui paraissent vouloir s'obstiner à recourir au traitement par l'iode et l'ouate, mais ce n'est que lorsque le thermomètre atteint 39° que le malade est inscrit en vue de son admission à « l'hôpital » ; classé parmi les indisponibles, il est alors autorisé à retourner dans sa cellule et à y rester jusqu'à ce qu'il y ait à l'hôpital une place pour lui.

Après plusieurs jours d'attente, l'indisponible est enfin admis à l'hôpital où, pour faire de la place, on porte sortants des malades la plupart du temps, je ne dirai pas guéris, mais non encore remis d'un épuisement dont leur maladie, qui devient chronique, est le résultat.

L'hôpital, comme d'ailleurs tout ce qui existe encore à Solovki, est dû à l'initiative bienfaisante des moines. Là, on use ce que ces religieux ont laissé.

Suffisant pour une communauté chez laquelle la science médicale n'était pas en honneur, et créé uniquement pour les pèlerins, cet établissement est absolument insuffisant pour un pénitencier tel que celui de Solovki. Dans ce bâtiment de deux étages, la cuisine, les magasins d'entrepôt de matériels divers, le bureau, la « pharmacie » et les dortoirs du personnel occupent le premier. Cinquante malades environ peuvent y être raisonnablement hospitalisés.

Dans un coin du premier étage on case les malades provenant des « politiques » (1), afin d'em-

(1) Voir, chapitre VI : *Répartition des détenus.*

pêcher cet « élément de discorde », ces « fainéants », ces « politiques avec effraction » (c'est ainsi que les bolcheviks les désignent) de communiquer avec les détenus de « droit commun ».

Au premier étage sont également parqués les autres détenus malades.

Dans ce lieu où la maladie a à peu près toute liberté pour suivre son cours et s'aggraver graduellement, — au lieu d'être convenablement soignée, — les murs sont encore décorés de peintures représentant la vie des anciens habitants du monastère ; celles-ci sont demeurées là pour la raison bien simple que les trouvant peintes sur la pierre même, les rouges n'ont pas pu les enlever, quoiqu'elles aient une grande valeur.

Les malades ont donc le soulagement de pouvoir, au milieu de leurs souffrances, et quand approche l'heure de la mort, diriger leurs regards affaiblis vers ces murs, sur lesquels les images des saints religieux semblent avoir été mises pour donner un peu de courage et procurer une dernière consolation aux martyrs de ces tchékistes, de ces bolcheviks, qui, réellement, semblent avoir partie liée avec Satan.

Exception faite pour une légère amélioration de l'ordinaire, aucun soin efficace ne peut être donné aux malades. L'hôpital, en effet, possède bien une pharmacie, mais celle-ci n'est qu'une salle dans laquelle on a rangé quelques vieux flacons, généralement vides ! Toutes proportions gardées, on trouve dans cette pharmacie à peu près les mêmes

médicaments qu'à l'infirmerie, et ce n'est que pendant les épidémies que l'administration fait quelquefois donner un verre de lait ou deux (1) à certains malades « en traitement » à l'hôpital, ainsi qu'aux malades qui, faute de place dans celui-ci, se meurent dans les chambrées.

Lorsqu'un détenu se blesse soit en forêt, soit ailleurs, il est pour lui absolument inutile d'espérer une intervention chirurgicale : point d'instruments pour une agglomération de plusieurs milliers de travailleurs manuels exposés à toutes sortes d'accidents. Seules, la teinture d'iode, la fiole d'eau et l'ouate sont là pour soulager toutes les souffrances autres que celles voulues par les tchékistes.

On ne prend en outre aucune précaution pour éviter la propagation des maladies contagieuses ; les détenus atteints de la tuberculose, de la syphilis ou autres affections contagieuses ne sont pas isolés, et les résultats de ce mode de faire sont navrants, surtout en ce qui concerne la syphilis, qui, faute des précautions et des soins les plus élémentaires, et par suite de la débauche éhontée des dirigeants de Solovki, fait des ravages de plus en plus étendus.

Les hommes sont entassés dans des locaux beaucoup trop petits pour leur nombre ; il en est de même pour les femmes, qui ne sont pas mieux traitées que les hommes, et pour les enfants de

(1) Ce lait provient des vaches de race confisquées au monastère.

tout âge, qui doivent également vivre au milieu de ces maladies qui, négligées et aggravées comme elles le sont là, ne pardonnent pas (1).

Je ne surprendrai pas le lecteur en ajoutant que l'administration du bagne, habituée à se désintéresser de toute hygiène, n'a jamais pensé à mettre des crachoirs dans ces chambrées où les malheureux détenus sont serrés comme harengs en caque.

Il arrive parfois que l'on dirige sur le continent quelques malades dont l'état est jugé incurable, mais ces favorisés sont rares. Ce n'est qu'après des autorisations qui doivent venir de Moscou, autorisations qui se font attendre des mois et des mois, qu'un pourcentage infime des malheureux proposés pour l'évacuation est admis à profiter de cette faveur exceptionnelle.

A Moscou, en effet, l'on tient plutôt à éviter des frais de ce genre et l'on y est généralement opposé à un tel mode de faire, attendu « qu'il vaut toujours mieux laisser crever ces ennemis du régime, plutôt que dépenser de l'argent pour prolonger leur vie (*sic*)... »

---

(1) Le scorbut est également assez répandu au bagne rouge, ainsi que parfois le typhus, qui, en 1926, dit le colonel Chmarovine, fit plus de mille victimes.

CHAPITRE V

QUI EST ENVOYÉ A SOLOVKI

Le système de la délation, des pots de vin, des « provocations » est, partout et à tout moment, le système cher aux communistes de Moscou.

Tandis qu'il est extrêmement dispendieux pour les opérations de la Tchéka à l'étranger, où celle-ci est obligée de dépenser des sommes très élevées pour tenter d'atteindre ses buts, en Russie même ce système est entretenu par l'obligation imposée à chaque Russe de fournir à la Tchéka des « affaires ».

Il y a bien des agents rétribués (on en comptait vers 1924 quelque quinze mille pour Moscou, quatre mille pour Petrograd, quatre-vingt-cinq mille pour la région du sud-ouest) ; mais, à côté de cette véritable armée, il y a des corps d'armée d'agents non rétribués qui ne sont récompensés

que par la liberté dans laquelle on les laisse exceptionnellement, tandis qu'ils devraient être en prison pour « délits » divers, politiques ou autres.

Lorsque l'armée Wrangel fut obligée d'évacuer la Crimée et que la Géorgie fut conquise, la guerre civile, en Russie, prenait fin. Force fut donc aux hommes mobilisés de chercher leur pain ailleurs.

Tandis que ceux qui appartenaient au parti communiste et qui s'étaient illustrés par leurs massacres dans les régions occupées devenaient automatiquement des tchékistes, les autres, ouvriers et paysans, retournaient chez eux, où la misère la plus effroyable les attendait.

Les villages avaient été razziés pour fournir le nécessaire aux armées en campagne, et les usines avaient cessé tout travail depuis les premiers jours de la révolution. Il y avait donc tout lieu de craindre des mouvements de révolte suscités par la misère.

La Tchéka profita de ces circonstances pour tenir le pays sous la menace perpétuelle du revolver, tandis que les tchékistes n'ont jamais manqué de quoi que ce soit, eux et leurs acolytes. Pour prouver au peuple que la Tchéka était de plus en plus indispensable, on créa des « affaires » (1).

A un témoin réfractaire (ou qui ne sait rien des choses sur lesquelles on le questionne), le « juge d'instruction » tchékiste, par exemple, déclare froidement : « Dites la vérité, avouez ce que vous

(1) « Créer une affaire » est l'expression employée par les tchékistes.

savez, *ou je vous crée une affaire* », ce qui signifie : « Je vous arrête. »

A un ancien officier, à un ecclésiastique, à un fonctionnaire, à un ouvrier, à un paysan que l'on voudra astreindre à jouer le rôle de *seksote* (agent secret), on dit finalement : « Je n'ai pas à discuter plus longtemps avec vous. Ou vous allez signer la feuille que vous voyez, et par laquelle vous reconnaissez être venu de vous-même offrir vos services à la Tchéka, *ou bien vous serez immédiatement enfermé et je créerai une affaire contre vous.* »

Quelques-uns refusent, préfèrent la prison, et souvent, alors, l'affaire se termine par une balle qu'un bourreau tire à bout portant dans la nuque de sa victime, tandis que celle-ci, le prenant pour un simple tchékiste, descend devant lui, sans se douter de rien, les dernières marches de l'escalier d'une cave qui, en réalité, est un abattoir pour des centaines d'êtres humains.

On pourrait être tenté de supposer que mieux vaut à la rigueur accepter de signer, quitte à ne pas remplir l'infâme mission, en disant de temps à autre que l'on n'a rien à signaler.

Mais voilà où est justement le point dangereux : tout juge d'instruction tchékiste est proposé à l'avancement d'après le nombre d'affaires qui auront passé par ses mains ; en outre, c'est dans ces affaires qu'il trouve souvent un moyen d'améliorer sensiblement son ordinaire et de subvenir aux besoins de maîtresses qui, quoique agents secrets elles-mêmes, n'en sont pas moins avides de plaisirs, de toilettes, de « coco » même à l'occa-

sion. Or, dans cette « première république vraiment socialiste », la vie est terriblement chère !

Je sortirais du cadre de ce livre en m'étendant sur les prix des denrées et objets de première nécessité ; qu'il me suffise de dire que, si tout est extrêmement cher, les vêtements et les chaussures atteignent des prix fabuleux, quand on les compare à ceux d'avant-guerre, ou simplement à ceux du début de la révolution. Quant à la « coco », — devenue « indispensable » à tant de personnes habituées aux émotions fortes, — on en trouvait, à Moscou, en 1923, par exemple, à des prix astronomiques, et cela bien que la peine de mort attendît le trafiquant qui se fût fait prendre.

*
* *

Ceux qui ont passé par les geôles de la Tchéka ont toujours été frappés d'étonnement en voyant là beaucoup plus d'ouvriers et de paysans que de « bourjoui » et d' « intelliguenty ». Il en est de même au bagne rouge de Solovki.

Je ne m'arrêterai pas ici aux condamnés de droit commun (chpana), aux incorrigibles, à ceux dont la vie en prison paraît être le résultat d'un vœu. Je ne parlerai que de ceux qui sont là-bas sans raison plausible, sans la plupart du temps connaître les motifs de leur déportation, c'est-à-dire des innocents.

Il y avait, à Solovki, au début de 1925, environ cinq mille forçats ; en fin 1925, dix mille ; en fin

1926, près de quinze mille, et ce dernier chiffre serait actuellement dépassé (1).

En fin 1925, c'était la première section (kremlin), qui, dans l'ensemble du bagne, détenait le record avec six mille prisonniers.

Ouvriers et paysans.....	65 %	environ.
Nobles et intellectuels...	5 %	»
Divers	30 %	»

Exception faite pour les condamnés de droit commun, — qui sont la minorité, — bien rares sont parmi ces malheureux ceux qui ont passé devant un tribunal ou ont eu l'assistance d'un avocat, si toutefois il y en a.

Beaucoup n'ont jamais subi d'interrogatoire d'identité. Arrêtés dans leur ville, à l'usine ou dans leur village, ils ont été emmenés à la Tchéka ; de là, et après avoir généralement moisi dans l'atmosphère fétide de pièces souterraines ne possédant aucune ouverture permettant d'aérer, dans des pièces où, selon l'expression des paysans, « une hache jetée en l'air reste suspendue dans le vide », tellement l'air y est épais, ils ont été dirigés sur une prison voisine.

---

(1) Cf. Appendice, page 282 : *16.000 convicts périssent dans les geôles de Solovki.*

On lit d'autre part, dans le *Segodnia* (Riga) du 22 décembre 1927 :

« Reval, 21 décembre. — Huit personnes, qui viennent de franchir à leurs risques et périls la frontière soviéto-esthonienne, et qui ont été arrêtées par les gardes esthoniens racontent que, à Solovki, l'on a, ces temps derniers, considérablement agrandi le camp de concentration. Dans le courant du mois d'octobre, on a achevé la construction de onze nouvelles prisons destinées à trois cents détenus chacune. »

Ce fut à cette prison qu'un train remorquant des wagons-cages déjà garnis de détenus venant de... là-bas, plus loin, les a cueillis un beau jour pour les emmener à Moscou. Moscou les a dirigés sur Petrograd, Petrograd les a refoulés sur l'île Popov et, de cette dernière, on les a remis à un chaland remorqué par un petit vapeur ayant appartenu au monastère, et qui porte maintenant le nom pompeux de *Gleb Boky* (en l'honneur d'un tchékiste notoire, membre du collège de la Tchéka de Moscou). Ils ont enfin été débarqués à Solovki (1).

Un autre remorqueur, *la Néva*, fait la navette entre Solovki et le continent, et un chaland en fer de cinq cents tonneaux sert au transport des marchandises et des détenus ; ce chaland porte le joli nom de *Clara Zetkine*, la communiste allemande qui semble avoir fait du Kremlin des Tsars sa résidence habituelle.

*
* *

Prenons maintenant le cas ordinaire du paysan russe, Ivan Ivanovitch (Ivan, fils d'Ivan), le Jacques Bonhomme de là-bas.

---

(1) Cf. *Prométhée* (revue caucasienne de Paris), numéro de décembre 1926, page 27 : « Il est encore une autre forme de répression : c'est la déportation dans les régions centrales de la Russie. De Tiflis à Moscou, les routes sont remplies de ces déportés. Des centaines de personnes, bien souvent arrêtées sans jugement et sans motif, sont envoyées à Moscou dans des conditions hygiéniques détestables, insuffisamment nourries et privées de vêtements chauds. A leur arrivée, les malheureux sont mis à la disposition de la « Guépou », qui les envoie à une mort certaine aux îles Solovki, dans la mer Blanche, ou en Sibérie. »

Ivan se sera disputé un jour avec son voisin Makar pour une cause futile, un œuf de poule égaré sous une botte de foin, par exemple.

La discussion aura été orageuse et semblera avoir pris fin soit à l'avantage d'Ivan, soit à celui de Makar.

Mais les choses n'en resteront pas là ; Makar, qui a des relations, voudra perdre son voisin Ivan et le dénoncera donc au *selkor* (correspondant agricole d'un journal soviétique, mais en réalité agent de la Tchéka). Il dira par exemple au selkor qu'Ivan a eu un fils tué dans les rangs de l'armée de Denikine ou de Koltchak ; que lui-même, Ivan, est un contre-révolutionnaire très dangereux pour le régime, etc..., etc...

Le temps d'aviser la Tchéka la plus voisine, et notre Ivan sera, en termes tchékistes, *mis sous enveloppe*, ainsi que sa baba (sa femme), et ne reverra plus son isba. Ses poules, son cheval, etc., seront confisqués par la Tchéka et vendus à vil prix à une coopérative « ouvrière et paysanne » quelconque.

Ivan pourra avoir le même sort pour « tentative de fabrication clandestine de « samogone » (1). Il suffira qu'au cours d'une perquisition opérée dans son village par des *letoutchie otriady* (détachements volants) on ait trouvé chez lui une fiole dont l'odeur révèle qu'elle a contenu de l'alcool qui, affirmera la Tchéka, et sans aucune preuve à l'appui, ne peut être que du « samogone ».

---

(1) Cf. chapitre III, page 78, note 1.

Ivan sera de même incarcéré, son isba et son bétail confisqués, s'il est incapable de payer les impôts excessifs et par trop fréquents que, sous une forme ou sous une autre, on prélève au profit des « affamés », ou de « l'électrification », de « l'aviation », de « la chimie de la guerre » ; au profit des « révolutionnaires qui meurent de faim dans les prisons capitalistes », des « grévistes de tel pays », ou pour la construction d'un mausolée, pour la statue de tel ou tel « camarade », etc..., etc...

Ivan se fera mal considérer s'il va trop souvent à l'église, il sera mal vu s'il ne trouve pas bon que son fils fasse partie de la *Komsomol* (jeunesse communiste) cantonale ou municipale, à laquelle celui-ci sera obligé de se faire inscrire. Il sera d'autre part mis à l'ombre sans autre forme de procès s'il cesse de plaire à un tchékiste ou au selkor en se faisant tirer l'oreille pour prêter de l'argent à l'un ou à l'autre, après du reste les avoir souvent invités tous deux à manger un bon *borichtch ou chtchi* (soupe russe au chou, à la betterave et à la crème aigre) et après avoir offert « en ami » quelques verres de « samogone » authentique.

Ivan, d'autre part, ne peut arriver à reconnaître le vrai papier-monnaie, dans un pays où tout est plus ou moins faux. Il a vu les chefs communistes se parer de faux noms, Lénine tout le premier ; il sait que les popes rouges ne sont que des communistes habillés en prêtres orthodoxes ; il a entendu les discours communistes par lesquels on a tenté de lui faire croire, comme à ses concitoyens, que

Jésus-Christ n'était qu'un tchéloviek (un homme), ainsi que le déclara un jour un membre de la Komsomol, ivre, défilant solennellement à travers le village sur le dos d'un âne.

Ivan, qui, finalement, ne comprend plus guère, qui n'a plus confiance en personne, en arrive à se méfier également de tous et de tout et, ne sachant plus qui croire, croit tout le monde.

Il accepte donc le papier-monnaie qu'il reçoit des coopératives ou des gorodskie (habitant des villes), auxquels il a vendu ses poules, son porc.

Mais, lorsqu'il va, avec l'argent ainsi reçu, faire quelques achats à ces mêmes coopératives, il se voit accuser de trafic de fausse monnaie. La Tchéka s'empare de lui et des siens, les déportant ou les fusillant.

Ivan est encore arrêté pour bien d'autres raisons, — car l'esprit des tchékistes est fertile en expédients de toutes sortes, — notamment pour contre-révolution, cette accusation si fréquente en Russie soviétique, et qui, avec celle d'espionnage, à laquelle on a recours quand il s'agit d'étrangers, permet à la Tchéka de mettre la main sur n'importe qui, n'importe quand, n'importe où.

Ils abondent à Solovki, ces Ivan (1) !

*

* *

Comme les représentants de la « faucille » et du « marteau », les *intelliguenty* sont envoyés au

(1) Cf. Appendice, page 258 : *Quelques-uns des détenus que je connus à Solovki*, par M. Patrizi.

Communiqué par M. F. Paris

BIBLIOTHÈQUE R.F.

Le Patriarche Tikhon.

Le Patriarche Tikhon sur son lit de mort.

bagne à la suite d'une dénonciation quelconque (1).

En Russie rouge, les plus petites causes suffisent à vous faire mettre « sous enveloppe ».

Un malade mécontent, et le docteur de disparaître soudain ; un maître trop sévère à l'égard d'un komsomol (jeune vaurien des jeunesses communistes), et l'école « ferme » ; une note qu'un communiste notoire doit à un tailleur, et dont celui-ci a la maladresse de réclamer le règlement, et cet artisan « s'en va sans laisser d'adresse » ; un commerçant gêne-t-il ses confrères par la modicité de ses prix et la qualité de sa marchandise, sa boutique ferme soudain sans que l'on puisse savoir où il est passé ; tel négociant qui réussit mieux que sa voisine, la coopérative, se voit systématiquement écrasé d'impôts, puis mis à l'ombre par la Tchéka s'il s'obstine à continuer quand même son négoce !

Il y a en outre à Solovki des commerçants étrangers qui eurent un jour l'heureuse idée de se rendre en Russie.

Arrêtés généralement à la frontière même pour « espionnage », c'est-à-dire avant d'avoir eu le temps de faire quoi que ce soit contre les Soviets, ces naïfs ont été amenés à la Tchéka la plus proche qui les a dirigés sur Moscou, d'où enfin on les a envoyés à Solovki, où ils n'ont plus qu'à regretter amèrement leur imprudence, tout en

(1) Le pathétique appel d'un groupe d'écrivains russes, que je reproduis à l'appendice, page 245, montrera d'une façon saisissante comment sont, en Russie soviétique, traités les intellectuels.

espérant que peut-être leur pays arrêtera quelques communistes, que les Soviets, immédiatement, proposeront d'échanger.

Des échanges de ce genre se font en effet couramment entre la Russie rouge et des pays limitrophes tels que la Pologne, la Lettonie, la Lithuanie, la Finlande, et il arrive souvent que les Soviets donnent volontiers plusieurs innocents — *arrêtés le plus souvent en vue d'un échange éventuel* — contre un seul communiste pris sur le fait, régulièrement jugé et condamné pour espionnage au profit de Moscou (1) !

*
* *

On rencontre également à Solovki des émigrés qui, ayant appris qu'une nouvelle amnistie venait d'être proclamée en Russie, se sont empressés de rentrer, pour se voir aussitôt arrêtés sous un prétexte quelconque, généralement celui d' « espionnage au profit de la bourgeoisie internationale » ! Cette mésaventure est arrivée notamment au capitaine Malsagoff, ainsi que je l'ai exposé dans l'introduction.

Pendant la guerre, deux officiers roumains,

---

(1) Les *Dernières Nouvelles* ont, le 27 août 1927, publié une dépêche de Varsovie, datée du 26 août, et ainsi conçue : « Les pourparlers entre Varsovie et Moscou pour l'échange de détenus se sont terminés par un accord. Trente-six Polonais condamnés en U. R. S. S. pour affaires politiques seront échangés contre neuf communistes russes, détenus dans les prisons polonaises. »

MM. Birssen et Balika, furent détachés à l'ambassade de Roumanie, à Petrograd.

Lorsque les Soviets se mirent à trahir l'Entente, les représentants des nations composant celle-ci durent quitter précipitamment la Russie.

M. Diamandy, actuellement ministre de Roumanie à Paris, et qui représentait alors son pays à Petrograd, fut arrêté au mépris de tous les usages diplomatiques et ne dut qu'aux instances du ministre de Danemark, M. Scavenius — la Providence des étrangers et des Français en particulier — de pouvoir, après plusieurs jours de détention arbitraire, rentrer en Roumanie par le « chemin des écoliers. »

M. Diamandy laissa MM. Birssen et Balika pour veiller sur les bâtiments de la légation, ainsi que sur les biens des sujets roumains en Russie. Ayant reçu des bolcheviks l'autorisation nécessaire, ces deux officiers restèrent donc, vivant sous la protection de leur passeport diplomatique, dont les rouges venaient de reconnaître officiellement la validité.

Mais, au cours de l'hiver 1923-1924, et sans qu'aucun de leurs actes ait pu justifier une telle mesure, tous deux furent, ainsi que leurs femmes, soudain arrêtés par la Tchéka et accusés d'espionnage !

Sans avoir été jugés, sans avoir vu un avocat, sans même avoir pu communiquer avec qui que ce soit, ils se virent condamner à trois ans de travaux forcés et envoyer à l'île Solovki, tandis que Mme Birssen et Mme Balika étaient déportées dans la région de Vologda !

Je pourrais citer nombre d'autres exemples montrant d'une façon péremptoire que la Tchéka arrête et envoie à Solovki pour les motifs les plus futiles, généralement même pour des faits absolument inexistants, les personnalités les plus diverses.

Il suffira au lecteur, pour être complètement édifié à ce sujet, de lire la dernière partie de l'appendice en fin de ce volume : *Quelques-uns des détenus que je connus à Solovki*, par M. Patrizi.

*
* *

Très expéditive est la procédure employée contre l'ouvrier, qui, en réalité, est le paria de la révolution.

La Tchéka sait que ce fut lui qui, dans un moment d'égarement, et trompé par de belles promesses, mit dans les villes le feu aux poudres et déclencha l'émeute.

Maintenant désappointé, — l'ouvrier français le serait à moins, — cet ouvrier qui se trouve sans travail ou qui ne gagne même plus le quart de ce qu'il touchait sous le tsarisme (puisqu'il reçoit encore à peine quatre-vingts pour cent des appointements d'avant-guerre, dans un pays où le coût de la vie a quadruplé), cet ouvrier, dis-je, est devenu aussi dangereux pour les Soviets que sa propre bêtise l'a été pour lui-même.

La Tchéka se méfie donc autant de l'ouvrier que de l'intellectuel, de l'ancien officier, et plus que du paysan. Quand elle arrête le paysan, c'est, la plu-

part du temps, pour l'exproprier : mais quand elle emprisonne l'ouvrier, c'est dans le seul but de prévenir, par un isolement complet, la révolte de l'affamé.

Non seulement l'ouvrier en est réduit à des appointements de famine (1), mais encore trouve-t-il difficilement du travail, puisque la plupart des usines ont été désorganisées, sont devenues inutilisables ou ont été démunies de leur matériel au profit de quelques-unes que l'on a tenté de remonter avec un outillage souvent alors employé à une fabrication totalement différente de celle pour laquelle il a été primitivement créé.

La pénurie du travail étant extrême, les bolcheviks ont commencé par donner les meilleures places aux ouvriers inscrits au parti communiste, étant bien entendu que tout communiste consciencieux doit dénoncer tout ce qui lui semble anormal.

Non seulement la Tchéka a, dans chaque usine,

---

(1) Le *Troud* (Travailleur), organe soviétique officiel du Conseil central des Syndicats, nous indique (27 août) comment sont payés, ou plutôt comment ne sont pas payés les ouvriers en Russie rouge : « Nous apprenons de différents côtés qu'on retient leurs salaires aux ouvriers. Les salaires ne sont pas payés dans le délai prévu par les contrats collectifs. Ces retards finissent par devenir systématiques dans certaines usines. En conséquence, les coopératives refusent le crédit aux ouvriers. Voici quelques cas particulièrement pénibles aux constructions Vakhtan (département de Nijni-Novgorod) : les ouvriers n'ont rien touché depuis trois mois ; ajoutons que l'argent envoyé de Moscou pour le règlement des salaires est employé à autre chose. Aux travaux d'extraction de Routchenko, dans le bassin du Donetz, on ne paye pas les ouvriers auxquels les coopératives refusent déjà le crédit. A Gorlovka, on retient les salaires irrégulièrement... »

ses agents assermentés, non seulement les communistes sont ses agents bénévoles mais obligatoirement tenus de jouer ce rôle, mais la Tchéka introduit encore dans l'usine, comme dans la mine, du reste, un « correspondant de journaux » semblable à celui qui exerce ses ravages dans chaque village important, et que j'ai signalé. Ce correspondant est le *rabkor* (correspondant ouvrier).

Les syndicats ouvriers russes ne sont, d'autre part, que des organisations dépendant directement de la Tchéka. Pour être admis à faire partie d'un syndicat, il faut remplir une feuille spéciale en trois exemplaires (un pour la Tchéka locale, un pour le syndicat, un destiné à être envoyé aux endroits dans lesquels le demandeur a séjourné) ; et c'est de la Tchéka que vient l'ordre d'accepter ou de refuser l'admission du postulant.

Et lorsque Moscou veut « protester » contre tel ou tel fait (occupation de la Ruhr, « persécution » de communistes français, « guerre » du Maroc, de Syrie, « oppression » des Chinois par les capitalistes, etc..., etc...), arrivent aussitôt des ordres aux syndicats avec le libellé des résolutions qui *doivent être adoptées à l'unanimité, à mains levées*, après la manifestation *spontanée* des travailleurs de l'endroit.

Du syndicat, partent immédiatement des instructions formelles pour les cellules de l'usine, de la fabrique, de la mine, de la gare, des bureaux, etc., et ces cellules *invitent en conséquence tout le monde, sans distinction de sexe, à assister à la manifestation qui se déroulera :*

« *Point de rassemblement à...* (ici indication de l'endroit). *Aucune absence n'est admise, sauf en cas de maladie constatée.* »

Cette dernière phrase signifie que les absents seront rayés du syndicat, renvoyés de l'usine et arrêtés pour contre-révolution. Un Solovki quelconque sera leur dernier refuge (1).

De même qu'au village, la délation et l'espionnage, dans les milieux ouvriers, battent leur plein.

L'ouvrier est dénoncé et immédiatement « mis sous enveloppe » s'il manque une seule fois aux réunions et meetings innombrables (de protestation ou autres) où l'on fait l'appel par établissement, usine, gare, bureau, etc... ; s'il murmure quelques paroles de protestation contre la fréquence exagérée des *oudarniki* (oudarniki vient du mot « coup » et peut être comparé à notre expression « coup de bélier ») ; si, en un mot, il n'est pas toujours absolument soumis aux ordres incessants de la Tchéka !

Le malheureux, une fois « mis sous enveloppe » et accusé de contre-révolution, pourra n'être pas mis à mort, s'il ne se plaint pas trop, et n'être alors envoyé qu'en Sibérie ou à Solovki...

Si l'ouvrier qui travaille est persécuté à l'usine,

---

(1) Le *Matin* a reproduit en manchette, le 29 juillet 1927, cette partie suggestive d'un discours de M. Herbert Smith, secrétaire général de la fédération des mineurs britanniques : « *J'ai passé quelque temps en Russie et j'avoue que, si j'étais Russe, je me révolterais contre le système soviétique. Dans ce pays, les ouvriers ne sont guère plus que des esclaves.* »

celui qui est obligé de chômer ne le sera pas moins !

Ce dernier, obligé de chercher à droite et à gauche un emploi ou le moyen de faire vivre sa petite famille, est bien souvent la victime de véritables guet-apens préparés par des *seksotes* (agents secrets de la Tchéka).

On l'accuse, par exemple, d'émission de fausse monnaie, s'il a accepté de réparer un coupe-papiers destiné, paraît-il, à des faux monnayeurs !

On l'accuse d'avoir fabriqué du « samogone » s'il a fait la connaissance d'un paysan arrivant de la campagne, quand l'infortuné a tenté au contraire de se faire donner quelques produits des champs, ou autres, en récompense de petits services rendus, tels que celui de guider le nouveau venu à travers la ville, ou de l'aider à porter au marché ses légumes, ses fruits, sa volaille.

S'il persiste à ne pas trouver de travail, on l'accuse enfin de vagabondage et on le classe dans la catégorie des *lodiry* (fainéants). Il est, à partir de ce moment, considéré comme un *chpana* (droit commun) et, comme tel, ne peut désormais faire partie d'aucune union professionnelle. Et c'est alors qu'il n'a plus aucune chance de trouver à s'embaucher, car toutes les portes se ferment devant celui qui ne fait partie d'aucune union professionnelle.

*
* *

La destruction de l'idée religieuse ayant toujours été une des principales préoccupations des

bolcheviks, dès le début de la révolution de 1918 les prêtres furent, avec les officiers, ceux qui eurent le plus de martyrs à déplorer (1).

C'est en effet le mot *martyr* qui convient ici, car les prêtres et les officiers qui périrent aux mains des communistes russes furent presque toujours, au préalable, atrocement martyrisés par leurs bourreaux.

En ce qui concerne plus spécialement les officiers, on leur arrachait les yeux, on dessinait des croix ou les insignes de leur grade sur leur corps avec les pointes des baïonnettes, arrachant les morceaux de peau, de chair se trouvant à l'intérieur des entailles ainsi faites ! On leur coupait les doigts un par un, on leur brisait les os des jambes à coups de crosses ou de barres de fer, on les jetait pêle-mêle dans des fosses où il étaient souvent enterrés vivants, on les ligotait et les précipitait dans les brasiers des hauts fourneaux, etc..., etc...

---

(1) Il convient de méditer cette déclaration de Lounatchewsky, l'actuel commissaire à l'instruction publique :

« *Nous haïssons les chrétiens. Ils prêchent le pardon et l'amour du prochain. L'amour chrétien retarde le développement de la révolution. A bas l'amour du prochain ! Le sentiment que nous devons avoir est la haine !* »

(Cité par M. Chas. H. Rouse, dans *The Nameless Beast* (la bête sans nom) — The Boswell Printing and Publishing C°, Ltd, 10, Essex street, London W. C. 2, — d'après l'ouvrage de M. Aubert.)

D'autre part, la *Bezbojnik* (le sans Dieu) — dont il est question page 133, note 1 — publiait, en décembre 1923 :

« *Nous en avons fini avec les Tsars de la terre, nous allons maintenant tourner notre attention vers les Tsars du ciel.* »

MM. Paris et Patrizi, ainsi que plusieurs autres Français qui furent attachés auprès de la mission militaire française en Russie méridionale et en Sibérie, virent à maintes reprises des cadavres de suppliciés ainsi mutilés et furent à même de recueillir des déclarations qui ne laissent aucun doute sur toutes ces horreurs.

Ici, les témoignages abondent, si nombreux et si précis qu'aucun doute n'est permis.

Le docteur Juvin, qui fit également partie de la mission militaire française en Russie méridionale, ainsi que de celle envoyée auprès du gouvernement géorgien, visita, à Kharkov, une salle basse à piliers, la Tchéka, dans laquelle des hommes et des femmes, tous jeunes, dans l'ivresse cocaïnique, mutilaient des chrétiens.

Dans la relation, aussi intéressante que documentée (1) qu'il fit de son séjour en Russie et en Géorgie, il écrit à ce sujet :

« Ces individus s'amusaient à découper des lanières de peau en forme de croix dans le dos de leurs prisonniers. Aux officiers, on taillait, le long des jambes, des lambeaux simulant l'emplacement des bandes du pantalon. On crevait les yeux au fer rouge. On faisait le supplice des gants, pour lequel on maintenait pendant plusieurs minutes dans de l'eau en ébullition, les mains gantées du prisonnier ; puis on arrachait brutalement, et d'un seul coup, les gants, entraînant avec eux la peau et la chair des mains. J'ai connu un officier volontaire qui avait eu un œil crevé au fer rouge et

(1) *La République des Soviets*, par le docteur Lucien Juvin, Nantes, 1922.

avait subi à l'une des mains le supplice du gant. J'ai vu de nombreuses photographies représentant des cadavres de prisonniers ainsi mutilés.

« Une des femmes bourreaux de Kharkov s'amusait de la façon suivante : elle faisait aligner, le dos tourné, une dizaine de prisonniers, puis elle passait derrière chacun, leur mettait son revolver sur la nuque, et disait : « *Je vais vous tuer* ». Elle attendait ainsi quelques secondes, quelques minutes même, et tirait ou ne tirait pas. Quelquefois, elle en tuait cinq sur dix ; d'autres fois, elle les tuait tous. Peut-être ces femmes sont-elles à Gênes, maintenant ! Radek, Rakovski, Lounatcharski ont été ordonnateurs de ces atrocités à Kharkov, à Kiev et dans d'autres villes... »

« A Rostov, les rouges prirent deux officiers de la mission anglaise qui n'avaient pu quitter la ville à temps ; ils les dépouillèrent de leurs vêtements, par un froid de 20° ; on leur fit faire quatre kilomètres à pied, puis on les tua à coups de bâton et de revolver. »

M. S.-P. Melgounov écrit d'autre part :

« A Odessa, pour torturer les officiers, on les enchaînait à des planches que l'on dressait lentement devant le foyer des machines et on faisait rôtir ainsi les malheureux. D'autres furent écartelés à la roue de cabestan, d'autres enfin furent plongés alternativement dans une chaudière d'eau bouillante et dans la mer, pour être finalement jetés dans le foyer. Les façons de tourmenter et de torturer les gens étaient innombrables. »

Il dit ailleurs :

« Au nombre des bourreaux d'Odessa se trouvait le nègre Johnston qu'on avait fait venir spécialement de Moscou. Le nom de Johnston était synonyme de cruauté et de fanatisme. « Ecorcher

la victime avant le supplice, l'amputer des pieds ou des mains, etc..., c'était là, surtout, la spécialité du bourreau nègre Johnston... »

Femme bourreau bolchevique, en culotte « galliffet » et le fusil orné d'un chiffon rouge. (Dessiné par M. Paul Toutain, d'après une aquarelle communiquée par M. L.-V. François.)

Après avoir, lui aussi, signalé le supplice des « gants », invention diabolique dont, bien entendu, les bolcheviks ont accusé les Russes blancs, il continue ainsi :

« A Odessa, seule, une femme bourreau, une jeune fille, Véra Grebennioukhova (Dora), pouvait rivaliser avec Johnston. Ses actes de tyrannie étaient aussi légendaires.

« A la lettre, elle déchiquetait ses victimes. Elle leur arrachait les cheveux, leur coupait les pieds et les mains, leur coupait les oreilles, leur fracassait la mâchoire, etc... Pour se rendre compte de ses agissements, il suffit de rappeler qu'en deux mois et demi de service à la Tchéka, à elle seule elle mit à mort plus de sept cents personnes. »

Toutes ces victimes étaient surtout des officiers et soldats des armées de Denikine et Wrangel, et les extraits que je cite ne sont que de simples exemples.

Les prêtres n'ont pas été mieux traités, et ici encore je ne saurais mieux faire que repro-

duire ces passages du remarquable ouvrage de M. S.-P. Melgounov :

« Dans la première période de la guerre civile, chaque localité avait ses traits particuliers, par lesquels elle se distinguait dans la manifestation de la férocité humaine. A Voronège, on enfermait les victimes nues dans des tonneaux garnis de clous que l'on roulait. On les marquait au front d'une étoile à cinq branches chauffée à blanc. On couronnait les prêtres de fil de fer barbelé. A Tsaritsine et à Kamychine, on a scié les os.

« A Poltava et à Krementchoug on a empalé tous les prêtres.

« A Poltava, où régnait Grichka la prostituée, dix-huit moines furent empalés en un seul jour... »

*

* *

Mais si les officiers paraissaient avoir été anéantis parce que leur uniforme avait disparu, le clergé restait, et, après la révolution, le peuple russe était devenu encore plus religieux qu'auparavant.

Témoin des malheurs qui s'abattaient sur ses voisins, tout Russe devint anxieux pour lui-même et n'aspira qu'à une chose : se recommander à Dieu. Et les églises furent de plus en plus fréquentées ; non seulement par les paysans, qui furent toujours fidèles à l'Eglise russe, non seulement par l'aristocratie, mais encore par la petite bourgeoisie et par les ouvriers, par tout le peuple en un mot.

Les rouges durent donc se rendre à l'évidence : non seulement les mesures prises pour venir à

bout du clergé et de la religion n'avaient été d'aucune efficacité, mais, chose extraordinaire, l'ensemble du peuple russe se tournait de plus en plus vers la religion. L'ouvrier lui-même était devenu un adepte fervent de la religion orthodoxe, et, quelque peu timide au début, se mettait à se rendre ouvertement à l'église et à implorer la protection de Dieu.

Devant ce qu'ils appelaient un péril, les communistes décidèrent d'agir avec énergie : ils voulurent fermer les églises (1).

Une telle mesure, toutefois, souleva l'indignation générale.

Tandis que chacun murmurait, — et que faire de plus quand, pour une simple parole, on met à mort des familles entières, — plusieurs églises furent fermées. Les fidèles, alors, de se réunir n'importe où pour, agenouillés devant des icones, prier plus ardemment que jamais.

Là encore, les bolcheviks se rendirent compte qu'ils avaient fait fausse route. Ils se mirent à persécuter ceux qui se rassemblaient ainsi pour prier Dieu en commun, mais il y en avait trop et ils ne pouvaient pourtant pas songer à « mettre sous enveloppe » la quasi-totalité d'un peuple de cent vingt millions d'âmes !

Qu'à cela ne tienne, on aurait recours à la ruse, à la délation, à la division.

---

(1) On trouve dans la *Pravda* (octobre 1924) cette phrase symptomatique, déjà citée par le capitaine Mc Cullagh :

« *L'église doit être balayée de notre chemin, en tant qu'obstacle au progrès de la culture.* »

Des feuilles antireligieuses (1) (journaux, illustrés, brochures) furent imprimées et répandues à profusion parmi les milieux ouvriers des villes ainsi que dans les campagnes.

Partout on organisa des mascarades où le Christ était représenté sur un âne, des bouteilles de vodka dans ses poches et des filles publiques lui faisant escorte. Derrière cet âne, et lui tirant la queue, suivait une poissarde qui, prétendant jouer le rôle de la Sainte Vierge, faisait des gestes tantôt désordonnés, tantôt obscènes, en proférant des jurons et des paroles ignobles. Des voyous, affublés de soutanes et destinés à représenter les prêtres, accompagnaient d'une façon répugnante les deux premiers personnages (2).

Ces ignominies eurent un résultat opposé à celui qu'attendaient les rouges : les non-pratiquants eux-mêmes étaient indignés.

On s'en tint donc à la propagande par l'imprimerie et par la parole.

Tandis que toutes les publications imaginables s'évertuaient à démontrer la soi-disant inexistence de Dieu, on fonda des clubs d'athées où l'on s'efforça d'attirer le plus d'adhérents possible, soit par des promesses d'avancement, soit par des faveurs matérielles (secours de chômage, facilités pour les logements, dégrèvements d'impôts pour les paysans, etc...).

Ces clubs furent chargés d'organiser des réu-

---

(1) La plus connue est le journal *Bezbojnik* (*le Sans-Dieu*), qui a pour rédacteur le nommé Spitzberg.

(2) Cf. le *Daily Mail* du 24 juin 1923 et le *Daily Graphic* du 18 octobre 1924.

nions « contradictoires », où les membres du clergé étaient « invités » à prendre la parole et à exposer leurs « théories ». Point n'est besoin de dire que le clergé s'abstenait généralement de se rendre à ces réunions, où la liberté de parole n'était qu'un mythe.

Il y eut toutefois certains ecclésiastiques qui acceptèrent le défi. Parmi eux se trouva le *métropolite Illarion*, considéré comme le bras droit du *patriarche Tikhon*.

En dépit d'un public aussi « filtré », le métropolite obtenait généralement du succès, démolissant un à un les arguments plus ou moins ineptes de ses contradicteurs.

Un si bel esprit d'indépendance, un tel courage, ne pouvaient être supportés longtemps par les tyrans de Moscou. Aussi ce saint homme fut-il bientôt envoyé aux travaux forcés de Solovki.

Agé d'un peu plus de quarante ans, il a un visage énergique, orné d'une petite barbe blond châtain. Tous, là-bas, le respectent, et l'administration elle-même est obligée de reconnaître qu'il est un des travailleurs manuels les meilleurs.

On voit bien que pour lui, — comme pour la plupart des autres membres du clergé également envoyés là, — Solovki n'est pas un bagne, mais un endroit de pénitence choisi par Dieu.

*
* *

Tous les moyens employés jusqu'alors pour détruire le sentiment religieux ayant échoué, les

bolcheviks n'eurent plus qu'une ressource : tenter de diviser et le clergé et les fidèles pour arriver à jeter le discrédit complet sur les prêtres, et, indirectement, sur la religion elle-même (1).

Une nouvelle église fut alors créée : l'Eglise Vivante.

Celle-ci, bien entendu, reconnaissait le pouvoir des Soviets, vantait les beautés et la force du léninisme ; c'était donc une église vivante... en communisme.

Il se trouva malheureusement des prêtres orthodoxes qui se laissèrent prendre au piège qui, brutalement et soudain, leur fut tendu, et à la tête de ces égarés est le soi-disant métropolite Vvédenski.

Les Soviets chassèrent de leurs cures les représentants de l'ancienne Eglise, pour remettre celles-ci à ceux des prêtres russes qui avaient adhéré à l'Eglise Vivante.

Mais le peuple eut vite éventé la ruse et sentit rapidement que les prêtres qui parlaient en faveur du communisme étaient des prêtres dévoyés. Il vit en eux des tchékistes, et ne tarda pas à les désigner sous le nom de *curés rouges*.

---

(1) Le *Journal*, dans son numéro du mardi 11 octobre 1927, publie les lignes suivantes de M. Géo London, son envoyé spécial en Russie : « Le gouvernement est arrivé à cette certitude qu'en dissociant l'église orthodoxe, il parviendra à la détruire plus aisément et plus sûrement que par les persécutions des premières années. Il sait que les persécutions n'ont jamais servi qu'à rendre plus vivace la foi des croyants : le patriarche Tikhon supporta stoïquement l'emprisonnement qui devait abréger ses jours et Benjamin, le métropolite de Léningrad (Petrograd), ne trembla pas au matin de son exécution, lorsqu'il aperçut les fusils rouges.

Tandis que les églises des grandes villes, remises à l'Église Vivante, étaient très peu fréquentées, celles des campagnes étaient désertées, et aussitôt qu'un nouveau pasteur arrivait dans un village, les paysans s'efforçaient de savoir s'il était « rouge » et, s'il ne pouvait prouver le contraire, il était sans tarder boycotté par tous.

Cette attitude de la population à leur égard donna vite à penser aux membres du clergé de l'Eglise « rouge » qu'ils étaient victimes d'une campagne sourdement menée par leurs frères d'hier, les prêtres demeurés indépendants. Ils voulurent donc se venger, et il faut remarquer ici que les prêtres « rouges » travaillaient exactement dans le sens désiré par les bolcheviks. Ils désiraient écarter les prêtres, désormais qualifiés de « blancs », ils désiraient les voir disparaître, afin de pouvoir accoutumer le peuple à la nouvelle église, c'est-à-dire à eux. Le clergé « rouge » voulait supprimer une concurrence gênante, chose que les bolcheviks considéraient comme le premier pas vers la destruction de la religion.

Désormais aux ordres du gouvernement des Soviets, l'Eglise « rouge » ne devait être qu'une pépinière d'agents secrets de la Tchéka. Complètement isolés et abandonnés de tous, ses membres n'étaient plus que les instruments très obéissants de cette sinistre faucheuse.

Sans retard, ils se mirent, par ordre, à espionner les prêtres insoumis et à signaler leurs moindres faits et gestes.

Ici, je dois rappeler une fois de plus que tout individu passé au service de la Tchéka ne s'appartient plus, il est réellement *perinde ac cadaver*. Il doit toujours et partout se conformer strictement aux instructions et aux ordres qu'il reçoit, et, s'il veut se soustraire à cette obligation, il est « jugé » sans retard, en vertu de certains règlements secrets de la Tchéka, et la sentence, impitoyable, est appliquée immédiatement.

Bon gré mal gré, les membres de l'Eglise Vivante sont donc des espions au service de la Tchéka.

A ceux qui croiraient avec peine que le clergé de l'Eglise Vivante joue un rôle aussi infâme, je conseille de méditer ceci :

Le fait que les membres de l'Eglise « rouge » sont les protégés, les agents secrets de la Tchéka, est prouvé par une anomalie extraordinaire : tandis que les prisons sont bondées de religieux de toutes sortes, on ne voit là, pour ainsi dire, pas de prêtres de l'Eglise Vivante.

Il y en avait, en 1925, un seul à Solovki. Agent secret avant son emprisonnement, il devait, comme tous les tchékistes et agents secrets envoyés au bagne pour « manquements » divers, continuer là son triste métier.

Il allait un peu partout, tentant de converser avec l'un, avec l'autre, s'efforçant surtout de nouer des relations avec les religieux ; mais c'était en vain, car tous savaient qu'il était l'œil de la hideuse Tchéka.

Comme tel, et en souvenir du petit trou qu'ont

toutes les portes de prison, pour permettre aux gardiens de surveiller constamment les détenus, on l'avait surnommé *Voltchok*, c'est-à-dire le judas.

Profitant des bonnes relations entretenues auparavant avec leurs frères de la veille, les prêtres « rouges », taisant leur adhésion à l'Eglise Vivante, s'introduisirent facilement dans les milieux religieux où, ne sachant encore rien à leur sujet, on ne voyait pas en eux des agents secrets de la Tchéka, et l'on ne se méfiait pas d'eux.

Les dénonciations devinrent très nombreuses, et le résultat ne se fit pas attendre ; comme aux premiers temps de la révolution, les prisons se remplirent de prêtres et de moines. Au bagne même, on rencontre des métropolites, des évêques, des archimandrites, des prêtres, des moines, mêlés à des condamnés de droit commun, à des gens sans aveu dont les propos orduriers et les vexations de toutes sortes s'attaquent sans cesse à ces serviteurs de l'autel.

L'on peut voir là, réunis dans une même chambrée, des hommes condamnés pour avoir tué et des hommes punis pour avoir prié Dieu (1). Et, chose incroyable, l'assassin est, à Solovki, mieux vu et plus respecté de l'administration, que le détenu qui porte une soutane !

---

(1) Voir, à l'appendice, page 256, les noms des évêques et des archevêques déportés à Solovki, et le courageux mémoire que les évêques détenus là-bas ont adressé au gouvernement des Soviets.

*
* *

Il y a également à Solovki un certain nombre d'officiers, de sous-officiers et de soldats de l'ancienne armée tsariste ou des armées blanches.

La Tchéka, en effet, s'acharne non seulement contre les officiers, mais encore contre tous les militaires — ou anciens militaires — qui, pour une raison ou pour une autre, sont soupçonnés de ne pas sympathiser avec le nouveau régime.

La persécution de l'armée est l'une des caractéristiques des partis avancés, qui trop souvent voient en elle une ennemie du peuple. L'armée impériale russe devait donc compter dans ses rangs de très nombreuses victimes du bolchevisme.

Je relate plus loin (1) les atroces massacres d'officiers qui eurent lieu dans les camps installés à Kholmogory (2) et à Portaminsk (3), mais il me faut dire ici pourquoi des officiers et autres militaires sont envoyés à Solovki pour y mourir.

Au moment du péril créé par les armées blanches, Bronstein, dit Trotsky, enrôla de force ce qui restait des officiers de l'ancienne armée, en disant clairement que, quoi qu'il sût très bien

---

(1) Voir chapitre VIII, page 211.

(2) *Kholmogory*, chef-lieu de district à l'embouchure de la Dvina septentrionale, à soixante-dix verstes sud-est d'Arkhangel.

(3) *Portaminsk*, village situé aux environs immédiats de Kholmogory.

que ces officiers ne pouvaient avoir aucune sympathie pour ce qu'il appelait la cause du prolétariat, il les obligeait à servir dans l'armée rouge, afin d'obtenir un rendement maximum de leurs connaissances dans le domaine des choses militaires, au profit de la Grande Révolution en danger.

Parmi ces officiers, nombreux furent ceux qui servirent consciencieusement, parce qu'ils se disaient que leurs services allaient quand même à la Patrie.

Mais lorsque les guerres civiles prirent fin, on décida de se débarrasser de la plupart d'entre eux et on les démobilisa brusquement sans s'occuper ni des services rendus, ni des blessures reçues « pour la cause du prolétariat ». Des milliers et des milliers de militaires de tout grade furent ainsi mis sur le pavé du jour au lendemain ; les grands blessés même, ainsi que les invalides, devinrent des parias dès qu'ils furent rayés des cadres de l'armée rouge : plus de rations, plus d'effets, aucune pension, aucune indemnité.

Ce fut la grande misère pour eux.

Mais la Tchéka vit bientôt là un élément dangereux, parce que tous ces gens avaient été habitués à la guerre, et les persécutions recommencèrent.

De temps à autre parurent des décrets obligeant les anciens officiers et autres gradés à se faire inscrire sous peine de *mesures sévères* (lisez *exécution*), qui seraient prises contre ceux qui ne se présenteraient pas dans les délais indiqués.

Ces malheureux allaient docilement se faire ins-

crire et ils se jetaient alors dans la gueule du loup.

En effet, aussitôt après l'accomplissement de cette formalité, les arrestations en masse commençaient : officiers et sous-officiers se trouvaient à nouveau réunis, mais cette fois dans les geôles rouges.

Et la Tchéka, qui oubliait les services rendus au cours de la guerre civile, accusait maintenant ces hommes d'avoir servi le tsarisme, d'avoir reçu des citations pour faits d'armes contre les Allemands ou les Autrichiens, etc... bref, d'être des contre-révolutionnaires.

Comme tels, beaucoup furent mis à mort ; d'autres, envoyés en Sibérie, plusieurs enfin au bagne de Solovki.

Dans les diverses prisons où passa M. Patrizi, ainsi qu'à Solovki, il vit des généraux qui, au cours de la Grande Guerre, avaient été commandants d'armées, des officiers de tous grades, des sous-officiers et même des anciens soldats.

Il vit également des anciens officiers et soldats qui, s'étant enfuis quand éclata la révolution ou lors du repli des armées de Denikine et Wrangel, étaient rentrés en Russie à la suite des différentes amnisties mensongèrement prononcées en faveur de ces anciens combattants.

Il est de mon devoir de transmettre à tous les Russes encore à l'étranger les recommandations que leur adressent, des prisons et bagnes rouges, ceux de leurs camarades (*vozovrachentsy*) qui ont

eu la faiblesse de retourner dans leur patrie, et de leur dire de leur part que, de ceux qui seraient tentés de croire en l'une de ces amnisties trompeuses, le plus grand nombre ne reverrait pas, qui sa *stanitsa* (village cosaque), qui son *isba* (chaumière), qui ses proches (s'il en reste encore), mais qu'ils seraient arrêtés à leur entrée en Russie et finiraient sous les balles ou dans les geôles infectes de la Tchéka ou encore dans un bagne quelconque.

*
* *

L'aristocratie est, elle, peu représentée à Solovki.

Avant la révolution, elle était déjà, en proportion des autres habitants, peu nombreuse. Depuis lors, ceux de ses membres qui ne purent émigrer ont presque tous été mis à mort, dès les premières années du soviétisme, et ce qui reste de la haute société russe est maintenant traqué par la Tchéka, arrêté sous le moindre prétexte et finalement envoyé en Sibérie ou à Solovki.

Presque plus d'hommes, parmi ces innocentes victimes de l'abominable Tchéka, mais quelques malheureuses femmes, ou jeunes ou âgées, dont l'unique crime est celui d'avoir eu un aristocrate pour mari ou pour père.

La misère noire, dans laquelle ont été depuis longtemps plongées ces malheureuses, à la suite de la confiscation des immeubles, des dépôts en banque, des divers biens mobiliers et finalement

Communiqué par M. F. Paris

Cliché de l'Illustration

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Prise du pouvoir par les Bolcheviks à Pétrograd (Octobre 1917).
Les mitrailleuses rouges entrent soudain en action
sur la perspective Newski.

L'exode. Les paysans russes fuient devant les hordes rouges.

du linge de corps même, ne suffit pas aux vampires rouges : il leur faut encore mettre la main sur ces quelques personnes qui ont jusqu'ici échappé aux massacres.

Il y a, à Solovki, de ces pauvres femmes, obligées d'être les domestiques des tchékistes, de faire des travaux répugnants ou épuisants, et de se plier trop souvent aux exigences infâmes de ceux qui peut-être mirent à mort leur père, leur mari ou quelque membre de leur famille.

*
* *

Les fonctionnaires et techniciens sont assez nombreux au bagne de la mer Blanche.

Cette révolution n'ayant su que démolir l'ouvrage de tant de siècles, force lui fut, comme cela se produisit pour les militaires, d'avoir recours aux intelligences pour tenter de relever les ruines.

Et, une fois de plus, ceux qui avaient jadis contribué à faire la grandeur de la Russie se remirent au service de leur pays, en acceptant l'invitation des Soviets.

Les gens de bureau retournèrent au bureau, les techniciens aux travaux publics, à l'usine, à la mine.

Mais, malheureusement pour eux, comme pour le pays, tout était désorganisé, tout était vicié à la base. Plus de rendement complet, mais partout l'intrigue, la discussion, la dénonciation, l'arrestation arbitraire avec toutes ses conséquences, le règne du bon plaisir, enfin.

Tout étant nationalisé, chaque employé se trouve automatiquement surveillé par la Tchéka. A Moscou, par exemple, la Tchéka a si bien réparti les employés que, sur trois personnes, il y a généralement au moins un de ses agents secrets qui surveille les deux autres à leur insu et qui rend compte de leur conversation, de leurs faits et gestes.

D'où un fort contingent de fonctionnaires et de techniciens dans les prisons et les bagnes, car ce sont ces agents secrets qui, sans cesse, font de nouvelles victimes.

Il y avait en 1925, à Solovki, un vieillard qui doit y être encore, s'il a pu résister jusqu'ici, ce qui est fort douteux. C'était un ancien industriel, qui fut envoyé au bagne malgré les pétitions de ses anciens ouvriers, qui suppliaient la Tchéka de le libérer.

Comme, au cours de son interrogatoire, il faisait remarquer au « juge d'instruction » tchékiste l'injustice flagrante dont il allait être victime, celui-ci lui répondit cyniquement que des hommes comme lui, des anciens bourgeois aimés des ouvriers, sont des gens dangereux pour la révolution « prolétarienne » !

*
* *

Le nepman est également représenté à Solovki.

Le mot « nepman » est une appellation née de la

démagogie révolutionnaire et qui est employée avec autant d'inexactitude que « bourjoui » et « intelliguenty » (1).

---

(1) Ce fut après le terrible hiver de 1920-1921, que Lénine, au Congrès des soviets, proclama le principe de la Nouvelle Politique Economique, appelée depuis, par abréviation, la N. E. P.

A ce moment, la vie économique russe se trouvait à peu près arrêtée, les diverses industries étaient mortes, tandis que les paysans n'apportaient plus rien en ville, n'y pouvant trouver aucune marchandise, aucun article manufacturé, en échange de leurs produits agricoles. Les expéditions punitives inventées par Sverdlov, pour faire sortir le grain des silos où il était caché, n'avaient eu d'autre résultat qu'une nouvelle guerre de guérillas, la guerre des « verts ».

En ville, on avait successivement connu les « famines » des céréales, du sucre, du tabac, du bois de chauffage, des étoffes, etc... et, dans tout le pays, la suppression officielle de la monnaie avait élevé la spéculation et l'agiotage (bourse noire) au rang d'institution d'Etat.

Pour Lénine et les dirigeants communistes, la N. E. P. devait être non un retour en arrière, mais une sorte de *palier* permettant au peuple russe de reprendre haleine.

On fit un appel *très pressant* à la bonne volonté et à l'initiative des ex-bourgeois, commerçants ou industriels, qui devinrent alors des « spetsy » (spécialistes), et se virent bien vite appeler « nepman » (hommes de la N. E. P.), expression qui prit la même signification que « nouveaux riches » chez nous.

On voulait ainsi remettre en marche la machine et arriver de nouveau à une répartition quasi suffisante pour les besoins criants de la population. Les « nepman » auxquels on rendait commerce et industrie devaient se soumettre à la législation sur le travail, n'étant juridiquement considérés que comme des « usagers à titre précaire », tout comme, juridiquement, le paysan n'a que l'usufruit de la terre, usufruit maintenant vendable et transmissible par testament, par héritage.

La N. E. P. n'était donc qu'une dérogation, l'Etat conservant le monopole du commerce extérieur et intérieur.

Il s'est, par la force des choses, créé, en ville, une nouvelle bourgeoisie, et, à la campagne, des « Koulaki », résultat qui n'avait été rien moins que recherché par Lénine ! Dès 1922, les organes officiels, les *Izvestia* et la *Vie Economique*, se plaignaient déjà de ce que, à l'intérieur du pays, soixante-dix pour cent du commerce se

On appelle *nepman* celui qui fait du commerce en Russie rouge ; on appelle *nepman* l'ouvrier sans travail arrêté dans un marché où il tente de vendre de vieux effets achetés à droite ou à gauche pour réaliser un petit bénéfice qui servira à acheter un peu de nourriture pour la femme et les enfants qui attendent à la maison. On traite de *nepman* (et dire que « man » veut dire « homme » !) la pauvre vieille qui, au coin d'une rue, vend des pommes de terre frites !

Il y a de ces gens à Solovki.

Le commerçant est généralement là parce que la coopérative voisine, qu'il concurrençait grâce à son esprit de méthode et grâce à ses capacités, a trouvé que le moyen le plus simple de ne plus être gênée par lui est de le faire arrêter par la Tchéka et de se faire remettre toutes ses marchandises après confiscation de celles-ci.

---

fit par des personnes privées. La *Pravda*, de son côté, criait : « Sus aux nepman ! »

Une fois cette liberté très relative donnée au commerce intérieur, il fallut revenir à la monnaie comme moyen d'échange. Ce fut pour se faire une encaisse-or, qui servit de couverture aux émissions de la nouvelle monnaie, le « tchervoniets », que les bolcheviks firent main-basse sur les trésors des églises, les bijoux privés, les pierreries et métaux précieux qu'ils purent trouver, vendant à l'encan le « trésor impérial », cédant à l'Allemagne de « vieilles ferrailles », c'est-à-dire des locomotives en bon état, des bateaux de guerre, des machines des usines nationalisées ; à l'Amérique, du pétrole ; à la France, du blé et du mazout ; tandis que le commerce avec l'Angleterre fournit aux soviets des disponibilités en devises appréciées.

Lénine mort, la N. E. P. eut à subir plusieurs attaques des communistes intransigeants ; la N. E. P. n'en continue pas moins, sans résultat bien appréciable, surtout dans le domaine de la grosse industrie et de l'exploitation des voies ferrées.

La N. E. P., peu à peu, mine et détruit le communisme, et ce n'était certainement point ce que désirait Lénine !

Le marchand de vieux effets avait eu, par exemple, l'imprudence de dire un mot déplaisant à un acheteur occasionnel, qui se trouva être par hasard un agent secret de la Tchéka.

La pauvre vieille, elle, a été un beau jour accusée de mise en circulation de fausse monnaie parce que, ayant vendu quelques pommes de terre frites à un inconnu et ayant rendu à celui-ci de la monnaie qu'elle venait de recevoir d'autres clients, il se trouva que cet inconnu appartenait à la Tchéka et qu'une partie de cette monnaie fut proclamée fausse par les experts de la terrible organisation.

Voilà des exemples de ce qu'on entend maintenant par l'expression « nepman ».

Comprenne qui pourra !

CHAPITRE VI

RÉPARTITION DES DÉTENUS

A Solovki, comme dans les autres bagnes rouges ou lieux de déportation et de souffrance, les prisonniers sont divisés en trois catégories :

1° Les *chpana*, ou condamnés de droit commun.

2° Les *K. R.*, ou contre-révolutionnaires. Est invariablement inscrit comme *K. R.* quiconque n'est pas spécialement désigné par la Tchéka pour être compris dans l'une des deux autres catégories.

3° Les *politiques*, en principe les membres des divers partis socialiste et anarchiste qui existaient avant la révolution.

Chpana. — Le lecteur a pu remarquer que, dans cet ouvrage, je parle assez souvent de la « chpana ».

Ce mot sert à désigner l'ensemble des condamnés de droit commun, c'est-à-dire aussi bien des assassins et des bandits redoutables que des voleurs à l'étalage et des pickpockets.

Au début de la révolution, les communistes lancèrent ce mot d'ordre : « *Liberté pleine et entière* « *aux prisonniers, fermeture des prisons que nous* « *remplacerons par des écoles, des hôpitaux, des* « *théâtres.* »

Et quand des prisons furent sortis tous les prisonniers de droit commun qui s'y trouvaient, Lénine dit :

« *Pille ce qui fut pillé jusqu'ici !* »

Cette invitation au pillage était une aubaine pour tous ceux qui, à juste titre, avaient eu maille à partir avec la justice du tsar ; elle fut suivie de pillages, d'actes de banditisme, de massacres.

Les auteurs de ces hauts faits s'étant ainsi illustrés, il leur fut alors facile d'arriver aux grades les plus élevés de la hiérarchie rouge, et ce sont beaucoup de ces « héros » que l'on rencontre dans les Soviets des villes et des campagnes, dans la Tchéka où ils sont souvent devenus des « juges d'instruction », dans les prisons où ils sont directeurs ou gardes-chiourmes, dans les caves de la Tchéka, où ils sont bourreaux.

Mais ces anciens condamnés de droit commun n'avaient pas tous la même mentalité ; beaucoup ne surent pas s'imposer au nouveau régime et préférèrent se tenir loin de la politique et continuer à vivre à l'écart leur vie de rapine, de vol, de viol.

Ceux qui voulurent encore voler, piller, lorsque les « bourjoui » eurent à peu près disparu, durent

donc s'attaquer à des biens passés entre des mains communistes. On les massacra alors sans pitié.

Ils avaient servi la révolution ; celle-ci avait le dessus et se débarrassait d'eux.

Aujourd'hui donc, de ce qui constituait la *chpana* sous les tsars, une partie s'est confortablement installée au sein de l'administration soviétique (1) ; une autre partie fut massacrée par les bolcheviks ; le reste enfin a formé le noyau de la nouvelle *chpana*.

Il serait donc injuste de dire que celle-ci se compose uniquement de gens sans foi ni loi, car, s'il y a encore des éléments détestables et dangereux, ceux-là sont loin d'être en majorité, bien au contraire, et cela même à Solovki comme ailleurs. La *chpana* est maintenant, en effet, surtout recrutée parmi les victimes de la révolution rouge, ou parmi leurs enfants !

Il y a, dans cette *chpana*, beaucoup d'anciens ouvriers que la misère poussa à voler ; trop, beaucoup trop même, de femmes, de jeunes filles, que la faim fit agir de même, ou fit rouler dans la prostitution. On y trouve aussi trop de jeunes gens.

Ce sont les aînés des millions d'enfants abandonnés qui végètent en Russie rouge. Ces enfants ont perdu leurs parents au cours de massacres, pendant les périodes de famine, au cours des atroces épidémies de typhus, et maintenant ils errent à travers la Russie. Sans toit, sans parents, ces enfants abandonnés sont la proie de tous les vices. Ne pouvant guère travailler, puisque le

(1) Cf. *Moscou et la Georgie martyre*, pages 137, 138, 139.

travail est rare dans ce pays, ils vivent d'expédients et souvent n'hésitent pas à tuer toute une famille de paysans pour s'emparer de quelques provisions, de quelques roubles (1).

On voit là, mélangés au rebut de la société russe, près duquel ils font tache, des fils et des filles d'ouvriers, de paysans, de commerçants jadis très riches, de prêtres orthodoxes, d'officiers, de hauts et petits fonctionnaires, de professeurs, etc...

Jeunes gens qui, en d'autres temps, s'ils n'avaient été poussés par la misère et le mauvais exemple, auraient sans doute brillé par leur intelligence, leur bon esprit et leur travail.

Ils sont profondément malheureux.

Ils n'ont généralement ni parent ni ami qui leur envoie de temps à autre quelque colis, quelque argent ; ils sont presque toujours insuffisamment vêtus, et, de ce fait, souffrent terriblement, tout l'hiver, à Solovki, dans un froid aussi glacial. Ils sont perpétuellement affamés, n'ayant comme unique alimentation que l'infecte nourriture du

---

(1) Le journal russe *Les Dernières Nouvelles*, dans son numéro du 27 juillet 1927, signale que, dans son rapport annuel, la Commission des Enfants abandonnés de Petrograd constate que, sur 9.268 enfants abandonnés et âgés de 16 à 18 ans, ayant passé devant la dite commission, 70 % s'étaient rendus coupables de vols bénins ; 15 % de vols avec effraction et attaque ; 9 % de vols avec meurtre ; 6 % de délis divers. Sur ce nombre, 662 enfants abandonnés venaient seulement de commettre leur première faute et 40 % étaient des récidivistes s'étant déjà rendus coupables de nombreux délits en des points éloignés du territoire. Enfin, 40 % sont atteints de maladies vénériennes.

Cf. Appendice, page 248, note 2. (*Le Martyre des petits dans une maison d'enfance soviétique*).

bagne ; si bien qu'il n'est pas rare d'en voir non seulement mendier un bout de pain, mais encore chercher dans les balayures les rares croûtes ou restes de nourriture que des détenus plus favorisés par le sort peuvent jeter de temps à autre.

Et si, quand ils en ont l'occasion, ils font main-basse sur un colis destiné à un autre prisonnier, sur quelques vivres appartenant à un voisin, c'est-à-dire généralement à un *K. R.*, il ne faut pas leur en vouloir outre mesure, à ces misérables êtres humains qui ne connaissent pas autre chose que la souffrance sous toutes ses formes...

Le capitaine, M. Malsagoff, du reste, est d'accord pour reconnaître la vie terrible de ces individus et il raconte à ce sujet qu'il lui est arrivé d'en voir qui n'avaient même plus de vêtements à se mettre sur la peau !

Il y avait, au début de 1925, environ cinq cents condamnés de droit commun à Solovki, logés avec les *K. R.*, au « Kremlin », ainsi que sur les divers points de l'île où on avait envoyé des détachements pour les travaux.

En principe, *chpana* et *K. R.* devraient être traités de même, c'est-à-dire aussi durement les uns que les autres. En réalité, l'administration (les tchékistes de tout acabit) a un léger faible pour la *chpana*, la favorisant, à l'occasion, plutôt que les *K. R.*

Et lorsqu'il s'est agi de libérer des forçats « s'étant bien conduits », on n'a à peu près jamais libéré que des *chpana !*

Mais que le lecteur n'aille pas croire qu'à Solovki, il n'y a, parmi les « droit commun », que de la *chpana*.

Ce serait bien mal connaître l'esprit foncièrement méchant qui anime tous les sbires de la Tchéka, du haut en bas de l'échelle. En effet, parmi la multitude de malheureux qui sont envoyés au bagne sans raison plausible, il y en a un certain nombre que la Tchéka poursuit particulièrement de sa haine, ou qu'elle ne veut pas classer comme « politiques » (parce que ceux-ci sont un peu moins durement traités), ou qui n'ont rien à voir avec les partis socialistes.

Je veux parler des *K. R.* ou contre-révolutionnaires.

Il serait impossible, même avec la meilleure volonté du monde, d'expliquer exactement quels prisonniers constituent le groupe extrêmement important des *K. R.* Ce sont, en un mot, tous ceux qui ne sont pas des condamnés de droit commun et qui, d'autre part, ne sont pas mis avec les « politiques ». On voit que la marge est vaste.

Or, ces *K. R.* sont mis avec les « droit commun », mélangés avec eux, et, avec eux, font tous les travaux (1).

---

(1) Cf. *Révélations sur le bagne bolchevik de Solovki* dans le *Journal de l'Est* (Strasbourg) du 19 août 1925 :

« Les condamnés de droit commun et les K. R. sont enfermés dans le *kremlin* du monastère, sorte de blockhaus intérieur...

« Ces K. R. sont des ex-fonctionnaires de l'ancien régime, des ex-gros marchands, quelques *nepman*, de nombreux ex-officiers, des étudiants victimes de *l'épuration* de 1924, une foule d'ecclésiastiques réguliers et séculiers, parmi lesquels beaucoup de vieillards...

« Une partie de ces convicts meurt, d'autres sont trans-

M. Patrizi, n'appartenant pas à un parti socialiste russe, devint naturellement un K. R. et, comme tel, partagea la vie des « droit commun », faisant partie de la 10e compagnie logée au « Kremlin ». Avec lui se trouvait un groupe de dix à douze moussavatistes (1) de Bakou.

Accusés d'avoir entrepris de soulever leurs coreligionnaires musulmans contre le régime communiste, ces malheureux furent arrêtés et, après une procédure plus que sommaire, dirigés sur Solovki.

Appartenant au parti moussavatiste, — parti qui avait dirigé les destinées de l'Azerbaïdjan jusqu'à l'invasion des troupes soviétiques, — il semblerait qu'ils auraient dû être mis avec les « politiques ».

Eh bien ! non, ces moussavatistes ont été considérés comme des « non politiques » ; l'administration du bagne a refusé de les envoyer dans les bâtiments des détenus politiques, et, malgré leurs légitimes protestations, malgré l'âge avancé de plusieurs d'entre eux, les a obligés à vivre et à travailler avec des « droit commun » et comme ceux-ci.

Les monarchistes sont également des « hors la loi » et, comme tels, classés dans les K. R. et mis

---

férés ailleurs..., mais les vides sont vite comblés — et au delà — par de nouveaux arrivages du Caucase ou de Crimée... Chaque soulèvement, dans une région quelconque du pays, chaque grève, fournit un nouveau contingent... »

(1) Les *moussavatistes* sont des membres du parti musulman de Bakou (Azerbaïdjan), qui prit le pouvoir après la chute du tsarisme. Ce sont des socialistes très modérés.

avec les « droit commun ». Mais ce n'est pas tout, car, ainsi que le confirme de son côté le colonel Chmarovine, à faute égale, un monarchiste — c'est-à-dire tout détenu qui n'est ni droit commun, ni communiste, ni socialiste, ni moujik — encourt une peine beaucoup plus sévère que celle qui, en pareil cas, est infligée à un « droit commun », c'est-à-dire à un homme qui, lui, n'est pas au bagne parce qu'il allait trop souvent à l'église ou parce qu'il avait honorablement servi dans l'armée impériale, mais parce qu'il a soit volé, soit tué une ou plusieurs personnes pour les dépouiller ensuite, soit violé et étouffé sa victime...

Les Politiques. — Les communistes qui sont arrivés au pouvoir grâce à la démagogie socialiste, n'ont gardé aucune reconnaissance à leurs frères un peu moins rouges. Les socialistes de toutes nuances, ainsi que les anarchistes, sont traités en ennemis du régime, arrêtés, emprisonnés, déportés en Sibérie à plusieurs centaines de kilomètres du Transsibérien, envoyés à Solovki — quand ils ne sont pas simplement mis à mort.

Ils étaient, au début de 1925, plusieurs centaines à Solovki.

Toutefois, comme les rouges ne tenaient guère à nourrir ces détenus sans leur faire produire quelque chose, des tentatives répétées eurent lieu dans ce sens ; mais ceux-ci se refusèrent énergiquement à travailler et menacèrent de déclarer la grève de la faim si on voulait encore les contraindre à faire quoi que ce soit.

Les tchékistes, ayant, malgré tout, pour ces

frères en politique (les partis social-démocrate et communiste russes n'ont-ils pas une origine commune ?) un peu plus de considération que pour les autres détenus du bagne, les laissèrent avoir gain de cause, tandis que, s'il se fût agi de simples K. R., ils n'auraient pas hésité à employer les mesures de répression les plus brutales et les plus cruelles.

Installés dans une immense bâtisse située à une quinzaine de kilomètres du « Kremlin », les « politiques » vivaient là tous ensemble. On y voyait même des ménages, certaines femmes ayant été envoyées à Solovki avec leurs maris ; il y avait même quelques naissances.

Ces « politiques » n'étaient donc astreints à aucun travail, si ce n'est celui de couper, dans la forêt, un peu de bois pour leur usage personnel.

Enhardis par le résultat de leurs protestations en ce qui concernait le travail, les « politiques » arrivèrent à ce que les autorités les laissassent complètement tranquilles : ils n'avaient à répondre à aucun des nombreux appels auxquels sont soumis tous les autres forçats ; pour eux, pas de réveil à l'aube, pas d'extinction des feux.

Les tchékistes, vexés malgré tout d'avoir été ainsi tenus en échec, essayèrent d'isoler les « politiques », dans la pensée que l'ennui les pousserait à demander du travail. Un tel espoir fut vain, et ces détenus socialistes se complurent si bien dans leur farniente que les communistes ne les appelèrent plus que les « fainéants » !

Les tchékistes se mirent alors à employer à leur égard toutes les vexations possibles.

Défense de se promener n'importe où. Défense de parler aux « droit commun » (c'est-à-dire à la *chpana* et aux *K. R.*).

Si des « politiques » allaient à l'hôpital pour y consulter un docteur, ils étaient accompagnés de soldats baïonnette au canon et devaient faire à pied le long trajet les séparant du « Kremlin », soit environ quinze kilomètres dans chaque sens, cela par n'importe quel temps, et qu'il s'agisse des hommes, des femmes, des enfants même.

Un terrain spécial, attenant à leur bâtiment et entouré d'une palissade de fils de fer, avait été mis à la disposition des « politiques » pour leurs promenades, sans qu'on les autorisât toutefois à s'y rendre.

Les « politiques » essayèrent donc un jour d'obtenir cette permission en employant la force d'inertie.

Jusque-là, la promenade quotidienne cessait chaque jour à la tombée du jour. Ils décidèrent donc, un beau soir, de ne pas obéir aux injonctions des tchékistes, qui leur donnaient l'ordre de réintégrer leur bâtiment. Cela devait leur coûter cher : devant ce refus collectif de rentrer, les tchékistes firent venir des soldats armés, charger les fusils et mettre en joue. Une nouvelle injonction de retraite n'ayant pas eu plus de succès, les soldats reçurent l'ordre de faire feu.

Une douzaine de morts et de blessés restèrent sur le terrain ; parmi ceux des « politiques » qui

n'avaient été que blessés, plusieurs moururent des suites de leurs blessures.

Les survivants protestèrent et les morts furent, quelques jours plus tard, enterrés par leurs camarades. Il y eut alors des enterrements purement civils, accompagnés de chants révolutionnaires.

Mais les tchékistes avaient eu le dessus.

Cette tragédie avait été précédée d'une autre : trois anarchistes, après avoir, à plusieurs reprises, vainement protesté contre leur présence au bagne, versèrent du pétrole sur leur matelas, en imprégnèrent également leurs vêtements et y mirent le feu. Ils furent brûlés vifs.

Ces malheureux ont sans doute préféré une mort immédiate à une vie d'enfer.

Pour être admis parmi les « politiques », il ne suffit point d'avoir des idées socialistes ou anarchistes, il faut être, au moment de son arrestation, inscrit comme membre d'un parti socialiste quelconque (social-démocrate, social-révolutionnaire, parti socialiste sioniste, moussavat d'Azerbaïdjan, dachnak d'Arménie, menchévik de Géorgie, etc., etc...).

Ceux qui ne peuvent pas donner une preuve formelle d'une inscription de ce genre sont simplement condamnés pour « œuvre contre-révolutionnaire » ou autre, mais, comme je l'ai déjà dit, assimilés aux « droit commun » et astreints au régime de ceux-ci, avec lesquels ils vivent et travaillent.

Parmi les socialistes-révolutionnaires ou les

Communiqué par M. F. Paris

Scène de la terreur bolchevique (Provinces baltiques 1919).
Les proches et amis viennent reconnaître les cadavres des victimes.

socialistes-démocrates qui se trouvaient au « Kremlin » en même temps que M. Patrizi, ainsi mélangés aux condamnés de droit commun, plusieurs essayèrent d'exiger leur transfert au bâtiment des « politiques » et il y eut quelques timides tentatives de grève de la faim, mais cela ne servit de rien. Le nombre manquait et les protestations isolées étaient facilement étouffées et arrêtées par des menaces de mesures extraordinaires, « de mesures applicables aux droit commun qu'ils étaient (*sic*) » !

Cette tendance à ne pas considérer les détenus politiques comme des « politiques » s'étendit de plus en plus (1). Ce fut le nouveau système que les tchékistes adoptèrent dès la fin de l'année 1924 pour supprimer ce qu'ils appelaient « le groupe des parasites », « les politiques avec effraction (2) ».

---

(1) Il est intéressant de lire, à ce sujet, les lignes suivantes, parues dernièrement dans les *Dernières Nouvelles*, sous le titre de *la Grève de la faim à la prison de Tobolsk* : « Suivant une information du *Bulletin étranger* du parti social-démocrate russe, un nouveau drame s'est déroulé à la prison de Tobolsk. Fin septembre 1926, la direction de la prison politique de Tobolsk a tenté de rendre encore plus sévère le régime de cette prison. Les détenus anarchistes ayant opposé de la résistance, furent punis de diverses manières. Pour protester contre ces punitions, vingt-six détenus anarchistes déclarèrent la grève de la faim. Après neuf jours, reçut satisfaction leur demande de rétablissement au régime antérieur et de levée des punitions infligées à leurs camarades. Cependant, au bout de quelques jours, les anarchistes Gourevitch et Akselrod furent, comme par hasard, déclarés criminels de droit commun, et, comme tels, envoyés au bagne de Solovki. Un fait similaire s'étant produit à la prison politique de Jarosiaw, le socialiste-révolutionnaire Sorokine fut également classé « droit commun » et envoyé, en cette qualité, au bagne de Solovki. »

(2) Nous lisons dans la *Vague Rouge* de juin 1927 que, d'après le journal des social-démocrates russes de Ber-

Le nombre des « politiques » doit donc, à Solovki, diminuer de plus en plus, et il est à penser qu'au lieu d'envoyer les détenus politiques à Solovki, où le transport et le ravitaillement sont très onéreux, les bolcheviks feront moisir ces malheureux dans les prisons de l'intérieur, ou les enverront dans les régions désertes du nord de la Sibérie, à plusieurs centaines de kilomètres de la voie ferrée, sur ces territoires où les moindres villages sont séparés par des distances énormes, villages pauvres et dont les habitants ne vivent que de poissons, puisque le sol n'est là qu'un immense marécage en été et un gigantesque bloc de glace en hiver.

Toute évasion en est à peu près impossible.

Cette solution permet en outre à la Tchéka de faire disparaître assez rapidement — sans avoir à les tuer directement — des gens gênants que la mort vient trouver assez vite et que, sans cela, elle aurait exécutés brutalement, manière de faire qui a ses inconvénients, car il est difficile alors d'obtenir toujours un secret absolu et d'être certain qu'il n'y aura pas des protestations de quelques groupements d'ouvriers d'Europe ou d'Amérique !

Ce n'est pas à dire que M. Patrizi n'ait plus vu

---

lin, il y a actuellement à Solovki, parmi les autres détenus, les prisonniers politiques suivants : trente social-démocrates géorgiens, cinq Arméniens, douze anarchistes, etc... Ils partagent les travaux forcés et la pitance des criminels. S'ils font la grève de la faim, on commence à les nourrir artificiellement au bout de vingt jours.

diriger de détenus politiques vers les « politiques » du bagne. La chose se faisait encore. Ces détenus politiques arrivaient par petits paquets des prisons de l'intérieur, mais avant de pouvoir être envoyés au bâtiment des « politiques », situé, je l'ai dit, à une quinzaine de kilomètres du « Kremlin », ils devaient passer par le filtre du « Kremlin ».

Il y avait, à cet effet, dans le bâtiment indiqué par le n° 9, des pièces dites « pièces spéciales ».

Là vivaient les prisonniers politiques nouvellement arrivés. Ils avaient une cuisine tout à fait à part, dont les cuisiniers étaient recrutés parmi les espions du camp, et il leur était interdit de se promener dans la cour du « Kremlin », où les autres détenus (*chpana* et *K. R.*) pouvaient se rencontrer et se parler.

Une fois par jour, ils étaient, encadrés par des soldats, baïonnette au canon, emmenés en promenade pendant une heure hors de l'enceinte du « Kremlin ». Défense formelle était faite à ces nouveaux arrivés et aux détenus qu'ils pouvaient alors rencontrer sur leur chemin (toujours *chpana* ou *K. R.*) d'échanger une seule parole ; les soldats étaient du reste chargés de veiller énergiquement au respect de cette mesure.

Avec ces détenus politiques, on a toujours soin de faire vivre quelques espions qui, en l'occasion, se disent membres d'un parti quelconque et sont par l'administration du camp méticuleusement dressés à faire parler les prisonniers.

Parmi ces agents provocateurs était un individu qui prétendait être un anarchiste français et s'ap-

peler Rolland. Pour davantage inspirer confiance, il se disait tout simplement cousin de Romain Rolland, « l'écrivain français aux idées avancées ».

Il est de toute évidence que la plupart des détenus politiques, qui ont déjà passé par des prisons où ils ont connu des individus du même genre, ne se laissent pas facilement prendre par un « Rolland » quelconque ; mais la Tchéka, qui n'est jamais bien difficile pourvu que ces agents ne cessent pas de la renseigner, est tout de même heureuse d'apprendre qu'un tel a pu dire que le climat de Solovki est très mauvais, que les vaches qui viennent des moines sont très belles puisque toutes sont originaires de Kholmogory, etc...

La tactique de la Tchéka est partout la même : insolences, grossièretés, provocations constantes et espionnage parmi tous les détenus sans distinction aucune, même si ceux-ci sont des « politiques ».

Bien entendu, les tchékistes, pour lesquels donner la mort n'est rien, préfèrent agir par des moyens détournés pour se débarrasser d'un détenu ; ils hésitent donc parfois à massacrer trop ouvertement, et, dans ce cas, font tout leur possible pour pousser leurs victimes vers la mort, soit par le suicide, soit par des privations constantes, soit par la maladie ! Le colonel Chmarovine n'a-t-il pas déclaré qu'à Solovki les suicides deviennent de plus en plus fréquents !

Les détenus politiques sont mieux ravitaillés que les « droit commun ». Tandis que ces derniers

meurent littéralement de faim si des secours en argent ne leur sont pas envoyés par des parents ou amis, obligés trop souvent de vendre dans ce but à vil prix leurs dernières loques, les « politiques » touchent des rations un peu plus fortes. Quelquefois ils reçoivent une ration dérisoire de beurre, et, plus souvent que les autres détenus, de la viande. Ce sont, en outre, les seuls de tous les détenus à recevoir assez souvent des vivres et des effets chauds de la Croix-Rouge Internationale de secours aux détenus politiques, représentée à Moscou par Mme Pechkov, la première femme de Maxime Gorki.

Si une commission d'enquête composée de socialistes étrangers obtenait la faveur — qui, étant donné ce qui se passe à Solovki, semble impossible (1) — de se rendre dans ce bagne et d'y visiter le camp des « politiques », elle serait épouvantée par les récits qu'elle entendrait de la bouche même de ces détenus. Mais il est absolument évident qu'une telle commission n'apprendrait pas grand'chose si elle acceptait de se laisser accompagner par des tchékistes lors de ses entretiens avec les détenus politiques. Non pas que ceux-ci puissent avoir peur des représailles qui pourraient survenir après le départ de ladite commission, mais ils resteraient peut-être muets pour pro-

(1) Cf. *Révélations sur le bagne bolchevik de Solovki* (*Journal de l'Est*, 19 août 1925) : « ... Aucun étranger, si connu soit-il pour ses sympathies pour le régime actuel, n'est admis à visiter cette geôle où, par milliers, périssent lentement, dans la misère, la faim, la saleté et les supplices, les malheureuses et innocentes victimes de la G. P. OU... »

tester contre la présence d'espions, de bourreaux, pour protester surtout contre le fait que leurs camarades occidentaux auraient toléré la présence de ces tchékistes au cours de leurs déplacements et enquêtes.

*
* *

Commission des mises en liberté.

Une fois l'an, une commission dite « des mises en liberté » vient de Moscou au bagne rouge.

En septembre 1924, une commission de ce genre, composée, entre autres bolcheviks de marque, de Krassikov, procureur général de la République des Soviets ; Katanian, procureur général des Tchékas ; Gleb Boky, membre du Collège de la Tchéka centrale de Moscou, se rendit à Solovki.

Ces Messieurs passèrent quelques jours à chasser le lièvre, à se livrer à des orgies, à prendre part à des meetings et repartirent après avoir signé la mise en liberté, par anticipation, d'environ trois cent cinquante forçats (1).

Tous ces heureux furent exclusivement des condamnés de droit commun.

Pas un « politique », pas un K. R. n'obtint la pitié de ces sauvages. Pas même une de ces malheureuses femmes, dont beaucoup sont pourtant si admirables.

---

(1) Cf. *An Island Hell*, par S. A. Malsagoff, page 128.

Seule la *chpana* fut jugée digne de profiter d'une mesure de clémence (1) !

Et dire qu'en Russie soviétique il n'y a jamais d'amnistie ou de libération anticipée pour les « politiques » !

Le 20 décembre 1924, la navigation s'arrêtait à cause des glaces.

Le 19 mai 1925, le premier bateau quittait Solovki pour Kem. C'était celui qui emmenait M. Patrizi ; en même temps que lui partaient une vingtaine de malheureux. C'est tout...

Sur ce nombre, cinq ou six étaient libérés définitivement ; quant au reste, il était, par étapes, envoyé en Sibérie, vraisemblablement pour aller mourir là-bas, loin de toute humanité. Il n'y en avait que deux qui partaient pour l'étranger, une jeune Polonaise, vieillie par l'enfer de Solovki, dont je parle assez longuement au cours du chapitre suivant, et notre compatriote.

Mais celui-ci devait souffrir encore, car ce ne

---

(1) Cf. *Révélations sur le bagne bolchevik de Solovki* (*Journal de l'Est*, Strasbourg, le 19 août 1925) :

« ... Aucun détenu ne croit à sa libération éventuelle. *Jusqu'ici, en effet, même à l'expiration de la peine, personne n'a encore été libéré.* Supposons une condamnation à trois années de Solovki et la peine subie ; les « papiers » de l'intéressé sont envoyés à Moscou, d'où ils reviennent invariablement avec la mention : « *Expédier à Kholmogory pour cinq ans.* » Et, après ce « doublage », on vous enverra à Narym (Sibérie)... Etre envoyé au S. L. O. N. équivaut à une condamnation à perpétuité... « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ! »

Mme et Mlle Brunowski m'ont informé qu'en outre, s'il est de règle qu'à l'expiration de sa peine, le détenu soit déporté en Sibérie, où il vit sous la surveillance du G. P. U., très fréquemment, on voit un détenu, dont la condamnation prend fin, s'entendre annoncer que, *par décision de la Tchéka de Moscou, sa peine est renouvelée pour trois ou cinq ans !*

fut que le 16 juillet 1925, à dix-neuf heures, qu'il franchit enfin la frontière rouge !

*
* *

Que le lecteur n'aille pas croire que le pauvre détenu qui, par un concours de circonstances vraiment extraordinaire, est remis en liberté et rentre sur le continent russe, voit la fin de ses peines !

Le malheureux, quand il revient là où il habitait jadis, ne retrouve généralement plus rien : plus de maison, plus de logement, plus d'argent.

Comme, pour travailler, il faut — quand on trouve du travail — faire partie des unions professionnelles, c'est-à-dire des syndicats qui ne sont que des organisations dépendant étroitement de la Tchéka, les difficultés commencent.

Pour se présenter à un syndicat, il faut, je le rappelle, être muni de trois feuilles d'enquête, qui vont : une à la Tchéka de la localité ; une à la Tchéka de la ville où est né le postulant, Tchéka qui la fait circuler dans les Tchékas des villes où on a passé avant et après la révolution ; la troisième reste au siège du syndicat.

Non seulement ces formalités sont extrêmement longues, mais encore faut-il bien souvent pouvoir faire appuyer sérieusement sa demande, si l'on veut voir celle-ci, à la fin, favorablement agréée.

Et si celui qui porte au cou le collier de la Tchéka est presque toujours admis déjà avec diffi-

culté, tellement les chômeurs sont nombreux, celui qui revient du bagne essuie à peu près invariablement un refus.

Que faire, alors ?

Peu de temps après, la Tchéka arrête à nouveau le malheureux qui, non admis à un syndicat, n'aura pu trouver de travail stable et sera, par la faute de cette même Tchéka, devenu un sans-travail, un vagabond. Et l'atroce cycle de souffrances recommence...

Mais les tchékistes ont encore une autre façon de faire : celui qui est remis en liberté est presque toujours condamné à une interdiction de séjour. Il est donc dirigé vers une région qu'il ne connaît pas, où il est certain de ne rencontrer ni parents, ni ami qui puisse venir en aide à sa détresse infinie...

CHAPITRE VII

LES FEMMES ET LES ENFANTS A SOLOVKI

La condition des femmes détenues est particulièrement atroce aux îles Solovetski.

En 1925, on en comptait plusieurs centaines, rien qu'à Solovki ; il y en a, d'autre part, à l'île Popov, ainsi qu'à Zaïtchi Ostrov (l'Ile aux lièvres).

En principe, les femmes sont envoyées à Solovki pour « récidive répétée dans la prostitution » (1). Mais, en réalité, un grand nombre sont condamnées au bagne exactement pour les mêmes raisons

---

(1) Il est bien évident qu'il ne s'agit, dans ce cas, que de femmes ne servant pas ou ne voulant pas servir la Tchéka. Celle-ci, en effet, ne se fait pas faute de pousser vers la prostitution (que ce soit sous une forme ou sous une autre) les femmes dont les charmes peuvent être un adjuvant précieux en vue de la récolte de renseignements.

que les hommes (opinions politiques, soi-disant complot contre-révolutionnaire, soi-disant espionnage au profit de la bourgeoisie internationale, etc., etc.).

Les malheureuses ! Chez elles, les suicides sont notablement plus nombreux que chez les hommes, car elles ont une raison de plus de souffrir et d'être torturées : leur sexe.

Je dois, en effet, le dire sans plus tarder ; comme à Solovki, tout se passe sans contrôle aucun, les chefs rouges prélèvent sur ces pauvres femmes le tribut de nature, *ouvertement*, *sans se gêner*, et l'horrible chose est passée à l'état de coutume. Je m'étendrai sur ce triste sujet un peu plus loin.

Les femmes, à Solovki, sont détenues dans un bâtiment situé non loin du cimetière. Les enfants vivent avec elles, mais sont libres de circuler partout et de se rendre au « Kremlin » où la plupart ont leur père.

Le régime auquel sont soumises les femmes est identique à celui des hommes. Toutefois, si ces derniers sont occupés à n'importe quels travaux, elles ne sont pas envoyées dans les forêts.

Les femmes sont réveillées en même temps que les hommes et, comme eux, envoyées au travail, sans que l'on ait jamais aucun égard pour leur sexe.

C'est assurément l'hiver qu'elles souffrent le plus, car, alors, il leur faut, tout comme les hommes, s'épuiser aux corvées de neige, pour dégager les chemins, les routes ; et ces malheureuses passent ainsi de longues journées de dix,

douze et même quatorze heures, à peiner atrocement, sans cesse glacées par ces vents terribles que j'ai décrits au début de cet ouvrage et qui engourdissent leurs membres, tandis que la neige, dans laquelle elles enfoncent, leur monte souvent jusqu'à la taille !

Et savez-vous, femmes, mères, épouses, jeunes filles qui lisez ces lignes, savez-vous dans quelle tenue ces martyres, qui, généralement, n'ont pourtant commis aucun crime, doivent accomplir ce dur labeur ?

Hélas ! vos sœurs de Russie, qui ont le même cœur, la même sensibilité, les mêmes répugnances que vous, vos sœurs de Russie, dont tant connaissent à fond notre langue, et dont plusieurs ont écrit des pages qui vous ont peut-être charmées, vos sœurs de Russie, dis-je, n'ont, à Solovki, pas même le nécessaire pour se vêtir, à plus forte raison pour les protéger, quand elles travaillent ainsi, telles des esclaves.

La plupart n'ont, en guise de chaussures, qu'une vieille paire de bottines fines — celles qu'elles portaient au moment de leur arrestation — et dont les lambeaux sont retenus, enveloppés, par des morceaux de vieux sacs. Sur leur jupe, qui fut parfois, au temps jadis, une gaie robe d'été, encore des sacs, qui protègent bien peu, tandis que leurs pauvres mains sont striées de crevasses ou déformées par les engelures.

Comme les hommes, elles travaillent à la tâche, et les malheureuses qui, à la fin de leur journée,

n'ont pu effectuer la somme de travail imposée, doivent, jusqu'à ce que ce résultat soit atteint, rester sur place et continuer à s'épuiser — ou mourir de congestion.

Un autre travail qu'il est révoltant de voir imposer aux femmes est celui de la briqueterie, et ici, comme pour les terribles corvées de neige, le grand coupable est Frenkel, le soi-disant ingénieur dont j'ai déjà parlé au chapitre III (*L'administration du bagne*). C'est, en effet, ce triste individu qui suggère les travaux les plus durs, qui fait ainsi périr inutilement tant de prisonniers, tant de prisonnières, et cela, pourquoi ? Pour se mettre en valeur, pour s'assurer certains avantages, pour obtenir, enfin, une libération anticipée !

Frenkel s'obstinant, malgré l'insuccès que j'ai relaté, à faire travailler à la briqueterie, toute femme employée là doit transporter chaque jour six cents briques non cuites, pesant chacune environ huit kilos, et cela sur une distance de deux cents mètres ; et la malheureuse ne peut quitter la briqueterie pour rentrer à sa caserne — située à trois kilomètres de là — qu'après avoir terminé cette lourde tâche.

Autre travail, épuisant et dur, est l'extraction de la tourbe dans les marais, pour laquelle on prend les femmes comme les hommes, ainsi que je l'explique plus loin au chapitre VIII (*Les travaux, les supplices, les exécutions*). Bien entendu, les femmes doivent, là, sans bottes ni vêtements spéciaux, rester des journées entières dans la vase, dans l'eau froide.

*
* *

Les femmes sont encore, à Solovki, occupées à bien d'autres travaux.

Elles servent, à l'administration, de bonnes, de gouvernantes, de femmes de ménage. Elles assurent certains services dans les dépôts de vivres et aux salaisons de morue et de choux. Elles sont, en outre, chargées de laver le linge, très sale, des forçats, chose qui n'est pas des plus agréables, étant donné le temps que la majorité des détenus portent leur linge, la quantité de vermine qui y élit domicile, et les maladies si répandues à Solovki, telles que syphilis, tuberculose, gale, etc...

Les tchékistes choisissent de préférence pour ce travail répugnant des « intelliguentki », en particulier des femmes de la plus haute aristocratie russe.

Ces pauvres femmes, une fois leur journée à la buanderie terminée, doivent souvent, d'après un ordre implacable des tchékistes, s'exhiber sur les planches du théâtre, dont j'ai parlé au cours du chapitre IV.

Au printemps et en été, elles travaillent également aux champs avec les hommes, plantant beaucoup de pommes de terre, de choux et diverses herbes destinées au ravitaillement partiel des animaux.

Elles sont également astreintes à couper l'herbe dans les prairies, à charger le foin ainsi obtenu

sur des chariots et à l'entasser ensuite aux endroits désignés par l'administration.

En été, pendant une durée d'un mois à un mois et demi, le soleil est extrêmement ardent, de dix heures à treize heures et demie de l'après-midi. C'est alors, complètement exposées à ses rayons, que, fatiguées, anémiées, souvent épuisées et toujours insuffisamment nourries, ces malheureuses doivent travailler ainsi, au milieu de nuages de moustiques enragés, aux piqûres si douloureuses !

*
* *

Tandis qu'en 1925 les hommes étaient répartis en dix compagnies, les femmes n'en formaient qu'une seule. Là, comme chez les hommes, régnaient à l'état chronique l'espionnage et la délation, la commandante de la compagnie étant toujours, comme chez les hommes, recrutée parmi les personnes de confiance, parmi des anciennes tchékistes ou femmes ayant été aux gages de la Tchéka.

La nommée Adamka commandait alors la compagnie des femmes.

Originaire de Petrograd, maîtresse de Raïev, c'était une tchékiste possédant dans toute leur plénitude les caractéristiques des membres de la Tchéka. Très coulante pour les prostituées et celles qui jouaient le rôle de « moutons », les provocatrices, elle était dure au possible pour les femmes honnêtes et avait une haine des plus féroces pour

toutes celles qui avaient une bonne éducation et savaient se tenir dignement, même au bagne.

Moucharde dans toute l'acception du mot, elle était très flattée quand, plusieurs fois par semaine, elle était convoquée au bureau du bâtiment 9, où « travaillait » le tchékiste Mikhelson, l'individu spécialement chargé de faire souffrir les détenues !

Dans ce bâtiment 9, qui était le cœur du monastère quand les moines l'habitaient, avaient souvent lieu des orgies. Là, Barinov et Mikhelson cherchaient dans la débauche, le vin et l'alcool l'oubli de leurs crimes.

Nourrissant comme toutes ses semblables une haine implacable pour tous ceux qui sont moralement supérieurs, elle semblait tout heureuse lorsqu'elle réussissait à jouer quelque bon tour aux *intelliguentki* (tandis qu'on désigne sous le nom de *bourjoui* tous ceux qui semblent avoir possédé quelque peu, ou possèdent encore quelque chose, on appelle *intelliguente*, ou *intelliguentka*, tout homme ou toute femme ayant une supériorité intellectuelle).

La jacquerie rouge s'est élancée aux cris de : « *Mort aux bourgeois ! mort aux intellectuels !* » Toute cette racaille n'a jamais su faire aucune distinction entre ces deux mots, et, pour elle, toute personne bien habillée ou seulement à peu près bien mise est un *bourjoui* ou un *intelliguente*.

*
* *

Si les hommes ne peuvent, à Solovki, profiter de

Communiqué par La Vague Rouge

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Le martyre d'un officier de l'armée blanche :
yeux crevés, nez et dents brisés, doigts coupés.

faveurs spéciales, — l'homosexualité ne semblant répandue que parmi les condamnés de droit commun, — les femmes, elles, sont à même de jouir de quelques avantages à condition, bien entendu, de plaire à « ces Messieurs » et d'accepter les avances qu'ils daignent leur faire.

Alors, *et d'une façon toute provisoire, puisque ces sadiques aiment le changement*, celle qui se sera laissé faire jouira d'une tranquillité relative. Elle recevra quelques restes de repas ; elle pourra, avec des morceaux d'étoffe et de cuir provenant de vols effectués dans les réserves de ce qui appartenait aux moines, se faire confectionner des chaussures ou pantoufles, une jupe, un tablier, voire un peu de linge, pour se préserver des rigueurs de l'hiver.

C'est ainsi qu'une étoffe changeante mi-soie, aux teintes lilas foncé et lilas rouge, tissée à la main et décorée de croix minuscules, qui jusque-là avait été employée à envelopper les objets sacrés du monastère ou à tapisser l'intérieur des petits meubles renfermant les saints Evangiles, a longtemps servi à faire des cadeaux aux femmes qui s'adonnaient ainsi à cette prostitution contre laquelle la révolution russe s'est tant vantée d'avoir lutté efficacement, *cette prostitution qui fut déclarée la conséquence de la dépravation de la bourgeoisie !*

*
* *

L'administration du camp est composée d'êtres qui ne reconnaissent aucune morale.

Violer les détenues, organiser des orgies dans leurs appartements (n° 9) est pour la plupart un acte nécessaire et tout à fait normal. Ils ont la passion de souiller les malheureuses qui sont, sans savoir pourquoi, envoyées au bagne.

Lorsqu'ils remarquent une femme, ils la font mettre à leur service soit comme gouvernante de leurs enfants, soit comme domestique. Et alors ils avouent ouvertement à leur victime le motif de son *avancement*.

Si celle-ci se soumet, elle jouit aussitôt de quelques privilèges, et cela jusqu'à ce qu'une autre vienne la remplacer. Si, au contraire, elle refuse de se laisser toucher par celui qui a peut-être fait cruellement souffrir ou même tué son époux, son frère, son père ou sa mère, elle est l'objet de persécutions incessantes et de toutes sortes, après avoir été souvent prise de force.

Cette *effrontée* sera désormais l'objet de toutes les tracasseries, de toutes les brimades possibles et imaginables, et ses souffrances ne prendront fin que le jour où, poussée à bout par le désespoir, les privations, la fatigue et l'épuisement, la malheureuse mettra fin à ses jours.

Tel est le système employé à l'égard des détenues (1).

Moins difficiles toutefois semblent être les succès de ces Don Juan tragiques en ce qui concerne la conquête des femmes de leurs collègues.

Tandis que les malheureuses détenues sont tout

---

(1) Il en était de même au camp de concentration de Kholmogory. Lire, à ce sujet, dans *Tche-ka*, les pages 295 et 296.

simplement ainsi transformées en chair à plaisir, à la disposition perpétuelle de ces Messieurs, tandis qu'on les oblige à être les domestiques de ceux-ci, à travailler et à s'épuiser de diverses manières, soit à la buandeie, soit à la briqueterie, soit aux champs, les *dames* de l'administration se donnent parfois bénévolement et ce à la suite de quelques bombances successives dans lesquelles l'alcool, le poisson fumé et le concombre salé auront tenu lieu de douces causeries, de mots spirituels, de phrases tendres.

Un tchékiste des plus dépravés était assurément le *camarade Pol*. Spécialiste du cambriolage diplomatique et de l'espionnage à l'étranger, Pol, un Letton, en était arrivé à commettre quelques gaffes qui déplurent en haut lieu.

Rappelé par le Komintern, il rentra en Russie et fut envoyé à Solovki. Au bagne rouge il devait être traité suivant son rang de tchékiste et non comme forçat, ce qu'il était en réalité. On lui confia donc le poste de *juge d'instruction !*

Mais Pol exagéra.

Un jour, il entraîna dans sa chambre une jeune fille détenue. Il l'enivra et la viola sans plus de façons.

Mais l'un de ses amis, un autre détenu, juge d'instruction tout comme lui, eut vent de ce qui s'était passé dans cette chambre réservée, qui était la sienne ainsi que celle de Pol. Il moucharda donc.

Le résultat fut que la malheureuse fut laissée dans la pièce jusqu'à ce qu'elle fût à peu près

remise des drogues que lui avait fait absorber le bandit, pour être, le lendemain, Dieu sait en quel état, dirigée sur Zaïtchi Ostrov, le lieu de souffrances accrues dans lequel les détenues sont envoyées en *punition !*

Quant à l'ignoble Pol, il fut, à *l'amiable*, envoyé à la prison Sekirka, mais comme... surveillant !

Une autre fois, ce fut un tchékiste (non détenu, celui-là) qui tombait foudroyé dans les bras d'une détenue. La chose se passa dans une pièce située près de l'hôpital du « Kremlin ».

En mai 1925, c'était une jeune paysanne envoyée au bagne sans qu'elle sût pourquoi — ainsi que ses parents, d'ailleurs — qui, domestique d'un tchékiste vivant à dix-huit kilomètres du « Kremlin », s'empoisonnait pour ne pas avoir à obéir aux injonctions (car à Solovki *tout* se fait par ordre) de son maître auquel elle *plaisait*. Un docteur fut dépêché, mais on ne sait si elle succomba, ce qui est plus que probable !

Je crois devoir, à l'appui de ce que je viens d'exposer, faire une fois de plus appel au témoignage du capitaine Malsagoff :

« Les femmes honnêtes, qui refusent les rations améliorées que les tchékistes donnent à leurs concubines, meurent bien vite de sous-alimentation ou de tuberculose...

« Les tchékistes et la chpana (prisonniers de droit commun) infectent les femmes de syphilis et autres maladies vénériennes...

« A la fin de 1924 une très jolie jeune Polonaise

de dix-sept ans fut amenée à Solovki. Elle avait été condamnée à être fusillée ainsi que ses père et mère, pour « espionnage dans l'intérêt de la Pologne ». Les parents furent fusillés, mais... la peine suprême fut dans son cas commuée en dix ans de déportation à Solovki.

« La jeune fille eut le malheur d'attirer l'attention de Toropoff, mais fut assez courageuse pour refuser ses dégoûtantes propositions. Là-dessus Toropoff la fit mener au bureau du commandant, l'accusa de cacher sur sa personne des documents « contre-révolutionnaires », lui arracha ses vêtements, la mettant à nu, et la fouilla sous les yeux de toute la garde du camp — examinant avec soin les endroits de son corps où il lui semblait que les « documents » pouvaient être cachés (1).

« Un jour de février 1925, un tchékiste du nom de Popov apparut très enivré dans la hutte des femmes, accompagné par un certain nombre d'autres tchékistes, également ivres. Il alla au lit de Mme X... Cette dame appartenait au milieu social le plus haut et avait été envoyée à Solovki pour dix ans, après que son mari eut été mis à mort. Popov la traîna hors de son lit et dit :

« *N'allez-vous pas venir avec nous en dehors des fils barbelés ?* »

---

(1) Cette jeune Polonaise fut, le 19 mai 1925, évacuée de Solovki, en même temps que M. Patrizi, qui la perdit de vue à Petrograd. L'infortunée avait, au cours de ces quelques mois, tellement souffert, que M. Patrizi la pensait alors âgée de vingt-quatre ans environ. Ce ne fut que lorsque je lui mis sous les yeux le récit du capitaine Malsagoff, qu'il connut son âge véritable. La malheureuse, ainsi qu'elle le raconta en route, s'était vue, à la suite du refus qu'elle avait opposé aux ignobles avances de Toropoff, envoyée à cette île d'enfer qu'est Zaftchi-Ostrov, où elle fut reléguée jusqu'à son départ. En quelques mois, elle avait donc vieilli de sept ans. On la faisait revenir pour, lui avait-on dit, l'échanger contre des communistes qui avaient été condamnés en Pologne. Revit-elle jamais sa patrie ? Nous l'ignorons, et seul le ministère des Affaires étrangères de Pologne pourrait donner des précisions sur ce point.

« C'était là qu'étaient violées les femmes (1).

« Mme X..., ajoute le capitaine Malsagoff, en proie à une crise nerveuse, délira jusqu'au matin suivant... »

Le colonel Chmarovine signale d'autre part le cas d'une jeune fille esthonienne qui, dès le lendemain de son arrivée à Solovki, fut violée par le tchékiste Novikov. Déshonorée, elle se pendit dans l'appartement de celui-ci.

A quelques kilomètres de l'île Solovki se trouve l'Ile aux lièvres, Zaïtchi Ostrov.

Cette île, de petites dimensions, était couverte de pins, de trembles, de bouleaux, entre lesquels s'élevaient quelques habitations à l'usage de ceux des moines qui s'occupaient de la pêche.

Zaïtchi Ostrov n'était donc, en quelque sorte, qu'un poste avancé de l'île Solovki, île entourée d'un assez grand nombre d'îles et de monticules de terre et de rochers ressemblant assez à des boursouflures, sur lesquels les moines ont construit des cabanes, installé des phares, afin de permettre aux pêcheurs de se diriger et de signaler les nombreux écueils aux bateaux qui vont à Kem, pour faire le transport des bois de construction débités par la grande scierie de l'île Popov.

Pour mieux les isoler du monde, les tchékistes envoient sur cette île toutes les femmes accusées par eux d'un délit quelconque.

Zaïtchi Ostrov est donc la Sekirka des femmes.

Réduites à la même ration de famine que les

(1) Ceci se passe à l'île Popov.

hommes à Sekirka, et astreintes à des corvées bien au-dessus de leurs forces, les malheureuses retournent là, peu à peu, à l'état sauvage. La vie terrible qu'elles mènent, les privations inouïes qu'elles endurent provoquent des scènes entre les détenues, qui s'en veulent souvent terriblement, sans, en réalité, savoir pourquoi. Il y a donc là souvent des rixes entre ces malheureuses.

Et la femme jusque-là honnête et réservée est désormais obligée de suivre le cours du torrent pour pouvoir vivre ; souvent, hélas ! elle se laisse entraîner trop loin, et en revient — quand elle en revient — complètement transformée !

*

* *

Lorsque la Tchéka arrête quelqu'un, elle manque rarement d'emprisonner en même temps d'autres membres de sa famille, ne faisant même parfois pas exception pour les vieillards (père ou mère) ; invariablement elle met la main sur l'épouse, les frères, les sœurs du malheureux qu'elle enferme. Et quand il n'y a pas de grands-parents qui restent à la maison, force est à la mère d'emmener avec elle ses enfants, voire ses bébés, dans les caves de la Tchéka. Dans ce cas, c'est presque toujours avec la mère que les enfants préfèrent aller.

Quoique ne comprenant pas grand'chose à ce qui se passe alors autour d'eux, quoique ignorant généralement qu'ils ont les plus grandes chances de ne jamais revoir leur père et qu'eux-mêmes

seront peut-être dans un asile où ils appelleront et chercheront vainement leur mère, ces pauvres petits ont tout de même un pressentiment qui les fait pleurer.

Ces innocents sentent la mort planer dans les caves de la Tchéka où on leur défend de jouer, de faire du bruit, de rire, et ils pleurent, empreints d'une tristesse infinie et dont ils ne raisonnent pas les causes.

C'est que la Tchéka a besoin de leur naïveté et de leur innocence ; elle s'en sert adroitement (1).

Le « juge d'instruction » se lie avec eux ; il leur donne des bonbons, des jouets, et un beau jour il les interroge, non sans leur avoir promis que s'ils disent bien la vérité ils recevront beaucoup de jolies choses.

Il arrive presque toujours que l'enfant ainsi questionné ne voit, dans le bourreau qui lui parle, qu'un brave « oncle » tout disposé à le combler de gâteries, un « oncle » auquel il faut donc être agréable.

Et quand, au cours d'une conversation intentionnellement dirigée sur un jouet qui intéresse

---

(1) On lit dans la *Morning Post* du 17 août 1922 :

« *Toute la force de l'appareil gouvernemental, tout le pouvoir de persuasion des cerveaux malades qui dirigent l'éducation en Russie soviétique sont concentrés vers ce but : chasser de l'esprit de l'enfant toute idée de famille, de pitié, d'obéissance, afin de détruire le sens moral, la morale, comme la famille, comme toute idée d'honneur...*

« *On pousse la jeunesse de Russie vers le vagabondage et la prostitution...* »

Le capitaine Mc Cullagh écrit d'autre part :

« *De toutes les choses terribles que j'ai vues en Russie, la plus terrible est de beaucoup la profonde démoralisation des enfants.* »

spécialement le petit innocent, le « juge d'instruction » demande tout d'un coup et sans avoir l'air d'y attacher trop d'importance si sa maman a dit ceci, si son papa a dit cela, l'enfant, qui la plupart du temps n'a guère écouté ou compris la question posée, répond machinalement « oui », plutôt que « non », son cœur reconnaissant le poussant à abonder dans le sens des questions que pose un si bon « oncle ».

Une telle « déposition » est amplement suffisante pour que, sans qu'aucun jugement intervienne, une condamnation soit prononcée, et le détenu — qu'il s'agisse du père ou de la mère — qui n'a comparu devant aucun tribunal, qui n'a eu l'assistance d'aucun avocat, est alors condamné à la prison, au bagne, ou mis à mort.

Quand on ne condamne pas la mère à la peine capitale, mais à la prison ou au bagne, on trouve tout naturel que ses enfants la suivent dans sa captivité.

Ceux qui ont passé par les geôles rouges ont pu constater le nombre d'enfants qui grandissent là, mélangés à un monde de prisonniers sans cesse renouvelé, au milieu de toutes les tristesses, de toutes les horreurs.

Il en est de même à Solovki ; mais, tandis que dans les prisons ces enfants non seulement ont de mauvais exemples sous les yeux, mais ne reçoivent aucune instruction — ce qui en fait souvent de mauvais garnements — à Solovki il y a une école où, instruits par des détenus, ils peuvent apprendre à lire.

Mais que le lecteur ne se fasse pas ici d'illusions : si cet établissement existe, c'est tout simplement pour, en ce qui concerne leur progéniture présente et à venir, faciliter les choses à ceux des fonctionnaires tchékistes qui sont mariés. Les enfants de forçats peuvent profiter de cette école, voilà tout.

Les enfants ont, à Solovki, droit à leur modeste « païok » (ration de vivres). Ils vivent auprès de leur mère et sont autorisés à courir après leur père quand le hasard le leur fait l'apercevoir.

Quant à la mère, elle n'est jamais autorisée à s'arrêter pour causer à son époux. Le règlement établi à cet effet — strictement appliqué, celui-là — autorise seulement une entrevue par semaine, et cela pendant un maximum d'une heure, en présence d'un tchékiste (1).

---

(1) Il sortirait du cadre de cet ouvrage d'expliquer combien les lois et règlements soviétiques visent à la destruction de la famille. Je crois, toutefois, devoir donner au lecteur connaissance de ces lignes de la *Krasnaïa Gazeta* (*Gazette Rouge*), qu'a citées, au cours d'une conférence à ses confrères du Palais, Me Armand Dorville, avocat à la Cour, et qu'a reproduites M. Pierre Mille, dans *l'Œuvre* du 12 août 1927 :

« *Mariages et divorces en série. Dès le matin, bien que ce soit l'heure du travail, les bureaux de l'enregistrement des actes de l'état civil sont pleins d'amateurs. On divorce en masse par famille, le père, la sœur, la nièce, tout le monde. Il y en a même qui divorcent par hasard, simplement pour tenir compagnie à ceux qu'ils avaient conduits jusqu'au bureau. Tiens ! Voilà des fiancés ! Mais, avant de faire inscrire leur mariage, comme chacun avait déjà convolé, il faut d'abord qu'ils fassent enregistrer leur divorce, la femme d'avec son ex-mari, le mari d'avec son ex-femme.*

« *Voici maintenant une jeune femme qui se présente pour le même motif.*

« — Où est votre mari ? — Mon mari ? A son bureau ! — Vous vivez ensemble ? — Oui. — Pourquoi divorcez-vous ? — Pour l'embêter, tiens !...

Quelle raffinerie ces sauvages apportent dans tout !

Pauvres petits enfants !

Combien d'entre vous ne résistent pas à une nourriture de mauvaise qualité et trop parcimonieusement distribuée, à un climat aussi dur, à une hygiène déplorable, à un genre de vie si primitif !

En quel milieu atroce vous vivez, privés des caresses de votre père, que vous voyez non seulement transformé en bête de somme, mais devenu un martyr.

Vous assistez, impuissants, aux souffrances

« *Ça suffit. On déclare divorcée la femme qui veut embêter son mari...*

« *La procédure est automatique. Ça ne prend pas plus de cinq minutes. Dix au plus, dans les cas compliqués...*

« Du reste, ajoute M. Pierre Mille, si le mariage se dissout si facilement, c'est que, d'après la loi soviétique, il ne crée aucune communauté de biens entre les époux. »

M. Géo London écrit, d'autre part, dans *le Journal* du 25 septembre 1927 :

« Le mariage, en Russie, est la chose la plus précaire qui se puisse imaginer, puisque le divorce peut s'obtenir instantanément, même par la volonté unilatérale d'un des époux...

« Dans la salle des divorces des bureaux de l'état civil du quartier de la Léontiewsky (Moscou), j'ai vu une toute jeune femme venir demander, en riant, l'annulation du mariage qu'elle avait contracté la veille. Elle l'obtint, conformément à la loi...

« En moins d'une demi-heure, j'assistai ainsi à l'obtention de onze divorces, décidés peut-être le matin même... »

Je relève enfin les lignes suivantes, dans un article de M. Henry de Korab, intitulé : *Après dix ans. — La Russie, pays de l'enfance pourrie*, paru dans *le Matin* du 4 janvier 1928 :

« A quatorze ans, un enfant est autorisé à se rendre à un office approprié et à déclarer :

« *Mes parents m'embêtent, je les répudie...* »

ininterrompues de votre père, de votre mère, quand vous ne voyez pas celle-ci odieusement maltraitée, violée par les tchékistes.

Quelle idée pouvez-vous avoir de la vie, de la morale, de la justice !

Et que devenez-vous quand, l'un après l'autre, vos parents ont succombé aux privations, à l'épuisement, quand ce n'est pas aux supplices (1) !

Quel terrible compte l'infâme Dzerjinski doit avoir à rendre là-haut, lui qui institua la terreur, en en faisant un moyen permanent de domination.

---

(1) Voir à l'appendice : *Le Martyre des petits dans une « maison d'enfants » soviétique.*

CHAPITRE VIII

LES TRAVAUX, LES SUPPLICES, LES EXÉCUTIONS

Le travail est l'occupation quasi totale des pauvres forçats qui, hommes et femmes, doivent s'y livrer jusqu'à épuisement total.

Un seul jour férié dans l'année, le premier mai, et quelques rares jours dans lesquels l'on n'a qu'un repos partiel, tels que les jours anniversaires de la mort de Lénine, de la Commune à Paris, de la révolution de 1917, etc...

N'est exempté de travail que le détenu qui *tombe à terre d'épuisement et qui ne peut plus tenir debout* ou le détenu qui, ayant demandé à passer la visite, est reconnu malade pour être admis à l'hôpital ; mais, pour être reconnu, il faut avoir au moins trente-neuf de fièvre ; sinon l'on est douloureusement puni et envoyé au cachot. La

même punition est appliquée au détenu qui déclare ne plus pouvoir continuer à travailler, même s'il est atteint d'une maladie évidente pour tous, du moment que ses forces ne le trahissent pas complètement, et qu'il ne tombe pas à terre.

On considère que, dans ce cas, le détenu « refuse de travailler ». Un premier « refus de ce genre » lui vaut donc la peine du cachot. Si, à sa sortie de celui-ci, il est toujours, vu sa faiblesse, incapable de travailler (généralement celui qui sort du cachot est en plus mauvais état que lorsqu'il y est entré) mais n'a pas, le malheureux, encore trente-neuf de fièvre, il est considéré comme opposant un second refus de travail et est, alors, envoyé à la prison Sekirka, dont il est parlé plus loin.

S'il sort vivant de ce lieu de souffrance accrue, ou il a enfin le degré de température voulue et est admis à l'hôpital, — généralement pour y mourir, — ou il est renvoyé au travail, encore plus affaibli. Et là, il lui faut faire appel à toute son énergie pour travailler jusqu'à ce qu'enfin il perde connaissance ou tombe d'épuisement, car il sait que s'il a le malheur de dire encore que malgré toute sa bonne volonté il ne peut plus travailler, il sera, de retour au camp, et s'il est un K. R., condamné à mort, et, d'un coup de ce gros revolver que porte chaque tchékiste, abattu comme un chien.

On ne supprime pas tout à fait aussi vite les détenus appartenant à d'autres catégories, ce qui équivaut, dans la plupart des cas, à prolonger leurs souffrances, leur agonie.

Car, ne l'oublions pas, il n'y a, pour les pau-

vres forçats de Solovki, — surtout pour ceux qui ne reçoivent ni colis ni argent de l'intérieur, c'est-à-dire pour la très grande majorité, — il n'y a, dis-je, qu'une solution, la mort.

La mort, soit à Solovki même, soit dans un autre lieu de souffrance, les tchékistes dirigeant parfois sur un autre bagne ou en Sibérie tel ou tel détenu qui s'obstine à vivre quand même à Solovki.

Les gens de la rue de Grenelle, remarquez-le, pourront objecter que les « règlements » en vigueur à Solovki ne prévoient, pour un refus de travail, qu'une extension de peine d'un an. C'est exact, mais en cette matière comme généralement, du reste, le règlement n'est pas observé ; l'administration du bagne et les tchékistes n'en font qu'à leur guise, et sont pleinement approuvés par Moscou. Aussi les « hautes personnalités » soviétiques qui, de temps à autre, viennent visiter et « inspecter » Solovki, trouvent-elles là-bas tout pour le mieux !

*
* *

Les martyrs du bagne rouge sont réveillés à cinq heures du matin (à moins qu'ils ne l'aient été à minuit ou deux heures), et alignés par compagnies dans la cour du « Kremlin » ou, quand l'hiver il fait par trop froid, dans les corridors. Des chefs d'équipe chargés de les surveiller, et munis chacun de la liste de leurs victimes, les emmènent alors au travail.

Tout travail est fait à la tâche (1).

Ceux qui sont habitués à ces genres de travaux et qui ont encore assez de force de résistance arrivent à terminer leur tâche bien avant la plupart des autres, et, eux, seront au moins certains de pouvoir, en rentrant, je ne dirai pas manger, mais se réchauffer avec le liquide étrange qu'à Solovki l'administration appelle la soupe.

Les travaux les plus pénibles sont ceux qui sont exécutés en forêt.

Munis de haches et de scies, les détenus sont amenés là par des chemins à peu près impraticables, à travers des terrains où le marécage, jadis maîtrisé par les moines, reprend peu à peu ses droits.

Une fois sur place, les forçats doivent abattre des arbres souvent séculaires, les débiter pour en faire soit du bois de chauffage, soit du bois de construction, et transporter tout ce bois jusqu'au bord des routes.

Remarquons en passant qu'ici comme partout

---

(1) Le colonel Chmarovine, de son côté, déclare ceci : « On travaillait dans les forêts de Solovki, dans la scierie, la briqueterie. On était réveillé à cinq heures, on travaillait à la tâche et chacun était obligé de terminer la tâche assignée. *Ceux qui n'arrivaient pas à la faire devaient rester sur place jusqu'à la fin de leur tâche et ne recevaient pas à manger.* L'état de santé et les conditions de travail n'étaient pas pris en considération. En plein automne, des hommes et des femmes qui, malades, ne pouvaient accomplir jusqu'au bout la tâche qui leur avait été donnée, passaient des journées entières (journées de vingt-quatre heures) à l'extraction de la tourbe, avec de l'eau jusqu'aux genoux. Les refus occasionnaient de telles punitions que les détenus ne les supportaient pas... »

Communiqué par M. F. Paris

Communiqué par M. F. Paris

R.F.

La Terreur Rouge.
Maison Gandobmine, siège de la Tchéka de Tsaritsine.

La Terreur Rouge. Le Capitaine en second Théodorov, torturé à Kherson : les bras sont percés et écorchés. En bas, les instruments de torture.

en Russie l'administration soviétique ne sait que détruire, qu'anéantir l'œuvre de tant de siècles de labeur (1) !

C'est surtout en hiver que ce travail en pleine forêt est dur : à peine vêtus, le bas des jambes et les pieds généralement protégés... par d'informes bandes de toiles et de vagues semelles de fortune attachées par des lanières quelconques, graduellement épuisés et anémiés ainsi que je l'ai expliqué, les détenus doivent, pour accomplir leur tâche, se mouvoir dans une neige glacée qui la plupart du temps leur vient jusqu'aux genoux, tandis que souffle le terrible vent si particulier à cette région. Aucun gant, même le plus simple morceau d'étoffe, ne protège leurs pauvres mains amaigries, que trop souvent coupent maintes gerçures, que raidit affreusement cette température arctique, tandis que le froid, toujours le froid, traversant leurs vêtements généralement si légers, leur cause une souffrance ininterrompue, leur fait contracter des maladies qui, devenant bien vite chroniques, ne pardonneront pas !

L'abatage des arbres exécuté dans de telles conditions (2), n'est pas sans présenter de grands dan-

---

(1) Mme et Mlle Brunowsky déclarent ceci, que confirme M. Patrizi : « Malgré que la main-d'œuvre soit, à Solovki, très nombreuse et gratuite, aucun des travaux entrepris dans l'archipel de la mort ne donne de bénéfices. Seule, la coopérative doit rapporter quelque peu, grâce aux prix exorbitants auxquels elle vend ses produits. »

(2) L'hiver étant, à Solovki, une nuit quasi permanente, on est en droit de se demander comment peuvent alors continuer les travaux à l'extérieur. La neige, dont le sol est couvert, permet de voir assez pour exécuter les gros travaux, mais non sans augmenter considérable-

gers pour les malheureux ainsi gênés dans leurs mouvements, et parfois il y a des accidents graves : des arbres énormes, dans leur chute, estropient ou écrasent plusieurs travailleurs.

Ceux qui sont tués sur le coup sont les plus favorisés, car les autres, ne trouvant à l'hôpital que la fameuse teinture d'iode, l'ouate et l'eau en guise de tous médicaments, et ni chirurgien ni instrument d'aucune sorte, risquent fort d'avoir, à partir de ce moment, une agonie longue et terrible. Je dois ajouter qu'à Solovki la moindre plaie ne se referme que très difficilement, faisant souffrir durant des mois et des mois. Souvent elle s'ouvre à nouveau, après avoir paru complètement guérie. On attribue cela au climat, mais le mauvais état de santé de la plupart des détenus n'est-il pas un auxiliaire du mal ?

Le plus dur n'est pas toujours d'abattre les arbres et de les débiter ; c'est bien souvent de transporter ensuite ce bois à des distances assez éloignées.

Ayant chacun sur le dos une lourde charge de grosses bûches ou de morceaux de bois de construction, les forçats doivent traverser des terrains sans chemin la plupart du temps, mais parsemés de monticules et d'un nombre infini de mares recouvertes de feuilles dans lesquelles ils tombent souvent.

---

ment les dangers pour ceux qui, par exemple, abattent et débitent des arbres.

Tous les points importants de l'île, même ceux où l'on rassemble le bois pour le transporter au « Kremlin », sont éclairés à l'électricité.

Ces trous sont aussi traîtres en automne qu'en hiver, lorsque la neige recouvre tout d'une couche trompeuse ; ils occasionnent des chutes douloureuses ; et, quand le sol n'est pas encore gelé, les malheureux qui y enfoncent soudain ne s'en retirent que plus ou moins trempés.

Le lac Blanc est l'un des plus importants de l'île, peut-être même le plus grand. Son rivage, long de plusieurs kilomètres, permet d'atteindre plus facilement les points les plus éloignés de la forêt et d'amener ainsi sans trop de difficulté au « Kremlin » le bois qu'on y coupe.

De la forêt, on transporte sur les épaules les bûches ou les troncs jusqu'au lac ; là, on les jette dans des embarcations spécialement construites par les moines, embarcations au fond desquelles on verse préalablement de l'eau pour amortir les chocs, et qu'un canot à moteur remorque jusqu'à la rive la plus rapprochée du « Kremlin », c'est-à-dire à une distance d'environ cinq kilomètres. Là, on charge le bois sur des wagons que, par une voie de soixante centimètres, une locomotive conduit alors près du mur d'enceinte.

En hiver, ce lac est gelé, bien entendu, et quand il est recouvert d'une couche de neige, les traîneaux peuvent y circuler facilement. Grâce à la neige encore, qui permet en forêt un passage moins difficile, on peut, l'hiver, enlever ceux des bois que jusque-là on a dû laisser sur place.

Et la neige est abondante !

Elle tombe pendant des semaines entières, et si

épaisse que les chevaux s'y enfoncent et que tout charroi devient difficile.

Mais cela ne peut arrêter le travail, car on organise alors des *oudarniki*, ou travaux d'extrême urgence (1). Ces *oudarniki* consistent à rassembler tous les prisonniers par troupes de sept à huit cents, à les placer par rangées de quatre, cinq ou six, et à les faire marcher sur la neige, pour la damer, pendant cinq, six heures. Cette marche interminable à travers la forêt, extrêmement pénible, est imposée pour permettre aux chevaux attelés, qui doivent passer ensuite, d'avoir moins de mal et de ne pas enfoncer dans la neige.

Et dire que la plupart des détenus, pour tasser ainsi une neige haute de deux à trois mètres, sont aussi légèrement habillés et chaussés que je l'ai indiqué plus haut !

Mais ce n'est pas tout, car un nouveau genre de travail, véritable supplice, est pratiqué à Solovki depuis 1925 : l'extraction de la tourbe.

Commençant sans doute à se rendre compte des ravages causés par un déboisement ininterrompu autant que peu méthodique, l'administration du bagne à songé à la tourbe des marais de l'île comme combustible. Mais, là encore, mêmes procédés barbares, même absence d'exploitation ra-

---

(1) En période d'*oudarniki*, les détenus sont mobilisables à toute heure de la nuit pour effectuer les travaux dits urgents. Ces *oudarniki* ne sont jamais déduits des heures normales de travail dû. Le forçat prend part, la nuit, aux *oudarniki*, et est ensuite envoyé aux travaux normaux.

tionnelle ; et, me basant ici sur les témoignages de Mme Brunowsky, de Mlle Brunowsky et du colonel Chmarovine, je dois déclarer que l'extraction de la tourbe est, à Solovki, un travail non seulement des plus pénibles, non seulement épuisant au suprême degré, mais atroce.

Sans chaussures ni vêtements appropriés, des hommes et des femmes, tous de pauvres prisonniers de ce bagne infernal, restent des journées entières dans la pestilence des marais, enfonçant jusqu'aux genoux, voire même jusqu'à la ceinture dans la vase, dans l'eau froide, glacée même, devenant en outre là, dans la belle saison, une pâture commode pour les moustiques voraces, aux essaims innombrables !

*
* *

Si, à Solovki, on épuise ainsi les détenus par des travaux incessants et des plus pénibles, il ne faudrait pas croire que le rendement obtenu est en rapport avec les efforts dépensés : ce serait bien mal connaître l'administration soviétique, composée de gens aussi ignorants que brutaux. Que le lecteur s'imagine bien qu'administration soviétique signifie *souffrances*, *désorganisation* et *ruine*.

La briqueterie de Solovki est, de cette vérité, une bien triste illustration.

J'ai, au chapitre premier, indiqué combien celle-ci, sous la sage administration des moines, fonctionnait d'une façon non seulement satisfaisante,

mais très florissante. Nous allons voir ce qu'elle devint entre les mains grossières des bolcheviks.

Cette briqueterie, bâtie, comme la plupart des autres constructions, avec des briques fabriquées sur place par les moines, fut une des choses qui excitèrent le plus la convoitise des tchékistes.

Ils crurent, en effet, trouver là une mine d'or, pensant pouvoir fabriquer, avec une main-d'œuvre abondante et ne coûtant rien, d'importantes quantités de briques qui seraient d'un placement très facile sur le continent, où presque tout était à réparer ou à reconstruire. Ils voulurent donc organiser une production énorme.

L'outillage et les méthodes jusque-là employées avec tant de succès par les moines leur paraissant insuffisamment modernes, ils bouleversèrent tout, et eurent la main si heureuse que, jusqu'au 19 mai 1925, date du départ de M. Patrizi, pas une seule brique n'avait pu encore être fabriquée.

Plus de deux cent mille briques préparées non sans difficulté furent réduites en miettes lorsqu'elles passèrent par les fours. Et les pauvres détenus qui, là, avaient été de nuit comme de jour surmenés par les *oudarniki* successifs (il fallait aller vite, Moscou ayant décidé que le bagne subviendrait à ses besoins grâce aux bénéfices provenant de la vente des briques), furent astreints à de nouveaux *oudarniki* : il fallut enlever cette masse de terre et, dans des brouettes, la transporter au loin.

Plus encore que la forêt, la briqueterie, sur laquelle se portaient spécialement les regards des tchékistes, a fait des victimes. Il y régnait une dis-

cipline si terrible que je renonce à en décrire les rigueurs féroces. Qu'il me suffise de dire que le travail à la briqueterie était, même par les *chpana*, aussi redouté que la Sekirka !

Il convient de remarquer ici qu'en s'efforçant de faire renaître cette industrie, le Gouvernement des Soviets agit en complète opposition avec ses soi-disant principes : il rêve d'inonder de produits fabriqués par des bagnards les vastes territoires qu'il opprime, alors qu'il y a en Russie tant et tant d'ouvriers qui errent à la recherche d'un morceau de pain, parce que sans travail depuis des mois et des mois !

Mêmes résultats désastreux à la tannerie et dans les diverses autres entreprises.

En ce qui concerne le travail de bureau, on décida tout d'abord de n'y employer que les tchékistes. Mais comme ces derniers savent généralement mieux se servir d'un revolver que d'un porte-plume, il fallut, bon gré mal gré, confier certains postes à des détenus non tchékistes, et ce fut ainsi que notre compatriote remplit les fonctions de comptable pendant environ quatre mois et demi.

Mais que l'on n'aille pas se figurer que les détenus ainsi employés en étaient un peu mieux considérés ; ce serait bien mal connaître la mentalité grossière des tchékistes.

Ceux des détenus qui sont employés, soit dans les bureaux, soit dans les ateliers, n'ont qu'un avantage : tandis qu'ils sont là, ils ne sont pas

occupés à des besognes plus pénibles. Mais le matin, avant l'heure de l'ouverture des bureaux et des ateliers, et, le soir, après la fermeture de ceux-ci, ils leur faut participer, tout comme leurs camarades, aux durs travaux en cours, sans compter que souvent la nuit on les fait peiner, soit à la briqueterie, soit en forêt, tout en exigeant d'eux, le lendemain, l'accomplissement de la besogne habituelle !

Le dimanche, les bureaux ferment, mais seuls parmi ceux qui sont employés là les tchékistes en profitent ; les autres, les simples détenus, sont envoyés en forêt, car pour ceux-ci point de repos, si ce n'est, en fin de compte, un jour ou l'autre, le repos éternel...

*
* *

A Solovki les coups de poing, les coups de botte, les coups de bâton sont choses courantes, et pour les motifs les plus futiles les détenus sont envoyés au cachot : pour une réponse qui a le don de déplaire à un tchékiste, pour retard lors d'un appel, pour « mauvaise volonté » au cours d'un travail (c'est-à-dire généralement ralentissement involontaire des efforts fournis, par suite de surmenage ou de maladie), etc., etc... La mise au cachot se fait immédiatement, sans explication aucune, sur la simple demande du tchékiste, et « une affaire » est créée contre le malheureux pour lequel une période de souffrances accrues vient de commencer.

Le cachot est situé dans une dépendance du bâtiment indiqué par le numéro 16, sur le plan ci-joint (voir page 59). Il se signale immédiatement à l'œil par les tôles qui, posées extérieurement aux fenêtres donnant sur la cour du « Kremlin », empêchent le détenu enfermé là de voir ce qui se passe à l'extérieur.

Rien qu'à ces tôles on voit que le système de la Tchéka est partout le même, que ce soit à Tiflis (Géorgie), à Moscou — centre de la nouvelle civilisation — ou à Solovki (mer Blanche).

A Moscou (Tchéka de la Loubianka 2, surnommée *le vaisseau de la mort*), les détenus sont parqués dans des pièces n'ayant vue que sur la cour de l'immense bâtiment (l'un des plus vastes de la ville) d'où la sinistre Tchéka fait souffrir le sixième du globe et ensanglante partiellement le reste du monde. Les uniques fenêtres de ces pièces — fenêtres donnant sur la cour, je l'ai dit — sont, comme à Solovki, munies de tôles arrêtant complètement le regard.

Au cachot, le détenu ne reçoit plus que deux cents grammes de pain et, tous les deux ou trois jours, un peu de « soupe ». Dans ce bâtiment, les cellules sont les mêmes pour ceux qui y sont envoyés accidentellement, ou pour ceux dont l' « affaire » est déclarée sérieuse. Ces derniers sont toutefois complètement isolés dans un coin, où ils ont tout juste la place de s'étendre... sur le plancher.

Quoique recevant aussi peu de nourriture, ceux qui s'y trouvent en prison préventive sont chaque jour emmenés au travail, mais avec une escorte

spéciale et dans des endroits isolés ; on veut en effet éviter à tout prix que ces martyrs puissent échanger quelques paroles avec leurs camarades « libres » ou recevoir un peu de pain ou de tabac de quelque autre bagnard compatissant. Et les malheureux qui sont jugés les plus dangereux sont conduits au travail isolément, chacun d'eux étant toujours sous la surveillance étroite d'au moins un tchékiste prêt à l'abattre à la moindre tentative de résistance.

Tout comme dans les Tchékas de la Russie continentale, celui contre lequel a été « créée » une « affaire » est emmené dans les bureaux de l'instruction, bureaux dont l'accès est absolument interdit aux profanes et qui sont situés à l'Oupravlenia (Direction des services administratifs). Là, il est cuisiné par le trop célèbre Vaskov (le « chef de la justice » de Solovki) ou par un autre ex-juge d'instruction quelconque, qui aura été, du continent, envoyé au pénitencier pour vol ou concussion par trop exagérés.

Et lorsque l'instruction est close, le détenu est, soit remis en « liberté », soit envoyé à la prison Sekirka, soit au cimetière.

*
* *

La prison Sekirka, construction absolument délabrée, aux vitres brisées, est située sur la colline du même nom, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest du « Kremlin ».

Au seul mot de Sekirka, les détenus frissonnent

de terreur ; au seul mot de Sekirka, les détenus sont en proie à des visions macabres.

A Sekirka, c'est un nouvel isolement, en cette île déjà si isolée du reste du monde.

A Sekirka, les tchékistes gardes-chiourme sont encore plus ignobles, car il n'y a plus là qu'un seul témoin de leurs actes, de leurs crimes, Dieu, qui, pour eux, n'existe pas.

A Sekirka, le prisonnier doit vivre uniquement avec la pauvre ration qu'il reçoit : un peu de ce pain infect qu'est le pain de Solovki, un peu d'eau, de la soi-disant soupe vers deux heures de l'après-midi, et quelques cuillerées de « kacha » (gruau) le soir. Il n'est pas autorisé à acheter des vivres à la coopérative si, par hasard, il reçoit quelque argent de parents demeurés sur le continent. Complètement nu, il couche par terre dans des geôles suintant l'humidité, été comme hiver, et, bien entendu, jamais chauffées, même l'hiver, pourtant si rude sous ce climat arctique.

Par contre, il est astreint à des travaux encore plus pénibles que ceux qu'exécutent les autres forçats, et le mot repos doit disparaître complètement de sa pensée (1).

Alors, il arrive souvent que l'infortuné, épuisé, affamé, désespéré, poussé à bout, ne peut contenir

---

(1) Mme et Mlle Brunowsky déclarent en outre, en ce qui concerne Sekirka : « Partout, en général, et à Sekirka en particulier, les coups de bâton et les coups de crosse sont en vogue. Mais, à Sekirka, il y a encore un autre système de torture. Le forçat prisonnier à Sekirka est souvent astreint à transporter de quinze à vingt seaux d'eau par jour, qu'il doit aller chercher au pied de la colline, et qu'il remonte en gravissant un escalier de deux cent cinquante marches environ. »

un mot de révolte, auquel, séance tenante, répond une balle de revolver.

Et c'est un cadavre de plus, qui est enterré au flanc de cette colline de mort ! Cadavre dont, au bout de quelques jours, on ne connaîtra même plus le nom.

Combien nombreux sont les innocents, dont les souffrances atroces trouvent ainsi un terme !

De Sekirka, enfin, l'on sort rarement vivant, si ce n'est généralement pour être, véritable squelette respirant encore, transporté à l'hôpital, gelé, la peau collée aux os ! Dans la majorité des cas, la mort n'est alors que retardée de quelques heures !

*
* *

Jugeant sans doute qu'ils n'avaient pas encore assez de moyens à leur disposition, pour martyriser les pauvres bagnards de Solovki, les tchékistes ont, avec leur esprit vraiment démoniaque, inventé et mis en pratique le supplice des moustiques qu'ils infligent maintenant aux femmes comme aux hommes (1).

Le supplice des moustiques ne peut, heureuse-

(1) Dans *le Journal* du 17 janvier 1928, page 2, col. 1, il est rapporté que Mme Kornilov, veuve d'un médecin militaire russe fusillé par les rouges et qui fut elle-même envoyée au bagne de Solovki, a donné au journal letton de Riga, *Jaunakas Zinas*, des détails sur ce supplice. En exposant ainsi « une prisonnière, attachée nue à un poteau, aux piqûres des moustiques, et cela pendant plusieurs heures », les bolcheviks doivent trouver, dans les souffrances de cette victime féminine, un piquant nouveau à leur salacité.

ment pour les pauvres bagnards de Solovki, être infligé que pendant la courte période de l'été, au cours de la forte chaleur, de onze à quinze heures.

On condamne « aux moustiques » avec la même facilité que l'on menace un bambin du pain sec. Le premier tchékiste venu peut, de son propre chef, à n'importe quel moment, pour n'importe quelle raison, condamner n'importe quel détenu à être exposé ainsi en pâture aux moustiques, et cela sans même l' « instruction » préalable de la « justice » de Solovki. Comme la condamnation elle-même, la durée de l'exposition — qui d'habitude varie de une à dix heures ! — dépend uniquement de la mauvaise humeur, de la fantaisie, du sadisme du tortionnaire qui inflige cette terrible peine.

Et tous les jours, par temps ensoleillé, le condamné s'acquitte partiellement de sa « dette », jusqu'à ce que le nombre d'heures soit atteint.

Complètement dévêtu, il est exposé dans la cour même du « Kremlin », face au bureau du commandant du service de garde. Menacé d'être enfermé dans un *sac de pierre*, ou roué de coups sans autre forme de procès s'il bouge le moins du monde, il doit rester debout, comme au garde à vous, sans faire le moindre mouvement, de façon à ne pas risquer d'effaroucher le moindre moustique.

Tandis qu'il est ainsi exposé, un tchékiste le surveille qui, lui, s'abrite soigneusement non loin de là, à l'intérieur du poste de police (poste des laissez-passer et commissariat de police du camp, situé au coin du bâtiment indiqué par le n° 5 sur

le plan). Cet odieux garde-chiourme ne perd pas le supplicié des yeux, prêt à lui faire recommencer sa peine, s'il n'a pas la force de volonté nécessaire pour résister. Et celui qui en fin de compte ne peut pas supporter cet atroce supplice est accusé de faire la mauvaise tête ; une « instruction » est alors ouverte contre lui et cette intervention de la « justice » est souvent le prélude de la mort.

Les moustiques de Solovki sont d'une grandeur plutôt anormale, je l'ai dit ; leurs piqûres — le mot morsures conviendrait mieux ici — sont, très douloureuses, et cette île étant marécageuse, ces insectes y pullulent, quand vient la saison plus chaude. Ce qui fait qu'en été les détenus qui travaillent au dehors, soit en forêt, soit dans les prairies, sont vraiment martyrisés par ces auxiliaires de la Tchéka. Quelquefois on essaie bien de se couvrir la face avec un linge quelconque, mais alors on étouffe et on en est réduit à chasser de son mieux ces bestioles avec les mains, ce qui n'a une certaine efficacité que si on peut le faire à peu près sans interruption. Or, une telle chose est-elle possible quand on doit accomplir une tâche imposée, tâche déjà suffisante pour exiger un travail assidu de dix, douze et même quatorze heures !

Ce n'est donc qu'en revenant de la forêt ou de la prairie qu'on peut, tout en marchant, agiter autour de soi des branches d'arbres qui chassent des nuages de moustiques acharnés.

Et ce sont souvent six, sept et même huit kilomètres qu'un détenu doit faire quatre fois par jour : pour aller le matin à son travail ; pour, à

quatorze heures, rentrer absorber le liquide pompeusement décoré du nom de soupe ; pour retourner d'où il vient ; pour enfin, le soir, regagner sa cellule.

Celui qui est condamné au supplice des moustiques doit, entièrement nu, rester immobile, telle une botte de foin jetée à des animaux. Ce malheureux est couvert de moustiques qui enserrent son pauvre corps d'un sombre et hideux tissu vivant aux innombrables et perpétuelles morsures atroces ; il lui faut, dans une douleur incessante et avec une tension nerveuse poussée au paroxysme, que seule dompte la crainte du tchékiste voisin, endurer jusqu'au bout le supplice — appelé punition par ces sauvages — qu'a infligé un tchékiste qui n'est, en réalité, qu'un détenu comme lui, et dont les délits qui l'ont fait envoyer à Solovki sont certainement autrement graves que les siens propres, si même il en a commis !

Quand prend fin le supplice, — soit que le nombre d'heures prescrit soit atteint, soit que quinze heures aient sonné, moment auquel on arrête jusqu'au lendemain l'exposition du condamné, de crainte qu'avec une chaleur moins grande les moustiques ne soient moins nombreux, — le malheureux est ramené à sa chambrée. Il y pénètre, hagard, les yeux en feu, avec un visage sans expression et exaspéré tout à la fois : c'est la bête traquée qui se sent perdue et qui voudrait pouvoir se venger avant de mourir.

Maintenant qu'il a la liberté de ses mouvements, il se met à se gratter sans fin ; il met en sang la

peau qui le démange, et il y réussit si bien, que bientôt son corps n'est plus qu'une vaste plaie. Quelles terribles souffrances aura-t-il à endurer le lendemain, s'il n'a pas encore été exposé un nombre d'heures suffisant pour satisfaire la brute sadique qui l'a condamné ! Si, au contraire, sa peine est terminée, alors il pourra dans quelques heures, lorsqu'il sera, comme si rien ne s'était passé, conduit au travail avec ses compagnons, se précipiter dans le premier lac, le premier canal, le premier étang qu'il rencontrera.

Là, il mettra un peu de fraîcheur sur ces centaines de plaies qui recouvrent son être d'un réseau serré de brûlures cuisantes dont l'acuité, loin de diminuer, lui semble devenir plus intense d'instant en instant, sans qu'il puisse savoir si cet excès de douleur lui vient des innombrables piqûres serrées et profondes qui, à part la plante des pieds, n'ont pas épargné la plus petite surface de son corps, ou des déchirures sanglantes des ongles affolés par la souffrance.

Ce long martyre dure non pas des jours, mais des semaines, et beaucoup en meurent. Les épileptiques — très nombreux à Solovki — peuvent rarement supporter ce supplice : après quelques minutes d'exposition aux moustiques, ils tombent et se débattent seuls jusqu'à la fin de leur crise. Une fois revenus à eux, ils sont ramenés à leur chambrée et dix minutes plus tard envoyés au travail.

Les forçats de Solovki ont, avec impatience, attendu l'été, dans l'espoir que le soleil chassera

Communiqué par M. F. Paris

Communiqué par la Vague Rouge

R.F.

La Terreur Rouge. La maison Tioulpanov, à Kherson,
dont le sous-sol a été utilisé pour les tortures.

Les atrocités de la guerre civile.
Un ouvrier martyrisé par les bourreaux chinois de la Tchéka.

un peu la tristesse de leur terrible calvaire et leur permettra d'améliorer leur ordinaire, grâce aux herbes, coquillages ou poissons qu'ils pourront se procurer. Hélas ! ils trouvent alors l'été trop long, cet été qui ne dure que deux mois à deux mois et demi ; et, quoique avec une certaine appréhension, parce qu'ils n'ont généralement pas d'effets assez chauds pour les préserver du froid intense, et parce qu'ils savent qu'il souffriront davantage encore de la faim, ils souhaitent maintenant que l'hiver arrive sans tarder.

*
* *

Mais, l'hiver, les rouges ont inventé autre chose : le supplice de la tour froide (1).

Du clocher du « Kremlin », qui jadis appelait les moines à la prière, ces cerveaux, qui paraissent ne plus rien avoir d'humain, ont fait un lieu de souffrance, un lieu de torture trop souvent mortelle.

Ce clocher, qui a quelque dix-huit mètres de haut, est la partie du « Kremlin » la plus exposée au froid, la plus battue par les vents. Là, se trouvait, à une certaine hauteur, un espace assez large, que les tchékistes aménagèrent spécialement pour leurs projets infernaux.

Afin que leurs futures victimes n'aient pas la possibilité d'abréger leurs souffrances en se préci-

(1) M. S.-P. Melgounov signale le supplice de la tour froide, au camp de Kholmogory, à la page 175 de son livre.

pitant dans le vide, ils ont clos toutes les ouvertures avec des planches, mais en ayant bien soin de laisser entre celles-ci assez d'espace pour que les vents puissent souffler librement.

C'est en cet endroit que de malheureux forçats, auxquels on ne laisse alors sur le corps qu'un caleçon et une chemise, sont enfermés, exposés ainsi pendant trois, quatre et même huit jours, à un froid qui peut dépasser trente degrés au-dessous de zéro !

Aucune literie, bien entendu, mais partout des planches laissant passer entre elles le froid, la neige, les rafales glaciales.

Il faut, dans cet espace forcément restreint, aller, venir, marcher jour et nuit, marcher sans cesse, pour tâcher de résister. Et celui qui, à bout de forces, s'accroupit, est bientôt gelé sur place.

Oh ! les condamnés innocents qui sont là, on se garde bien de les envoyer au travail, afin d'éviter qu'ils n'aient une possibilité de se réchauffer, en peinant.

Non, il faut que lentement, par le froid, la mort les prenne (1).

*
* *

Il y a, au-dessous du bâtiment qui fait corps avec la cathédrale Préobrajensky, c'est-à-dire vis-à-vis du n° 16, des puits en pierre aussi vieux que le

(1) M. Patrizi, qui était logé dans l'enceinte même du « Kremlin » et travailla là dans les bureaux pendant un certain temps, a vu des victimes de ce supplice atroce.

monastère lui-même, c'est-à-dire cinq fois séculaires. On les appelle maintenant les « sacs de pierre », car non contents d'avoir recours aux moustiques et au froid pour torturer leurs prisonniers, les tchékistes ont, avec ces puits, créé un autre genre de supplice (1).

Tandis que l'exposition aux moustiques est une peine infligée couramment, le supplice du sac de pierre est, lui, moins fréquent.

Il ne dépend pas de la fantaisie du premier tchékiste venu, mais n'est appliqué qu'avec l'autorisation ou d'après la décision de tchékistes de haute volée tels que Mikhelson et Barinov.

A la suite d'une « résolution » de l'un de ceux-ci, un détenu, accusé d'une faute dont la gravité est calculée d'après l'origine de ce dernier (K. R. ou *chpana*), est emmené dans le souterrain où débouchent ces puits, complètement déshabillé et descendu à l'aide d'une corde dans l'un des trous, véritables cercueils pour vivants, dont le peu de largeur ne permet pas de s'étendre, mais oblige à rester debout ou accroupi.

Une fois dans cette sorte de tombe, le condamné ne reçoit par jour que deux cents grammes de pain et un gobelet d'eau, juste de quoi prolonger sa vie.

Complètement nu, donc transi par le froid, il est plongé dans la plus profonde obscurité et

---

(1) C'est pour épargner la sensibilité de mes lecteurs que je me suis borné à reproduire seulement trois photographies de suppliciés, bien que j'aie eu le choix entre plusieurs centaines de documents, dont certains sont particulièrement atroces.

patauge dans ses excréments et ceux de ses prédécesseurs.

Lorsque, épuisé par le manque de sommeil, il veut dormir, il n'a d'autre ressource que de s'appuyer sur la paroi de pierre, humide et glacée, puisqu'il lui est impossible de s'étendre.

Les émanations pestilentielles, la fatigue, la faim, le froid, et les parasites divers qui s'attaquent sans retard à son pauvre corps, font bien souvent de celui-ci un cadavre, avant que ne soit écoulée la durée du supplice, et, avant de mourir lui-même, le malheureux martyr doit souvent entendre, dans la nuit impénétrable de ces puits devenus caveaux, les spasmes, les râles d'un camarade, d'un ami, enfermé dans un puits voisin, et qui rend le dernier soupir...

Celui qui parvient à survivre aux quinze ou vingt jours qu'il a été condamné à passer dans un « sac de pierre », en sort à l'aide d'une corde qu'on lui tend, et qu'il s'attache autour du corps pour se faire remonter ; celui qui est mort là est enlevé par un détenu quelconque, que l'on fait descendre à la recherche du cadavre, qu'il attache par un bras ou par le cou, et que l'on ramène à la surface couvert d'immondices et rongé par des vers qui continueront à dévorer ce cadavre même après qu'il aura été enfoui au cimetière, dans une fosse quelconque...

*
* *

Avant que l'île Solovki ne fût transformée en bagne, les condamnés étaient envoyés à Kholmo-

gory et à Portaminsk, à quelque cinquante-cinq kilomètres d'Arkangel.

Il sortirait du cadre de cet ouvrage, d'exposer tout ce qui se passait là-bas, et je conseille fortement au lecteur de lire les pages émouvantes qu'a écrites, à ce sujet, le capitaine Malsagoff.

Celui-ci explique, avec, à l'appui, des détails dont la seule lecture fait frémir, qu'en trois ans, à Kholmogory et Portaminsk, furent « shot », c'est-à-dire « tuées par armes à feu » environ *cent mille personnes*.

Mais ce n'est pas tout, car on pratiquait là des noyades en grand :

« En 1921 (je traduis ici textuellement le texte du capitaine Malsagoff), quatre mille anciens officiers et soldats de l'armée de Wrangel reçurent l'ordre d'embarquer sur un bateau et celui-ci fut coulé à l'embouchure de la Dvina. Les hommes qui étaient capables de se maintenir à la surface en nageant furent tués à coups de feu.

« En 1922, plusieurs bateaux furent chargés de prisonniers. Les tchékistes en coulèrent plusieurs dans la Dvina sous les yeux de chacun. Les malheureux passagers qui se trouvaient à bord des autres bateaux, parmi lesquels maintes femmes, furent mis à terre dans une des petites îles près de Kholmogory et, des bateaux, abattus par le feu de mitrailleuses. Des meurtres en masse étaient commis très fréquemment dans cette île. Comme la « Maison Blanche » (1) elle était recouverte de tas de cadavres.

(1) La *Maison Blanche*, aux environs de Kholmogory. Dans ce bâtiment, pendant deux ans, on massacra des détenus. Les corps étaient laissés sur place, remplissant les pièces de l'immeuble, peu à peu, jusqu'au plafond et empoisonnant l'atmosphère à une telle distance que la plupart des habitants de Kholmogory, à quelques kilo-

« Quant à ceux qui échappaient à la mort par arme à feu, les tchékistes les précipitaient vers le trépas en les obligeant à travailler au-dessus de leurs forces... »

Il était important que le lecteur connût ces détails, afin qu'il ne s'étonne pas de ce qui se passe à Solovki, et qui est, en Russie, dans la normale des choses (1).

*

* *

Solovki a, bien entendu, son règlement, tout à l'usage de la propagande, je l'ai dit. Il y est indiqué que la punition maxima est la prolongation d'une année, de la durée de l'emprisonnement.

Dans la pratique, ce règlement est lettre morte. A quelques exceptions près, les pauvres bagnards de Solovki sont, en réalité, des condamnés à vie, qui mourront soit là, soit dans la région de Narym (Sibérie), etc...

La mise à mort est, enfin, à Solovki, chose peu rare (2).

---

mètres de ce charnier, durent quitter leurs demeures pour aller s'établir beaucoup plus loin.

Cf. *Révélations sur le bagne bolchevique de Solovki*, *Journal de l'Est* du 19 août 1925.

(1) Cf. sur Kholmogory : *La Terreur rouge en Russie* (1918-1924), page 69, extrait d'un article de la *Revoloutsionnaïa Rossiïa* (organe du parti socialiste révolutionnaire, Prague) ; et page 71, extrait de la *Volia Rossii* (la *Volonté de la Russie*, Prague), 1920, n° 4.

Dans *Tchéka*, il est également parlé des horreurs de Kholmogory.

(2) Cf. *Révélations sur le bagne bolchevique de Solovki* (*Journal de l'Est du* 19 août 1925) : « Maintenant encore l'on brime, l'on maltraite, l'on fusille sans jugement... Maintenant encore .. meurent de faim les détenus punis de cachot... »

A Solovki, il y a plusieurs façons de faire mourir les gens.

La plus courante est assurément celle qui consiste à faire travailler les détenus au-dessus de leurs forces, même quand ils sont malades, par tous les temps, sans aucune considération d'hygiène, en les sustentant à peine avec une nourriture plus ou moins infecte. Cela, c'est ce qui se passe dans la généralité des cas.

La mort des bagnards peut être considérablement hâtée par les sévices divers, les « punitions », les tortures, et ici, je crois devoir citer les lignes suivantes de l'ouvrage de M. S.-P. Melgounov :

« Ce qui différencie surtout le bagne actuel du bagne d'avant la Révolution, c'est que l'administration du premier, tout entière, le service de surveillance, la garde... tout le personnel du haut en bas (à l'exception du chef de la direction) sont composés de condamnés de droit commun relégués par punition dans ce camp.

« C'est naturellement un élément de choix, des tchékistes condamnés pour vol, chantage, mauvais traitement, etc...

« Là, loin de tout contrôle public ou administratif, ces ouvriers éprouvés avaient tout pouvoir sur la population du *bagne rouge*, privée de tout droit.

« Les détenus vont pieds nus, sans vêtements, affamés. Ils travaillent quatorze heures par jour, au minimum, et, à la moindre faute, ils sont punis du bâton, du fouet, du « sac de pierre », ils sont privés de nourriture ou « exposés nus aux piqûres des moustiques », selon le bon plaisir de leurs geôliers...

« L'ermitage Savatevky, où sont internés les socialistes, se trouve à l'intérieur de l'île... Ils peuvent avoir faim, tomber malades, devenir fous

et mourir sans inconvénient, sans que l'administration témoigne la moindre velléité de se mêler de leurs affaires intérieures. Les entretiens avec le directeur Nogtev sont extrêmement simples, sans détours et cyniques. A une réclamation tentée auprès de lui, il répondit à peu près : « *Il est temps que vous compreniez que nous sommes les vainqueurs et vous les vaincus. Nous n'avons nullement l'intention de faire ce qu'il faut, pour que vous vous trouviez bien et nous n'avons que faire de votre mécontentement.* »

« A la menace d'une grève générale de la faim, il répondit :

« *A mon avis, votre situation est tellement mauvaise que vous feriez mieux de vous pendre tous à la fois* (1). »

Et dire qu'à Solovki les socialistes sont, par rapport aux autres détenus, spécialement favorisés !

En épuisant graduellement les détenus, en les martyrisant avec des raffinements de cruauté si communs chez les tchékistes, on pousse peu à peu — comme dans le reste de la Russie d'ailleurs — un grand nombre de ceux-ci au suicide. Ceci est surtout vrai pour les femmes, nous le savons déjà.

Mais quand l'épuisement, la maladie, le suicide ne font pas disparaître les bagnards dont la tête ne revient pas à tel ou tel tchékiste, oh ! la chose est bien simple !

Ne trouvons-nous pas ceci, dans les déclarations du colonel Chmarovine :

« ... Mais la peine de mort était appliquée (à Solovki) et sans l'ordre de Moscou : on mettait en

(1) Extraits d'une lettre de Russie parue dans le numéro 31 de la *Revoloutsionnaïa Rossiïa* et reproduite par M. Melgounov.

scène une tentative d'évasion quelconque, et les *coupables* étaient fusillés.

« Souvent, les gardiens fusillaient les détenus simplement parce que ces derniers avaient de beaux effets. »

Le colonel donne ensuite la liste des détenus qui, à sa connaissance, ont été mis à mort pendant son séjour à Solovki :

« Le capitaine Tielnoff, qui « devait » être libéré cinquante-trois jours plus tard (les tchékistes accusèrent le capitaine Tielnoff d'avoir participé à l'évasion du capitaine Malsagoff et de quatre autres détenus ; le prince Vadbolski ; le colonel d'état-major Okerman ; le baron Osten-Saken ; le capitaine Vassilieff ; l'infirmier Visotski ; les deux frères Dragoun ; deux prêtres ; le capitaine Boutourline ; un certain Liessnol ; tous également accusés pour des affaires d' « évasion ».

« On fusilla également un groupe de six personnes dont les noms sont restés inconnus.

« Parmi les victimes se trouvaient deux femmes. L'une d'elles fut fusillée pour avoir ébouillanté un tchékiste qu'elle avait rencontré au bagne, où il avait été envoyé en punition, et qu'elle savait être l'auteur de la dénonciation cause de ses malheurs.

« Ces deux femmes furent fusillées devant les autres détenus.

« Les condamnés à mort étaient ligotés et emmenés au cimetière où on les abattait à coups de revolver.

« Les suicides sont très communs parmi les femmes, ajoute le colonel. »

Mme et Mlle Brunowsky, qui se trouvaient à Solovki quand furent tués le colonel Okerman, le baron Osten-Saken et le capitaine Vassilieff,

racontent ainsi l'odieuse machination dont tous trois furent victimes :

« Vers la fin de l'été de 1926, le baron Osten-Saken, le colonel d'état-major Okerman, le capipaine Vassilieff et quelques autres détenus étaient partis pêcher à la ligne à deux kilomètres du « Kremlin » et avaient reçu une *autorisation* à cet effet.

« Pour prouver à Moscou que la Tchéka de Solovki était vigilante, les tchékistes, qui avaient donné l'autorisation d'aller à la pêche, envoyèrent peu après des hommes à la poursuite des pêcheurs, accusant ceux-ci de s'être évadés.

« Le baron et ses compagnons étaient en train de pêcher tranquillement au bord *d'un lac intérieur*, quand ils furent soudain, sans avoir même été interpellés, abattus à coups de revolver ! »

« En novembre 1924, rapporte de son côté M. Patrizi, cinq ou six détenus s'évadèrent, la nuit, sur un canot, auquel ils avaient mis des voiles prises dans un magasin situé sur le port même. Ces forçats n'étaient malheureusement pas des navigateurs.

« L'absence de l'embarcation ayant révélé la fuite, on dépêcha le petit bateau *Néva* qui, après quelques recherches au large, découvrit le canot.

« Après s'en être approchés suffisamment, les tchékistes, qui étaient sur le *Néva*, ouvrirent le feu sur les pauvres fuyards qui, eux, étaient sans armes.

« Deux ou trois de ces derniers furent tués, les autres blessés.

« On les ramena tous au « Kremlin », où, quelques jours plus tard, les survivants, après avoir été traités comme les tchékistes ont coutume de le faire en pareille occurrence, furent mis à mort.

« Durant mon séjour à Solovki, il y eut quatre

forçats qui furent tués à bout portant par des tchékistes chargés de les surveiller pendant le travail.

« Ce sont là les seuls faits de ce genre dont j'aie eu directement connaissance, parce qu'ils se sont passés près du « Kremlin ».

« Personnellement, j'ignore ce qui, sous ce rapport, s'est passé dans le reste de l'île.

« Souvent, des détenus m'ont raconté que des tchékistes tuaient simplement pour ce qu'ils appelaient *rébellion*, mais que c'était en réalité pour s'emparer des effets des prisonniers.

« Souvent, on tuait et personne n'en savait rien.

« Comment, en effet, se rendre compte des manquants dans une île de quelques centaines de kilomètres carrés, sur laquelle sont disséminés les forçats ?

« Il est pourtant une exécution faite en dehors du « Kremlin », et dont j'eus connaissance.

« Je sais très bien qu'en avril 1925, un Polonais, nommé Napolsky, fut, vers trois heures du matin, retiré du cachot, où il était enfermé, et emmené au cimetière, où il fut mis à mort.

« Barinov, Mikhelson et Raïev, assistés de plusieurs autres tchékistes, s'offrirent le plaisir de cette exécution.

« Ces bandits ont été vus par des détenus qui veillaient et qui, comprenant que quelque chose d'anormal allait se passer, observaient.

« Comme ils avaient aperçu Barinov, Mikhelson et Raïev, ils virent emmener Napolsky.

« Le lendemain, ceux qui le purent s'arrangèrent pour passer du côté du cimetière et, discrètement, se rendre compte de ce qui avait eu lieu.

« Ils virent là, sur la neige, des traces de sang, et, près de ce sang, une fosse qui venait d'être comblée.

« Le malheureux avait été, comme un chien enragé, abattu près du trou qui devait être sa der-

nière demeure, puis son corps, encore chaud, jeté là et aussitôt recouvert de terre (1) ! »

Ici, je dois faire remarquer au lecteur qu'il y a tout un faisceau de témoignages directs qui établissent d'une façon indubitable qu'à Solovki les tchékistes non seulement torturent moralement et physiquement les malheureux forçats, mais encore les mettent à mort selon leur bon plaisir.

Ces témoignages, j'en ai, au cours de ce volume, tour à tour donné connaissance : ce sont ceux du capitaine S. A. Malsagoff, du colonel Chmarovine, de Mme et de Mlle Brunowsky, de M. Patrizi enfin.

Aucun doute ne peut donc subsister sur les atroces souffrances qu'endurent encore actuellement à Solovki des milliers d'innocents, condamnés à une mort lente, ou soudaine.

Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il n'y a pas, chez ces tchékistes, préméditation !

De celle-ci, en effet, voici une preuve formelle :

La terre étant, à Solovki, gelée en hiver, c'est-à-dire une très grande partie de l'année, l'administration a coutume de faire creuser, dès le mois de septembre, un nombre de fosses suffisant pour les corps qu'il y aura vraisemblablement à enterrer au cours des mois de décembre, janvier, février, mars, avril, mai. Et, comme la neige bientôt recouvre ces fosses, on a soin, pour les retrouver plus facilement, d'y planter des déchets de planches provenant de la scierie.

---

(1) Une telle façon de faire est assez dans les habitudes tchékistes. Cf. *Moscou et la Géorgie martyre*, pages 144, 145, 146.

Or, en septembre 1924, *pour un effectif d'environ cinq mille forçats, on fit préparer ainsi un millier de fosses* (1).

C'est-à-dire que l'administration du bagne estimait qu'en ces six mois seulement, un cinquième environ de l'effectif total des détenus passerait, d'une façon ou de l'autre, de vie à trépas (2) !

SOIT UNE MOYENNE ANNUELLE DE QUARANTE POUR CENT !

---

(1) Déclaration de M. Patrizi.

(2) Cf. Appendice, page 282, § 4 : «... *Sur les neuf cents condamnés qui se trouvaient avec lui* (il s'agit ici du docteur Lipinski), *deux cents moururent dans l'espace de six mois...* »

CHAPITRE IX

CE QUI SE PASSE A SOLOVKI EST NORMAL EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

> Quatre années de guerre mondiale avaient coûté à la Russie 1 million 700.000 morts.
>
> Coïncidence curieuse : c'est exactement ce que tua la « Tchéka » dans le même laps de temps.
>
> Et, depuis 1921, le « Guépéou » a détruit encore presque autant de vies humaines.
>
> VOILA LE BILAN DE LA GUERRE CIVILE.
>
> (Manchette du *Matin* du 8 janvier 1928.)

Quelques jours après l'établissement de la tyrannie bolchevique, on pouvait voir à la tête du « Soviet des députés et soldats » de Petrograd, installé à l'institut Smolnia, transformé en citadelle, un homme aux cheveux blond cendré, aux lèvres

esquissant souvent un rusé sourire d'Asiatique, le commandant Dzerjinski.

Polonais et d'origine noble, cet homme était né à Vilna. Membre du parti social-démocrate lithuanien, il avait eu, à plusieurs reprises, pour son activité révolutionnaire ininterrompue, maille à partir avec la justice tsariste, se voyant finalement, après maintes récidives, envoyé dans les mines, où il se trouvait quand éclata la révolution rouge.

Sans tarder, ce rêveur hypocrite et sanguinaire se mit à l'action.

« Bientôt, écrit, au cours d'une étude sur Dzerjinski M. L. V. François, chaque nuit, de Smolnia partirent des camions automobiles avec des piquets de gardes-rouges qui allaient perquisitionner dans les appartements *suspects* et ramenaient déjà les premières victimes. C'est le 20 décembre 1917 (2 janvier 1918) que parut le décret instituant la Tchéka « dans le but de *liquider* toutes tentatives de contre-révolution, sabotage et spéculation, de quelque côté qu'elles puissent venir ».

« Et Dzerjinski transfère la nouvelle institution dans les locaux maintenant et à tout jamais tristement célèbres de l'ex-préfecture de police, rue Gorokhovaya. C'est seulement en mars 1918, lorsque les Soviets transportèrent à Moscou le pouvoir, que Dzerjinski s'installa dans cette ville, à la « Loubianka »...

« En nommant Dzerjinski à la tête de la Tchéka qui devait être l'instrument de domination le plus perfectionné qui se puisse concevoir, Lénine, qui connaissait le caractère cruel et impitoyable de son ex-commensal de Cracovie, savait bien ce qu'il faisait.

« A peine la Tchéka existait-elle, que

Dzerjinski pubiliait son fameux *Credo* du tchékiste.

« Notre lutte, écrivait-il, prouve avec une évi-
« dence aveuglante qu'il n'existe pas des indi-
« vidualités contre-révolutionnaires, mais des
« classes sociales entières contre-révolutionnaires.
« Au prolétariat qui s'ébranlait, la bourgeoisie a
« voulu barrer la route. Et alors s'est posée la
« question de son existence. Et en présence du
« danger commun l'ex-bureaucrate, le marchand,
« le fabricant, le propriétaire, le paysan aisé
« (koulak), l'ex-libéral et le « cent-noirs » (1) ont
« trouvé une langue commune avec la bour-
« geoisie. La contre-révolution s'encadre aussi
« dans les milieux petit-bourgeois : junkers, offi-
« ciers, professeurs, étudiants, jeunesse des
« écoles, tout cela en majorité constitue des élé-
« ments petit-bourgeois parmi lesquels se recru-
« tent les éléments de gardes-blanches... »

Voilà le *Credo*, voici maintenant les *Instructions :*

« Il est impossible de participer à notre œuvre
« à qui possède une âme grossière... L'âme doit
« être tendre, c'est-à-dire qu'elle doit sentir la
« force et le degré des souffrances infligées, alors
« seulement le travail de la Tchéka pourra corres-
« pondre aux attentats commis contre la révolu-
« tion. »

« Donc, tout tchékiste en qui s'émousse cette
« sensibilité » d'un ordre tout spécial doit être muté !

---

(1) Le nom de « cent-noirs » était donné, dans la Russie tsariste, aux monarchistes militants de l'extrême droite de la droite, qui fondèrent dans le pays les sections de « l'Union du peuple russe », si célèbres par leur activité monarchiste et antisémite, surtout en 1905 et dans les années qui suivirent.

« Il est une condition indispensable à observer « dans la Tchéka, prescrivent les *Instructions*, ce « sont les mutations de tchékistes et leur trans- « fert, après un temps déterminé, à un autre « emploi. Quels que soient en effet l'âme de cris- « tal et le cœur d'un homme, le travail des tché- « kas, exécuté dans des conditions qui agissent « fortement sur le système nerveux et émoussent « la sensibilité, ne laisse pas de fatiguer. Rares « sont les collaborateurs qui échappent aux suites « naturelles de ces conditions de travail. Or, le « succès dépend précisément et avant tout des « possibilités offertes au tchékiste de se retremper « et rafraîchir dans un autre travail ; aussi y a-t-il « lieu de faire fonctionner l'appareil en mutant « les collaborateurs, non en masse, mais à tour de « rôle...

« Le tchékiste, écrit encore Dzerjinski, a besoin « de musique lyrique, de pittoresque, de jeux en- « fantins. »

« Et lui-même donne l'exemple : il visite les orphelinats, il invite Chaliapine à la « Loubianka » tandis que Sobinov chante à Kiev et que Iza Kremer donne des concerts à la Tchéka d'Odessa.

« Dzerjinski protège les jeunes poètes, surtout les symboliques, vers lesquels le portent ses goûts personnels. Jeune homme, n'a-t-il pas ajouté sur l'album d'une jeune femme en-dessous de quelques vers de Jules Slovatski : « Tu sais que toi et « ta vie êtes la seconde fleur sur la tige de mon « existence. Que se dessèche ma fleur, pourvu que « s'épanouisse la tienne... »

« Personnellement, Dzerjinski vit en ascète. Il couche sur le canapé de son cabinet de travail tout habillé dans son légendaire et innommable costume tout fripé et rapiécé. Accompagné de son escorte de madjars, il se dirige en hâte vers l'orphelinat Bakhrouchine, pour y partager le plus que frugal menu des enfants affamés : un morceau

de pain d'orge mal cuit avec un poisson fumé.

« C'est pourquoi ce mystique disposait d'une telle force pour « aiguiller » la colère du peuple dans une direction « raisonnable ».

« Pas de quartier pour nos ennemis », avait dit Dzerjinski. Et avec une monstrueuse hyprocrisie, le 15 janvier 1920, dans la nuit même où, officiellement, sur sa demande officielle, la peine de mort pour faits de contre-révolution était supprimée, Dzerjinski faisait fusiller par centaines des victimes à Petrograd, à Moscou et dans les principales villes de province.

« Qui dira jamais le cynisme de cet homme « au cœur d'or » !

« Les *mots* lui faisaient horreur et il usait de périphrases. Jamais l'on ne rencontre le mot *fusiller* » et le mot « *terreur* », mais on trouve les expressions : « châtiment suprême » et « mesure suprême de défense sociale »...

« Voilà, en raccourci, quel fut l'homme de qui Radek-Sobelsohn vient de dire : « Si Lénine a été « le cerveau de la révolution russe, Dzerjinski en « a été le cœur. »

Ainsi, c'est bien net : le « devoir révolutionnaire » proclamé par Dzerjinski exige non pas que l'on mette à mort certaines personnalités, mais que l'on fasse souffrir, que l'on supprime des classes entières de citoyens.

Aussi les criminels, les bandits, les cocaïnomanes, les sadiques qui peu à peu constituent, à travers toute la Russie et les pays limitrophes envahis, le personnel actif de la Tchéka, ne se gênent-ils pas !

Nombreux sont, d'une part, les exécuteurs des basses œuvres de la Tchéka qui insultent à la douleur des malheureux qu'ils torturent, tels les bour-

reaux de Kherson (1) arborant au bras gauche, pour accomplir leur triste besogne, le brassard de la croix-rouge, telle cette Maroussia, ignoble femme-bourreau — qui opère encore actuellement et qui n'est, hélas ! pas seule en son genre — se gaussant de ceux qu'elle est en train de déchiqueter vifs !

On ne le dira jamais assez haut, la terreur, les massacres n'ont réellement, depuis la prise du pouvoir par Lénine et ses acolytes, jamais cessé. A certains moments, on a arrêté un peu moins, on a tué un peu moins, c'est tout, et, actuellement, on le sait, la terreur a repris avec une nouvelle recrudescence.

Mais alors qu'auparavant on savait bien peu de chose sur ce qui se passait en Russie, on n'est maintenant au courant de presque rien.

Nous ne sommes plus, en effet, aux temps où l'on torturait, où l'on tuait au su et au vu de tous, où les bourreaux de la Tchéka d'Odessa (2), par exemple, faisaient entre eux des concours, à qui, le plus vite, remplirait un seau avec les yeux arrachés aux prisonniers, dont la torture ne faisait alors que commencer ; où, à Enakievo, l'on ouvrait le ventre du pharmacien de l'endroit, pour, avec ses entrailles, lui faire, autour du cou, une cravate sanglante.

Nous sommes à l'époque des chambres de torture cachées, souterraines, des exécutions généra-

(1) Kherson, ville d'Ukraine située près de l'embouchure du Dnieper, dans la mer Noire.

(2) Odessa, ville d'Ukraine et port sur la mer Noire, à cent quarante-six kilomètres ouest-sud-ouest de Kherson.

lement faites loin des yeux de la foule, des ensevelissements secrets, car on ne veut plus que les nations civilisées soient au courant, cela pourrait gêner la propagande du Komintern, et si, de temps à autre, on a donné quelques noms de condamnés, c'est, au fond, pour que l'on pense que ces victimes sont alors les seules.

Les supplices que l'on pratique à Solovki ont déjà dû soulever l'indignation du lecteur. Or, que l'on sache bien que sur le continent les bolcheviks se sont autrement mis en frais d'imagination.

Auprès de personnes absolument dignes de foi, comme d'après des documents d'une authenticité indiscutable et dans les ouvrages de ceux qui ont, avant moi, écrit sur ce triste sujet, j'ai pu trouver assez de renseignements probants, pour être à même de donner ici les brefs détails qui suivent, détails qui ne sont que des exemples, car ainsi que je l'ai dit, on ne sait que peu de chose sur ce qui s'est passé, sur ce qui se passe en Russie.

Mais dans sa brièveté, cette atroce nomenclature n'en sera pas moins éloquente.

Depuis que le soviétisme s'est installé en Russie, le viol, précédant souvent la torture, se trouve à peu près partout, qu'il s'agisse de femmes ou de jeunes filles, pauvres créatures qui, tout comme les jeunes gens et les vieillards, ne sont guère plus épargnées que les hommes.

Nous assistons à des tentatives vers la nationalisation des femmes : à Ekaterinodar (1) et dans le

(1) Ekaterinodar (Kouban), sur l'Isset, à mille sept cent trente kilomètres sud-sud-est de Petrograd.

district de Khvalinsk, on réquisitionne les « jolies filles », tandis qu'à Odessa, — le docteur Juvin est formel sur ce point, — on institue des « semaines de l'amour » (1).

Des enfants, enfin, sont, tout comme les adultes, massacrés, notamment à Tiflis, Bakou, Petropalovsk, Odessa, Kiev, Petrovsk, ainsi que dans le district de Chatsky.

Le bolchevik, en effet, ne fait guère de distinction, quand il accomplit son « devoir de révolutionnaire » !

Dans les endroits suivants ont eu lieu des massacres en masse, par les moyens les plus divers : revolver, fusil, mitrailleuse, automobile blindée, sabre, baïonnette, etc... : Arkhangel, Armavir, Astrakhan, Bakou (île Narguen, mer Caspienne), Balaklava, Bondari, Borissogleb, Bouzoulouk, district de Chatsky, Cronstadt, Ekaterinodar, Ekaterinoslav, district d'Epiphan, Essentouki, Eupatoria, Gandja (Elisabethpol), Iaroslav, Karian, Kassi-

(1) On lit dans *The Nameless Beast* (la bête sans nom), par Chas. H. Rouse, page 10 :

« Le premier pas fait dans l'éducation des femmes fut la nationalisation. Chaque jeune fille atteignant l'âge de dix-huit ans devait se faire inscrire pour l'amour libre. »

Mme Schmidovich, dans un article qui parut dans la *Pravda*, dit :

« *Nos jeunes gens ont certains principes dans les choses de l'amour. Tous ces principes sont gouvernés par la conviction que plus vous approchez de l'extrême, et, en fait, de l'état primitif animal, plus vous êtes communiste...*

« *Chaque étudiant, du sexe masculin ou féminin, considère comme un axiome le fait que, dans les choses de l'amour, il devrait s'imposer la moindre contrainte possible.* »

(Cité par Fülop-Miller, p. 200.)

Cf. *La Terreur rouge en Russie*, 1918-1924, page 201 : *Nationalisation des femmes, jours d'amour libre.* — Voir, d'autre part, dans l'appendice : *La Socialisation des femmes à Ekaterinodar.*

movsk, Kazan, Kertch, Kharkov, Kholmogory, Kiev, Kolyvansky, Komsk, Kozlovsky, Kislovodsk, Krivili-Zestaponi, Région de la Léna, Lavrov, Marfine, district de Médine, district de Morchansk, Moscou, Novorossisk, Oranienbaum, gouvernement d'Oufa, Ougol, Ousmansk, Pakhosny, Petrograd, Petropalovsk, Piatigorsk, Pokrovsk, district de Pron, Proskourov, Protovilovka, Pskov, Rostov-sur-Don, Samara, Saratov, Sébastopol, Simféropol, Spassky, Sylva, Tachkent, Taganrok, Tchistopol, Théodosie, Tifiis, Tiraspol, gouvernement de Tver, Tsaritsine, district de Valk, dictrict de Vélige, district de Verkni-Taguil, Yalta, Znamenka.

On relève d'autre part des noyades en masse à Arkhangel, Cronstadt, Eupatoria, île Narguen, Odessa, Petrograd, Sébastopol ;

Des noyades dans des sacs descendus sous l'eau par un trou pratiqué dans la glace à Vologda.

Des martyrs de la terreur rouge ont été :

Enterrés vivants à Kharkov, Kiev, dans la région de l'Oural ;

Simplement blessés et enterrés avec les morts à Eupatoria, Gandja, Kholmogory, Ostrovsky, Théodosie ;

Enterrés jusqu'au cou, à Kiev ;

Empalés à Krementchoug, Poltava ;

Crucifiés à Ekaterinodar, Ekaterinoslav, Kazan, Kiev, Sylva ;

Tués à coups de poignard à Essentouki, Piatigorsk ; par des balles explosives à Eupatoria ; à coups de baïonnette à Armavir, Ekaterinodar, Eupatoria, Nikolaiev, Rostov-sur-Don ; à coups de sabre à peu près partout, notamment à Eupatoria, Petropalovsk, Tsaritsine et dans toute la Crimée ;

Pendus à Armavir, Tsaritsine, Odessa, Rostov-sur-Don, Sébastopol, Simféropol, Yalta ;

Egorgés, dans le district de Chatsky ;
Hachés à Kharkov, Kiev, Taganrok ;
Nus, tailladés (par instruments tranchants, pinces) à Ekaterinodar, Kharkov, Taganrok ;
Nus, tailladés à coups de rasoir à Kharkov, Odessa, Piatigorsk ;
Décapités à coups de sabre, après avoir été alignés debout, à Arska ;
Écorchés avant ou après le supplice à Kharkov, Kiev, Odessa, Voronège ;
Jetés dans une chaudière de bateau à Eupatoria, Odessa ; dans un foyer de haut fourneau à Taganrok ; dans les scories brûlantes d'une usine à Ekaterinodar, Kazan, Sylva ;
Brûlés à des poteaux incandescents à Poltava ;
Plongés dans l'eau bouillante et roulés dans la neige à Kerensk ; dans des baignoires remplies d'eau bouillante à Voronège ;
Gelés vivants à Kholmogory, Solovki ;
Plongés successivement dans une chaudière bouillante et dans l'eau de mer, puis jetés dans un foyer de navire à Odessa ;
Enchaînés sur des poutres dressées devant le foyer de la chaufferie et rôtis vifs à Odessa, sur le vapeur *Sinope* ;
Tués par exposition à la vapeur brûlante alternée avec des courants d'air glacé à Odessa ;
Lapidés à Ekaterinodar, Ekaterinoslav, Odessa ;
Pendus par un long clou enfoncé dans les côtes à Kharkov ;
Précipités vivants dans une large fosse, à coups de baïonnette, à Bezopasny, Rostov-sur-Don, Sebastopol ;
Exposés nus aux moustiques à Solovki ;
Enfermés dans une pièce avec des cadavres en décomposition à Kiev ;
Enfermés dans une caisse avec des cadavres en décomposition, enterrés, déterrés, sortis de la caisse, amenés à l'interrogatoire, remis dans la caisse et enterrés à nouveau plusieurs fois (1) à Kiev ;

Enfermés dans des tonneaux garnis de clous et roulés à Voronège ;

Enfermés dans des chambres de liège à doubles parois (supplice du chaud et du froid), à Moscou, Petrograd ;

Enfermés dans des caves brûlantes, dans des caves froides à Stavropol ;

Enfermés pendant plusieurs jours avec un porc affamé (1) dans le district de Krisanov ;

Enfermés nus dans des puits étroits à Solovki ;

Enfermés et entassés de huit jours à un mois dans une pièce sans lieu d'aisance en Géorgie et à Piatigorsk ;

Enfermés nus, de quelques jours à huit ou dix jours dans une cave glacée, avec de l'eau jusqu'aux genoux et rien pour s'asseoir, à Moscou, Rostov-sur-Don, à Telav, dans la région de Minsk, et en maints endroits dans le reste de la Géorgie ;

Enfermés dans une cave nue où on lâche de gros rats, contre lesquels il faut se défendre jour et nuit, en Géorgie et en Russie ;

Couchés à terre et étirés par plusieurs soldats, de façon à tendre au maximum les muscles du cou, alors frappés et labourés à coups d'instrument métallique (2), à Ekaterinodar, Odessa ;

Frappés avec un gant de fer garni de petits clous (2) à Khavkazky, Novotcherkask, Piatigorsk, Rostov-sur-Don ;

Obligés de plonger la tête dans la cuvette des lieux d'aisances, et, dans cette position, mis à mort d'une balle dans le crâne à Odessa ;

Scalpés à Kharkov ;

Attachés entre de larges planches et sciés en Sibérie ;

Soumis à la torture chinoise (on applique contre le corps de la victime un tube de fer dans lequel est un rat, et dont l'autre extrémité est chauffée. La chaleur affole le rat, qui se creuse une issue

(1) Ces genres de supplices finissent par rendre fou.
(2) Tortures extrêmement douloureuses.

dans le corps du supplicié ; celui-ci ne meurt qu'au bout de longues heures d'atroces souffrances, tandis que le rat fouille en lui) à Kiev (1).

D'autres ont eu :

Les yeux brûlés à Kiev, Simféropol ;
Les yeux crevés à Ekaterinodar, Odessa, dans la région de l'Oural et à Simféropol ;
Les yeux arrachés à Blagovetchensk, Odessa, à Tsaritsine, Vérone et dans la région de l'Ossouri ;
Le nez coupé à Aloupka, Kharkov, Piatigorsk, Rostov-sur-Don, Sébastopol, Théodosie, Vérone, Yalta ;
Le nez brisé à Tsaritsine ;
Les lèvres coupées à Bakou, Eupatoria, Moscou ;
Les oreilles coupées à Eupatoria, Kharkov, Odessa, Simféropol, Stavropol, Taganrok ;
La langue coupée à Kiev, Théodosie, Yalta et dans la région de l'Ossouri ;
Les dents arrachées à coups de baïonnette pendant l'interrogatoire à Moscou ;
La mâchoire fracassée à Kharkov, Kovel, Odessa, Poltava ; la gorge coupée, à Kharkov ;
Un clou enfoncé dans la mâchoire à Kharkov, Nikolaiev ;
Les mains écrasées dans des tenailles à Odessa ;
L'extrémité des doigts écrasée à Ekaterinodar, Voronège ;
Les doigts coupés à Kharkov, Odessa ;
Les mains coupées à Eupatoria, Kharkov, Kovel, Odessa, Piatigorsk, Poltava, Simféropol, Taganrok, Voronège ;
Les doigts pincés dans une porte pendant l'interrogatoire dans le gouvernement de Vologda ;
La peau de l'intérieur des mains arrachée en plaque avec un peigne de fer à Kharkov ;

(1) Cf. *Der Blutrausch des Bolschewismus*, page 25. *Neudeutscher Verlag*, Berlin, 1920).

La peau du dessous du pied droit enlevée au cours de l'interrogatoire dans la maison de Rabinovitch, rue Lomonosov, à Kherson ;

La peau des membres arrachée à Kherson, Poltava ;

Les pieds coupés à Kharkov, Odessa, Piatigorsk, Taganrok ;

Les oreilles arrachées à Voronège ;

Les yeux et les parties sexuelles pétries jusqu'à l'évanouissement à Moscou, Petrograd ;

Les parties sexuelles coupées à Eupatoria, Kharkov, Kovel, Odessa, Poltava et dans la région de l'Ossouri ;

Des bougies allumées sous les parties sexuelles à Sébastopol, Simféropol, Yalta ;

Des pointes enfoncées sous les ongles à Biagovestchensk, Odessa, Piatigorsk ;

La plante des pieds piquée avec des aiguilles à Bakou, Ekaterinodar, Moscou, Piatigorsk ;

Les ongles frappés avec un instrument métallique à Moscou, Odessa ;

Les ongles arrachés à Ekaterinodar, Piatigorsk, Rostov-sur-Don, Vérone, Voronège ;

Les os brisés à Kharkov, Kovel, Odessa, Poltava, Tsaritsine, Voronège ;

Les os sciés à Kamichine, Tsaritsine ;

Les bras et jambes brisés à Piatigorsk ;

La tête écrasée à Khartov, Kiev, Taganrok ;

La tête fracassée à coups de pierre à Sébastopol, Théodosie, Yalta ;

La tête fracassée par un poids lourd à Ekaterinoslav, Kharkov, Nikolaiev et dans les environs de Sniéguirov ; par un maillet de fer en Sibérie ; à coups de revolver pendant l'interrogatoire à Irkoutsk, Moscou, Odessa, Petrograd ;

Les genoux écrasés à Kharkov, Kiev (1) ;

Un coin enfoncé dans la poitrine à Kiev ;

La poitrine ouverte à Eupatoria, Kharkov ;

---

(1) Torture comparable à l'ancien supplice des « brodequins ».

Des clous enfoncés dans les épaules à la place des épaulettes ou pour fixer celles-ci, à Aloupka, Blagovestchensk, Sébastopol, Simféropol, Théodosie, Yalta ;

Des bandes de peau (et souvent de chair) arrachées en forme de bandes de pantalon, galons, croix, etc... à Kharkov, Kiev ;

Les mains gantées maintenues plusieurs minutes dans de l'eau en ébullition, puis les gants brutalement arrachés, entraînant la peau des mains (supplice des gants) à Kharkov, Voronège ;

Les cheveux arrachés, à Odessa, Ostrovsky ;

Le front et la nuque entourés d'un bandeau de fer serré graduellement à Moscou et en Géorgie ;

Le front et la nuque semblablement serrés par une couronne de cuir munie d'une vis et de deux écrous à Armavir ;

Le front et la nuque semblablement serrés par un lien à Stavropol ;

Deux canons de revolver enfoncés dans la bouche et tournés de façon à faire sauter avec les chiens des dents et des morceaux de gencives, au cours de l'interrogatoire, à Nikolaiev, Novocherkask, Odessa, Rostov-sur-Don ;

Un canon de revolver enfoncé et tourné de même manière à Petrovsk, Rostov-sur-Don, Vladicaucase ;

De l'eau glacée versée sur leur corps nu à la Tchéka de Petrograd 2, rue Gorokhovaïa, à la prison Boutyrki de Moscou, à Alekseiev, à Piatigorsk ;

L'oreille brûlée à Odessa ;

De la cire brûlante versée sur la paume des mains, les bras, la nuque, le cou, et celle-ci arrachée, entraînant la peau, à Moscou ;

Les articulations déboîtées à Vérone, Voronège ;

Les bras retournés à Tsaritsine ;

Les bras et les jambes brûlés à Poltava ;

Le bas du corps brûlé à Kharkov ;

Des brûlures sur diverses parties du corps à Nikolaiev ;

Des brûlures faites par un instrument chauffé à blanc à Kharkov ;

Le corps exposé au froid, un peu partout, en particulier en Géorgie, à Kholmogory, Moscou, Piatigorsk, Solovki ;

Le bas du corps placé sur une poêle brûlante à Tsaritsine ;

Du plomb fondu versé dans la gorge à Voronège ;

La poitrine ouverte et le cœur arraché à Enakievo (gouvernement d'Ekaterinoslav) ;

Le ventre ouvert à Kiev, Piatigorsk (1) ;

Dans une machine spécialement construite à cet effet, les muscles et les os des bras perforés au cours de l'interrogatoire, à Kherson.

Des blessés et des malades ont été massacrés dans les hôpitaux à Lipkai, Yalta, Rostov-sur-Don, Taganrok, Sébastopol, Moscou, Petrograd.

Des blessés et des malades ont été, un peu partout, retirés des hôpitaux pour être conduits au supplice, en particulier à Yalta, Kiev, Moscou, Petrograd, Rostov-sur-Don, Sébastopol, Taganrok, Tiflis.

Des blessés et des malades ont été massacrés un peu partout, notamment à Yalta, Rostov-sur-Don, Taganrok, Odessa, Sébastopol, Simféropol, Théodosie.

A Kiev et à Kharkov, on a trouvé des fauteuils semblables à des fauteuils de dentiste, mais munis de solides courroies, dans lesquels étaient attachés les malheureux que l'on torturait.

A Kiev a eu lieu, dans un jardin où l'on avait lâché des prisonniers nus, une chasse à l'homme.

A Simféropol, on a administré des clystères de verre pilé.

---

(1) A Kiev, on appelait *Boynia*, c'est-à-dire *abattoirs*, les maisons dans lesquelles avaient lieu les massacres et les tortures.

Enfin, un peu partout, on a frappé et flagellé d'une manière cruelle :

A coups de verges, comme à Odessa, Omsk, Moscou, dans le district de Spassky, dans le gouvernement de Vitebsk ;

A coups de lanière de caoutchouc, comme à Piatigorsk, Petrograd, Vladicaucase, Rostov-sur-Don, Tioumène. ;

A coups de lanière de caoutchouc munie de pointes de fer, comme à Tsaritsine ;

A coups de verges de fer, comme à Tsaritsine ;

A coups de verges de fil de fer enroulé, comme à Oureni ;

A coups de baguette de fusil ou de barre de fer, comme à Nikolaievsk, Odessa, Omsk, Piatigorsk, Kharkov, Arska, Moscou, Sébastopol, Simféropol ;

A coups de cravache, comme à Moscou ;

A coups de nagaïka, comme à Moscou ;

A coups de fouet, comme à Solovki ;

A coups de fouet fait de lanières tressées, comme à Odessa ;

A coups de bâton, comme à Odessa, Kharkov, Stavropol, Solovki, Arska, Moscou, Bakou.

Les sévices suivants sont enfin chose absolument courante :

Gifles, coups de poing, de pied, de bâton, de crosse de fusil ou de revolver, en particulier au cours des interrogatoires (1).

---

(1) Je crois devoir citer, à l'appui de ce qui précède, les lignes suivantes, de M. Melgounov (*La Terreur rouge, de 1918 à 1924*, page 169) :

« Nous possédons une preuve historique irrécusable de l'emploi des tortures ; c'est un document surprenant paru dans les colonnes mêmes de l'*Hebdomadaire de la Tchéka de Moscou*. L'article a paru sous un titre caractéristique : « Pourquoi faites-vous des façons ? », sous la signature même du président de la Tchéka de Noline.

« Dites-nous, demandait l'auteur, pourquoi vous n'avez « pas infligé à ce même Lokhart (consul d'Angleterre), « les tortures les plus raffinées pour obtenir les renseigne- « ments, les adresses que cette oie doit posséder en « grand nombre.

« Dites-nous pourquoi, au lieu de lui infliger des tor-

La Tchéka (appelée actuellement le G. P. U.) est une immense machine à torturer, à tuer, qu'il s'agisse d'intellectuels, de gens ayant embrassé des professions libérales, de fonctionnaires, de prêtres, d'officiers, de soldats, de nobles, de bourgeois, de paysans, d'ouvriers ; qu'il s'agisse d'hommes mûrs, de vieillards, de jeunes gens, de femmes, de jeunes filles, d'enfants ; qu'il s'agisse de Russes, d'étrangers (1), même communistes.

Le nombre des victimes du régime soviétique remplit d'horreur !

Il est, à New-York, une cathédrale orthodoxe russe, l'église du Sauveur, à l'intérieur de laquelle est gravé, dans la pierre, un dénombrement des victimes de la terreur rouge :

« tures telles qu'à leur seule description les contre-révo-
« tionnaires se sentiraient glacés d'effroi, dites-nous
« pourquoi vous lui avez permis de sortir de la Tchéka ?
« Assez de façons.

« Une dangereuse crapule est prise.. qu'on tire d'elle
« tout ce que l'on pourra et qu'on l'expédie dans un
« monde meilleur. »

Cela a paru, ajoute M. Melgounov, dans le n° 3 d'un organe officiel (du 6 octobre 1918), dont le but était de « diriger » les commissions extraordinaires de province et d' « établir » les plans et les « méthodes » de lutte de la Tchéka suprême.

(1) Au nombre des victimes françaises de la Tchéka, il convient de signaler parmi les toutes premières et les plus marquantes, les trois frères Hainglaise et M. Pierre Darcy.

Les frères Hainglaise furent arrêtés, en mars 1918, et *massacrés* sur un ordre spécial, la veille même du jour où, après avoir combattu sur le front russe, et après avoir reçu chacun leur nomination de sous-lieutenant à titre temporaire dans l'armée française, ils devaient prendre le train en direction de Mourmansk, pour venir se battre sur le front de France, la Russie bolchevique ayant honteusement fait défection et signé la paix séparée de Brest-Litovsk.

M. Pierre Darcy, fixé depuis 1901 en Russie, où il avait

La famille impériale ;
890.000 paysans ;
196.000 ouvriers ;
56.340 officiers ;
268.000 soldats et matelots ;
31 évêques ;
1.560 prêtres ;
79.900 fonctionnaires ;
65.890 nobles et aristocrates ;
34.585 instituteurs, magistrats et médecins.
16.367 étudiants et professeurs ;

Soit : 1.608.673 victimes en tout (1).

organisé le trust du fer, le « Prodameta », était le chef incontesté de la colonie française de Petrograd, l'animateur de toutes les œuvres françaises dans cette ville et le conseiller écouté de toutes les organisations françaises en Russie. C'est pour nous un devoir de saluer la mémoire de ce grand Français tombé alors obscurément dans la mêlée et auquel, neuf ans après sa mort, le gouvernement français a tenu à rendre un hommage plus que mérité, en le citant à l'ordre du pays.

Le *Journal officiel* du 27 octobre 1927 a, en effet, publié la citation suivante :

« Le Gouvernement porte à la connaissance du Pays la belle conduite de M. DARCY (Pierre-Julien), chef de la colonie française de Petrograd.

« *Après avoir joué un rôle éminent dans la mobilisation métallurgique de la Russie, s'est offert pour organiser en 1918 l'évacuation des approvisionnements recherchés par les empires centraux pour alimenter le front français.*

« *Chef de la colonie française, a assuré son ravitaillement et facilité son retour en France, malgré des difficultés énormes.*

« *Arrêté, remis en liberté provisoire, puis invité à nouveau à comparaître devant les tribunaux* (?), *a refusé l'évasion préparée par ses amis, afin d'éviter toute représaille.*

« S'EST SACRIFIÉ HÉROÏQUEMENT POUR SAUVER NOS COMPATRIOTES. »

Tous nos compatriotes pour le salut desquels M. Darcy est mort, le considèrent comme un martyr de la foi jurée.

(1) Cf. Le *Matin* du 6 août 1927, page 1, colonne 5, et l'article de M. A. Lichtenberger dans la *Victoire* du 11 novembre 1927.

Cette évaluation est incomplète en ce qu'elle ne tient pas compte de l'ensemble des professions libérales, des intellectuels.

D'autre part, le professeur Sarolea fit paraître en 1923, dans le journal *The Scotsman*, d'Edinbourg, une série d'articles extrêmement documentés sur la Russie. L'un de ceux-ci, daté du 7 novembre 1923, indique qu'ont été mis à mort par les bolcheviks :

815.000 paysans ;
193.290 ouvriers ;
54.000 officiers ;
260.000 soldats ;
28 évêques ;
1.219 prêtres ;
70.000 policiers ;
12.950 propriétaires ;
6.000 professeurs et instituteurs ;
9.000 docteurs ;
355.250 intellectuels et professions libérales ;

Soit : 1.776.737 victimes au total.

On lit enfin dans le *Vade-Mecum antibolchevique* qu'a tout dernièrement publié l'*Entente Internationale contre la IIIe Internationale*, 13, Corraterie, Genève :

« *Il importe que les gouvernements et l'opinion publique n'ignorent plus désormais que les représailles de juin 1927* (1) *ne sont qu'un épisode plus marquant de la terreur, et que celle-ci n'a pas discontinué jusqu'à maintenant, depuis le jour où Lénine a saisi le pouvoir.*

(1) Cf. Introduction, page 29, note 1.

« *Sans doute, le chiffre des hécatombes a-t-il baissé, mais s'il a baissé, c'est faute de victimes !*

« *En effet, la statistique officielle dressée en 1923 exposait l'effroyable tableau suivant, qui paraissait avoir épuisé non seulement la cruauté des Soviets, mais aussi la masse infiniment digne de pitié qui en était l'objet :*

28 évêques ;
1.215 prêtres ;
6.575 professeurs ;
8.800 médecins ;
54.850 officiers ;
260.000 soldats ;
105.000 officiers de police ;
48.000 gendarmes ;
12.850 fonctionnaires ;
355.250 intellectuels ;
192.000 ouvriers ;
815.000 paysans.

« *Soit près de dix-neuf cent mille victimes, dont treize cent mille soldats, paysans et ouvriers* (1) !

« *Le gouvernement soviétique ne devait pas en rester là. Avant d'établir par des preuves indiscutables la succession de ses crimes jusqu'aux massacres de juin 1927, citons un document qui illustre ses méthodes :*

SECTION
DE LA CROIX-ROUGE
POLONAISE

CERTIFICAT

Zdoldounov, 25 *mai* 1923.
N° 97.

« Le certificat présent est délivré à la femme-médecin Marie B..., 28 ans, pour attester que, sur

(1) On lit, à la page 19 de ce *Vade-Mecum antibolchevique*, qu'en Russie le nombre des victimes *atteint deux millions, car la Terreur a étendu ses ravages jusque dans les provinces les plus éloignées de la Sibérie.*

son corps, se trouvent nettement marqués les signes de violence horrible exercée sur elle : 1° traces de clous enfoncés ; plaies sur le genou droit : à l'intérieur une trace et à l'extérieur du genou cinq traces ; sur le devant du genou gauche, trois traces ; 2° sur le talon gauche, une plaie de même grandeur, transversale, faite par un clou ; 3° en ligne droite, à quatre doigts au dessus du nombril, trace d'une blessure faite avec une baïonnette ; 4° traces d'introduction de longues aiguilles sous les ongles des doigts ; ces traces vont jusqu'à la moitié de la main sous la peau ; des traces identiques se trouvent sur la main droite, aux deuxième, troisième et cinquième doigts et sur la main gauche à tous les doigts ; 5° le rein ne fonctionne plus.

« La validité de ce certificat est confirmée par la signature et l'application du sceau.

PROKOPOVITCH,
Médecin de la Croix-Rouge.

*
* *

Quelque impressionnants que soient les détails exposés au cours de ce chapitre, disons-nous bien qu'il n'y a là qu'une partie de la vérité. De ceci, il est aisé de se rendre compte.

En effet, la grande majorité des noms des villes et des gouvernements que je viens d'énumérer dans cette longue et terrible liste d'atrocités, sont ceux d'endroits où dès troupes étrangères, ou russes blanches, ont pu pénétrer, où il a donc été possible soit de surprendre à l'œuvre les bourreaux de la Tchéka, soit de constituer des commissions d'enquête, de recueillir des renseigne-

ments, des témoignages, de déterrer les corps des victimes, de prendre des photographies.

Or, ces régions ne constituent qu'une faible partie des immenses territoires russes.

Que s'est-il passé ailleurs ? Là, nous sommes dans une ignorance assez grande, car ce n'est qu'accidentellement qu'il est possible d'avoir des données précises sur les tortures qui y on été, qui y sont pratiquées.

Mais ce n'est pas tout, et je me suis vu parfois obligé de garder le silence, car il est des supplices, et non des moins affreux, infligés sur telles parties du corps, que j'ai dû renoncer à décrire, même en latin, par respect pour mes lectrices.

Combien de temps encore les nations civilisées assisteront-elles, impassibles, à cette longue agonie du peuple russe ?

Certains persistent à croire possible une évolution réelle des dirigeants bolcheviks. Combien plus clairvoyant semble être le président des chambres de commerce des Etats-Unis, quand il écrit (1) :

« *Il sera impossible de ramener la Russie à un état normal, tant qu'elle restera sous la domination de chefs aussi dépourvus de loyauté, de conscience, de bon sens que ceux qui, depuis dix ans, ont dégradé la mentalité et abaissé le standard de la vie à cent quarante millions d'hommes.* »

Pauvre Russie, toujours ensanglantée par une horde de tchékistes qui, trop souvent, sous l'empire de la cocaïne ou de la boisson, deviennent

(1) Cf. Le *Matin* (manchette) du 1er août 1927.

d'un sadisme tel, qu'ils éprouvent un besoin perpétuel de faire souffrir, de voir mourir, de tuer !

Sous le régime tsariste, on ne massacrait pas dans les prisons, on ne torturait pas.

Les bolcheviks, eux, ont fait appel à des bourreaux chinois, et s'inspirent de leurs méthodes, frappant souvent au hasard, afin que nul ne puisse se sentir en sûreté.

Ils ont fait du pays le plus vaste de notre Europe une maison de fous, un immense cimetière.

La cruauté de ces gens-là n'a d'égale que leur duplicité, et il s'est passé dernièrement à Paris un fait qui est des plus éloquents sous ce rapport.

Dans le n° 9 (40) d'une feuille illustrée bolchevique hebdomadaire, *publiée à Paris en langue russe*, « Notre Union » (1), il est, sous le titre de : « Au sujet de la justice soviétique », rendu compte d'une conférence que fit à *Paris* le nommé Béliakov, ex-ouvrier boulanger devenu magistrat soviétique important. De cet article, je détache les lignes suivantes (traduction) :

« *S'arrêtant plus loin sur la situation des pénitenciers de l'U. R. S. S., le conférencier donne des renseignements extrêmement intéressants sur la vie des condamnés à Solovki, qui, d'après lui, est la meilleure école transformant en travailleurs les ex-bourdons (troutnei) que sont les nepman et les spéculateurs.* »

Pour répondre à une telle impudence, je rappellerai simplement ces paroles énergiques d'un

(1) *Notre Union*, 54, avenue d'Italie, Paris. Imprimerie Union, 13, rue Méchain, Paris.

homme qui, lui, s'occupe réellement des intérêts de la classe ouvrière :

« ... QUELLE CONFIANCE PEUT-ON AVOIR EN CETTE POURRITURE QU'EST LE COMMUNISME ? »

(*Discours de M. Léon Jouhaux au congrès de la Confédération Générale du Travail* (1).

*
* *

Aux communistes déchaînés, M. Clemenceau jetait cette apostrophe :

« ... ENTRE VOUS ET NOUS, C'EST UNE QUESTION DE FORCE ! »

Voilà pour le fait.

Quant à la doctrine, je ne saurais, en terminant cette étude, mieux conclure qu'en citant ces paroles de M. Herriot :

« ... JAMAIS NOUS N'ADMETTRONS QUE CE SOIT UNE DOCTRINE DE PROGRÈS SOCIAL QUE CELLE QUI COMBAT LA GUERRE ÉTRANGÈRE, POUR LUI SUBSTITUER LA GUERRE CIVILE... »

(*Extrait du discours prononcé le 24 novembre 1927 à la tribune de la Chambre.*)

(1) Cf. Le *Matin* (manchette) du 30 juillet 1927.

APPENDICE

APPEL D'UN GROUPE D'ÉCRIVAINS RUSSES QUI PUT RÉCEMMENT PARVENIR A PRAGUE, ET DANS LEQUEL CEUX-CI DÉNONCENT LE RÉGIME DE TERREUR INFLIGÉ PAR LES SOVIETS A TOUTES LES MANIFESTATIONS DE LA PENSÉE.

Nous nous adressons à vous, écrivains de tous les pays...

Ignorez-vous que notre parole est prisonnière, que la censure communiste, la censure de l'Etat qui se dit « socialiste », est son geôlier et son bourreau ? Nous craignons que vous l'ignoriez.

L'idéalisme, l'un des plus puissants animateurs des belles-lettres russes, est ici traité à l'égal de la haute trahison. Les auteurs classiques, ayant professé cette tendance, sont chassés de toutes les bibliothèques publiques. Leur sort est partagé par les historiens et les philosophes ayant répudié les doctrines matérialistes. Des instructeurs spéciaux procèdent à des sondages imprévus dans des bibliothèques publiques et des libraires pour y confisquer toute la littérature d'avant-guerre consacrée à l'enfance, ainsi que toutes les œuvres du genre épique populaire.

Les auteurs contemporains, suspects d'idéalisme, sont privés de l'espoir de voir jamais paraître leurs écrits. Eux-mêmes, en tant qu'ennemis et destructeurs de l'ordre social actuel, sont expulsés de partout et privés par là même de tout moyen d'existence. C'est le premier mur de la prison à l'intérieur de laquelle la parole libre étouffe. Un second le suit.

Tout manuscrit, destiné à l'impression, doit être préalablement présenté en deux exemplaires à la censure usuelle. Sorti de l'imprimerie, il y retourne à nouveau, pour y être, en seconde lecture, contrôlé : il est arrivé qu'une seule phrase, une seule parole, voire une seule lettre (telle une majuscule au mot Dieu), des crimes échappés à la première lecture au censeur, à l'auteur, à l'éditeur ou au correcteur, ont entraîné, en seconde lecture, la confiscation impitoyable de l'édition entière.

Le censeur décide souverainement du sort de tous les ouvrages, quels qu'ils soient ; sa sanction atteint jusqu'aux traités de chimie, d'astronomie et de mathématique. L'auteur ne peut apporter de corrections à son texte qu'avec l'autorisation spéciale du censeur dans chaque cas. Sans cet acquiescement, l'imprimerie ne peut admettre la moindre correction.

Une simple carte de visite ne peut être imprimée, sous le régime communiste, sans pétition préalable, munie de timbres, et après une attente très longue. Même de simples avis, tels que *défense de fumer*, *sortie de secours*, doivent être munis du visa de la censure.

Il existe un troisième mur encore, une troisième ligne de fils barbelés et de trappes à loups.

Pour qu'une maison d'édition, privée ou sociale, puisse se constituer, une permission des autorités est indispensable. Personne, s'il s'agit d'œuvres purement scientifiques, ne la reçoit pour plus de deux ans. Ces autorisations sont difficilement accordées et les maisons d'édition privées sont rares. Elles sont tenues de conformer strictement leur activité au programme approuvé par la censure. Les éditeurs sont obligés de présenter à la censure, six mois à l'avance, la liste complète des ouvrages en préparation, avec une biographie détaillée des auteurs. En dehors de

cette liste, sanctionnée par la censure, l'éditeur ne peut rien publier.

En raison de ces conditions, seuls les ouvrages conformes aux exigences de la censure communiste ont quelque chance d'être acceptés. On n'imprime que ce qui est en parfait accord avec les doctrines communistes, obligatoires pour tous. Le reste, non seulement n'a aucune chance de paraître, mais doit se cacher, comme un crime, dans le plus strict secret. Trouvé pendant une perquisition, un manuscrit de cette sorte vaudrait à son auteur une arrestation, une déportation, même la peine capitale. Le professeur Lazarevsky, un des meilleurs spécialisets russes dans le domaine du droit public, a été fusillé uniquement à cause de son projet de constitution en Russie, qu'on a trouvé chez lui pendant une perquisition.

Ces faits vous sont-ils connus ? Vous rendez-vous compte de toute l'horreur de la situation à laquelle sont condamnées notre littérature, notre parole, notre langue ?

Si vous connaissez ces faits, si vous vous rendez compte de leur horreur, pourquoi vous taisez-vous ?... Les persécutions, aboutissant à l'extermination des meilleurs d'entre les Russes, même de ceux qui ne s'occupent guère de la propagande de leurs idées, faute de l'impossibilité absolue de le faire, passent évidemment inaperçues devant vous. Du moins, vos voix révoltées ne sont-elles pas parvenues dans notre geôle..

Démasquez énergiquement partout et toujours devant la conscience mondiale l'atroce effigie savamment hypocrite qui personnifie le pouvoir communiste en Russie. Nous sommes impuissants à le faire nous-mêmes : notre arme unique, la plume, nous a été arrachée des mains. On nous a ôté jusqu'à l'air que nous respirions et qui est notre littérature, et nous nous sentons encerclés dans une prison sans issue...

Cette lettre vous est expédiée comme d'une prison souterraine. Nous risquons gros en vous l'écrivant, ceux qui la porteront au delà de la frontière risqueront leur vie... Si elle parvient jusqu'à vous, s'il est donné à notre voix d'outre-tombe de se faire entendre parmi vous, nous vous adjurons d'y prêter toute

votre attention et de la laisser pénétrer profondément dans vos pensées, dans vos âmes (1).

Russie, mai 1927.

Un groupe d'écrivains russes.

LE MARTYRE DES PETITS DANS UNE « MAISON D'ENFANTS SOVIÉTIQUE »

Le journal soviétique *Komsomolskaïa Pravda* (*Pravda* des jeunesses communistes) expose, dans son n° 196, la façon dont sont traités les petits dans la maison d'enfants sans gîte (2) de Vichniaki, non loin de Moscou.

---

(1) Cet appel déchirant a déjà été reproduit par de nombreux journaux, mais le gros public ne le connaît pas encore, et je demande à mes lecteurs de vouloir bien le faire lire autour d'eux.

Je me suis ici servi des traductions du texte russe, parues dans le *Journal de l'Est* (Strasbourg) et dans la *Vague Rouge* d'août 1927, la vaillante revue antibolchevique, si documentée, que dirige avec un soin si éclairé ce spécialiste des questions communistes qu'est M. Gustave Gautherot.

M. Gautherot a fait précéder cet appel des écrivains russes des lignes suivantes :

« Nous prions les écrivains émus par le sort de leurs confrères russes et par la propagande qui menace d'enténébrer la civilisation tout entière, de vouloir bien nous envoyer leur adhésion. A moins d'indications contraires de leur part, nous publierons ultérieurement les signatures reçues. »

Je serais donc reconnaissant à nos confrères d'envoyer leur adhésion à M. Gustave Gautherot, directeur de la *Vague Rouge*, 28, rue de Madrid, Paris (8e). J'ajoute, pour ceux de mes lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui concerne le communisme, que le prix de l'abonnement à cette intéressante revue est, par an, de 24 francs pour la France et 30 francs pour l'étranger.

(2) Le *Journal* vient de publier une série d'articles de son envoyé spécial en Russie, M. Géo London ; et celui-ci déclare notamment ce qui suit (*Journal* du 4 octobre 1927), sur les enfants abandonnés en Soviétie :

« *Comme ce n'était pas assez de tant de misère, on m'a conduit dans le principal repaire des enfants abandon-*

Il y a dans ce bâtiment une pièce que les enfants appellent la chambre des supplices. C'est là que deux

---

nés, *à Léninegrad (Petrograd). Je vous ai conté l'horrible histoire de ces millions de gosses sans foyer, sans protection, de ces* Bezprizornye, *répandus dans toute l'étendue du territoire de la Russie, qui ne vivent que de rapines et de méfaits de toutes sortes. Je vous ai dit que ces orphelins de la révolution et de la famine n'avaient d'autre alternative que la mort ou le crime... A Léninegrad, où ils abondent, les* Bezprizornye *se sont réfugiés dans une maison en construction. Commencé avant la guerre, cet immeuble n'a jamais été achevé...*

« Une centaine de gosses blêmes, les vêtements en loques, étaient là blottis les uns contre les autres. Ils dorment pendant la journée. La nuit, la police vient les chasser. Ils se sauvent à toutes jambes. Mais, parfois, l'un d'eux reste. Un agent s'approche et s'aperçoit alors que l'enfant est mort de faim et de froid... »

Dans *le Matin* des 10 et 11 janvier 1928, M. Henry de Korab, exposant les conditions effroyables dans lesquelles vivent les millions d'enfants abandonnés qui vagabondent actuellement en Russie, écrit :

« On en trouve partout : dans les vestibules des immeubles, dans les greniers, dans les escaliers.

« On en découvre, le matin, endormis et repus d'immondices, dans les grandes caisses à ordures placées dans les cours des vastes immeubles, où pourrissent les détritus accumulés pendant des semaines !

« Ce cauchemar s'étend à toute la Russie...

« Habiles comme de petites bêtes sauvages à échapper aux poursuites, ils font mille kilomètres et plus pour rentrer dans les grandes villes. Ils y retrouvent leurs lieux de réunion, leurs « cercles », dans des chantiers abandonnés, dans des sous-sols où, plus d'une fois, on les a surpris jouant aux cartes des sommes assez fortes, se repassant des paquets de cocaïne chapardés dans quelque pharmacie, se posant en « protecteurs » de leurs petites compagnes intoxiquées, prostituées et contaminées à l'âge de dix ans !

« C'est dans ces repaires que les petits vagabonds des grands chemins deviennent de vrais bandits... Combien sont-ils, en Russie ?

« Ils sont sept millions en Russie », *répond Mme Kroupskaïa, veuve de Lénine.*

. . . . . .

« Les bolcheviks ont définitivement gangrené cette enfance, conclut M. Henry de Korab. *Ils ont fait de ces sept millions de gosses des incurables, pourris dans leur chair et dans leur esprit... »*

Voir, d'autre part, sur le même sujet, chapitre VI, page 151, note 1.

instituteurs, les frères Balagouchine, directeurs de la maison, ont coutume de procéder à l'interrogatoire des enfants qui se sont mal conduits, les frappant, au cours de celui-ci, et de leurs poings et d'un bâton en caoutchouc.

De cette pièce partent souvent des pleurs, des cris, des gémissements, si bien que les pauvres petits ont surnommé les frères Balagouchine le *Gendarme* et le *Bourreau.*

Et le correspondant de la *Komsomolskaïa Pravda* d'écrire :

« *Dans une chambre vide, j'ai vu un petit garçon sans draps, sans couvertures, tout nu. La rédaction du journal a reçu une déclaration des enfants, dans laquelle ces derniers se plaignent de ce que, pour un léger méfait, on les laisse, pour les punir, sans linge et sans literie pendant trois à huit jours. Fréquemment, on les prive de dîner. Le déjeuner et le dîner sont toujours servis froids ; le pain n'est pas mangeable, le thé manque depuis trois semaines, on ne change pas de linge des mois entiers, aucune salle de bains n'existe.*

« *Les enfants ont toujours faim. Généralement, on nourrit mieux les porcs, dans bien des familles, que les enfants, dans cet établissement.*

« *Dernièrement, on soupçonna trois jeunes garçons d'avoir volé : on les battit et on les traîna vers l'étang, tandis que les petits, persuadés qu'on voulait les noyer, tremblaient de terreur. Les passants, entendant leurs cris, accoururent et empêchèrent de continuer l'exécution.*

« *Les maîtres alors entraînèrent deux enfants, laissant, étendu à terre, le corps inanimé du troisième...* »

Revenant, dans son numéro du 30 août, sur cette question de la maison d'enfants de Vichniaki, la *Komsomolskaïa Pravda* lui consacre presque toute une page, où sont reproduits cinq clichés, dont deux sont relatifs aux tortures infligées à ces pauvres enfants. Et sur la manchette du journal on lit ceci :

« *Les enfants abandonnés se sauvent des asiles, ainsi que des centres de répartition de la section moscovite d'hygiène sociale. Dans les maisons d'enfants, on frappe les petits, on les humilie, on les brime. Au*

lieu de leur apprendre à aimer le travail, on les mutile et on les rend méchants. Ce n'est pas pour la première fois que dans la Komsomolskaïa Pravda *paraissent des documents exposant le régime révoltant qui existe dans les maisons de la section moscovite d'hygiène sociale. Cette section garde le silence. Aujourd'hui, nous « prouvons » en quoi consiste l'éducation dans le centre de surveillance Kalinine... »*

LA SOCIALISATION DES FEMMES A EKATERINODAR

COMMISSION SPÉCIALE ATTACHÉE AU COMMANDANT EN CHEF DES FORCES MILITAIRES DANS LE SUD DE LA RUSSIE CHARGÉE D'ENQUÊTER SUR LES MÉFAITS COMMIS PAR LES BOLCHEVIKS.

AFFAIRE N° 18

Enquête sur la socialisation des jeunes filles et des femmes dans la ville d'Ekaterinodar, en vertu de mandats délivrés par le pouvoir soviétique.

Au printemps de l'année 1918, les bolcheviks ont fait afficher à Ekaterinodar un décret d'après lequel les jeunes filles âgées de seize à vingt ans étaient sujettes à la « Socialisation ». Les hommes désireux de profiter de ce décret étaient invités à s'adresser aux institutions révolutionnaires compétentes. L'initiative de cette « Socialisation » appartenait au juif Bronchtein, commissaire de l'Intérieur. C'était également lui qui délivrait les « mandats » donnant droit à la « Socialisation ». Ils furent, en outre, délivrés par son subordonné Kobsirev, chef du détachement de la cavalerie bolchevique locale, ainsi que par le commandant en chef des troupes bolcheviques Ivaschev et par quelques autres autorités des Soviets. Les mandats portaient le cachet de « l'état-major des troupes révolutionnaires de la République soviétique du

Caucase du Nord ». Ils furent délivrés au nom des soldats de l'armée rouge et au nom des personnalités soviétiques haut placées, par exemple de Karaceev, intendant du palais où demeurait Bronchtein. Voici le texte d'un mandat de cet ordre (1) :

MANDAT

Au camarade Karaceev, porteur du présent, est conféré le droit de socialiser dans la ville d'Ekaterinodar dix jeunes filles âgées de seize à vingt ans et celles qui seront indiquées par le camarade Karaceev.

Commandant en chef :

(Cachet.) IVASCHEV.

En vertu de mandats pareils, les soldats de l'armée rouge se sont emparés de plus de soixante jeunes filles, jeunes et jolies, élèves pour la plupart des écoles locales et appartenant principalement à la bourgeoisie. Plusieurs d'entre elles furent saisies au cours d'une rafle organisée par les soldats rouges dans le jardin de la ville, et quatre parmi ces jeunes filles ont été violées sur-le-champ, dans une des petites maisons ou tonnelles du jardin. Vingt-cinq, à peu près, furent conduites dans le palais où résidait Bronchtein ; d'autres dans l'hôtel « Starokommertchesky », occupé par Kobsirev, et dans l'hôtel « Bristol », occupé par les matelots, endroits où elles furent violées. Quelques-unes des jeunes filles arrêtées ont été par la suite libérées comme celle qu'avait violée le chef de la milice Prokofiev ; d'autres furent emmenées par les troupes rouges qui quittaient la ville ; leur sort est resté inconnu. Plusieurs enfin, après avoir subi de terribles tortures, furent tuées et jetées dans les rivières Koubane et Karaçonne. Une élève de cinquième classe d'un gymnase d'Ekateri-

(1) Ce document, traduit du russe par M. Arsène de Goulevitch, a été publié dans la *Vague Rouge* d'octobre 1927, et il est indiqué là en note : « *Nous possédons la photographie de ce mandat, avec la signature manuscrite d'Ivaschev.* »

nodar, par exemple, a été pendant vingt jours violée par tout un groupe de soldats rouges ; ils l'attachèrent ensuite à un arbre, la brûlèrent et la fusillèrent.

Pour des raisons faciles à concevoir, les noms des victimes ne sont pas publiés. Les données ci-dessus ont été réunies par la commission spéciale conformément au règlement de la juridiction criminelle.

Fait le 25 juin 1919, à Ekaterinodar.

LETTRE D'UN COMMERÇANT HINDOU QUI FUT BAGNARD A SOLOVKI

La *Vague Rouge* a publié l'article suivant dans son numéro d'avril 1927 :

Au camp de concentration de Solovetsk (1)

Nous avons déjà observé que dans la République « socialiste » des Soviets, la situation est principalement caractérisée par le fait que les prisons du régime tsariste ne suffisent pas au pouvoir actuel. Bien qu'il exécute sommairement un grand nombre de ses ennemis, ce pouvoir a dû organiser des camps de concentration spéciaux dont l'un des plus connus et des plus abominables est celui de Solovetsk, île de la mer d'Arkhangel, ancien monastère célèbre.

M. Saïd Koureschi, commerçant hindou et citoyen britannique, venu en Sibérie avec un visa soviétique, fut arrêté par la Tchéka sous l'inculpation d'espionnage. Durant deux ans, il fut maintenu dans diverses prisons soviétiques et soumis à un féroce traitement. Deux ans, il fut envoyé à Solovetzk. Ce n'est qu'à la fin de l'année 1926 qu'il put être libéré. Il publie actuellement ses mémoires, d'un haut intérêt. Voici l'extrait d'une lettre qu'il a publiée dans un journal de Berlin, à l'occasion du Nouvel An :

---

(1) Pour Solovetski, nom des îles qui composent l'archipel dans lequel se trouve l'île Solovki.

« Durant ces jours de fête, quand on voit briller les feux des arbres de Noël, lorsque chacun s'empresse de rejoindre le cercle heureux et paisible de sa famille, les souvenirs atroces de ces dernières années me reviennent à la mémoire. Moi, Hindou de Bombay, j'ai été obligé de passer la veille du Nouvel An de 1925-1926 dans le lointain Solovetsk.

« La nuit interminable y règne. La mer est couverte de glace. Plusieurs milliers d'hommes, jetés sur cette terre par le bon plaisir d'un pouvoir atroce, sont coupés de toutes relations avec leur prochain, avec le monde extérieur. Ici, la fête devient une cruelle souffrance. On souffre davantage en se souvenant des jours heureux d'autrefois. On a même des hallucinations.

« Il fait sombre dans les casernes où sont entassés les détenus. Les femmes se trouvent dans une situation particulièrement pénible. Un local destiné à une soixantaine de personnes renferme plus de cinq cents malheureuses de tout âge, de toute classe : des prostituées aussi bien que des âmes fines et nobles.

« Tout le monde se tait. On est couché par terre, la tête couverte de guenilles. Le silence est interrompu de temps à autre par un soupir, un gémissement, un cri de détresse, un sanglot ; les autres, alors, se bouchent les oreilles et cherchent à ne rien entendre.

« Les autorités ne font naturellement rien pour marquer par quoi que ce soit ces jours de fête. Tout au contraire, les fêtes coïncident ordinairement avec la limitation des rations, la disette. Le scorbut commence... Les femmes sont envoyées comme d'habitude pour arranger les casernes des tchékistes, ce qui est la chose la plus pénible, car elles sont obligées d'assouvir les instincts de leurs bourreaux...

« En même temps que moi, souffrent à Solovki beaucoup d'autres étrangers : des Américains, des Français, des Allemands, des Tchéco-Slovaques, des Polonais, des Turcs, des Chinois...

« Est-il possible que cette abomination puisse encore durer longtemps ?

« SAID KOURESCHI. »

LES ÉVÊQUES ET LES ARCHEVÊQUES ORTHODOXES DÉPORTÉS A SOLOVKI

Le journal letton *Segodnia*, de Riga, a publié, le 24 juillet 1927, les noms de cent dix-sept archevêques et évêques orthodoxes qui, à la date du 1er avril 1927, gémissaient dans les geôles de la Tchéka, ou avaient été déportés ou envoyés aux travaux forcés (1). Et ce journal ajoute des détails suggestifs que je résume ici :

Il y a, en plus de ces cent dix-sept noms, quarante autres évêques sur le sort desquels on n'est pas encore fixé.

L'évêque déporté n'a pas le droit d'officier et doit se présenter à la Tchéka la plus voisine à divers intervalles, soit chaque jour, soit plusieurs fois par semaine. Sa correspondance est censurée par la Tchéka.

Les déportés sont censés recevoir de l'Etat de trois à six roubles par mois, mais il arrive habituellement que cette « rémunération de leur travail » ne leur est même pas remise.

La durée de la déportation varie entre trois ans et la déportation perpétuelle. *Aux travaux forcés, ils sont astreints au travail.*

Ces déportations, au bagne ou ailleurs, se font d'une manière purement administrative, sans aucun jugement de tribunal ; ces cent dix-sept prêtres sont accusés de *fidélité à la religion orthodoxe et de lutte contre l'Église Vivante.*

Voici, parmi ces cent dix-sept noms, ceux des malheureux qui se trouvent actuellement à Solovki :

(1) Cf. La *Vague Rouge* d'octobre 1927, pages 51, 52, 53 et 54.

L'évêque Alexis Palitzine, évêque de Mojaïsk, vicaire de Moscou ; l'évêque Ambroise Poliansky, évêque de Podolsk et de Bratzlaw ; l'évêque Antoine Pankeïev, évêque de Marioupol, vicaire d'Ekaterinoslaw ; l'évêque Basile Zélentzov, évêque de Priloutzk, vicaire de Poltava ; l'évêque Amphilèche Skvortsov, évêque de Krasnoïarsk ; l'évêque Gavril Abalimov, évêque d'Ostachkovo, vicaire de Tver ; l'évêque Gleb Pokrovsky, évêque de Mikhaïlov, vicaire de Riazan ; l'archevêque Eugène Zernov, archevêque de Blagovechtchensk et de la province de Prianov ; l'archevêque Illarion Troïtzky (1), archevêque de Krontitski ; l'évêque Innocent Tikhonov, évêque de la région de Ladoga, vicaire de Pétrograd ; l'évêque Josaphat Jevakhlov, évêque de Dmitrievsky (2) ; l'archevêque Juvénal Maslowski, archevêque de Koursk ; l'évêque Jochim Blagovidov, évêque d'Alatir, vicaire de Simbirsk ; l'évêque Manuel Lemischevsky, évêque de Louga, vicaire de Pétrograd ; l'évêque Nectaire Trezvinsky, évêque de Yaransk, vicaire de Viatka ; l'évêque Nicon Pourlevsky, évêque de Belgorod, vicaire de Koursk ; l'évêque Paul Vvedensky, évêque de Melekess, vicaire de Samara ; l'archevêque Prokope Titov, archevêque de Kherson ; l'évêque Raphaël Goumilev, évêque d'Alexandrovsk, vicaire de Stavropol ; l'archevêque Séraphin Mechteriakov, archevêque de Kostroma ; l'évêque Saphroni Starkov, évêque de Selenguinsk, vicaire de la province de Transbaïkalie ; l'évêque Macaire Opotski, évêque de Tcheropoviets, vicaire de Novgorod (3).

Le *Segodnia* a, le 22 octobre 1927, donné de nouvelles précisions :

« Le coadjuteur de Riazan, Gleb, évêque de Mikhaïlov, a, au camp de Solovki, l'emploi de *dvornik* (valet de cour). Ambroise, évêque de Podol et de Brats-

---

(1) Voir page 134.

(2) Emprisonné à Petrograd et désigné pour le bagne de Solovki.

(3) Envoyé au camp de concentration de Kem (Carélie), c'est-à-dire tout près des îles Popov et Solovetski. Si je mentionne le nom de cet évêque, c'est qu'il a de grandes chances d'être déporté bientôt un tout petit peu plus loin, à Solovki.

lav, ainsi que Alexis, évêque de Mojaïsk, sont employés aux cuisines...

« Sur toute l'étendue du territoire de l'U. R. S. S., tous les évêques orthodoxes ont été ou mis à mort, ou exilés ou *interdits de séjour en ce qui concerne leur diocèse.* Pas un seul ne peut résider en permanence dans son diocèse et diriger de son siège le troupeau qui lui a été confié... »

Le même journal (*Segodnia*) publiait également ceci, le 16 juillet 1927 :

Les martyrs de Solovki revendiquent la liberté de l'Eglise

« Les évêques orthodoxes actuellement détenus dans les geôles de Solovki pour se conformer aux dernières volontés du patriarche Tikhon, viennent d'adresser au gouvernement soviétique un assez long mémoire dans lequel, après avoir réfuté les accusations portées contre l'Eglise orthodoxe et ses prêtres demeurés fidèles, ils s'efforcent d'obtenir du gouvernement le maintien de la liberté et de l'indépendance de l'Eglise, ainsi que la révision et la refonte, dans un sens favorable à l'Eglise, des décrets concernant l'instruction religieuse des enfants. Dans ce but, ils demandent que la personnalité civile soit accordée aux associations cultuelles et que les reliques des saints soient ramenées des musées dans les églises.

« Les évêques expriment l'espoir qu'il sera permis à l'Eglise d'organiser l'administration des diocèses, d'élire librement le patriarche et les membres du Saint-Synode et de convoquer les assemblées diocésaines ainsi que le concile orthodoxe panrusse.

« Le devoir du gouvernement, est-il dit dans le mémoire, est de s'abstenir de toute pression, officielle ou cachée, au cours des élections des membres des assemblées et du concile ; il ne doit pas attenter à la liberté de discussion des questions religieuses traitées dans ces réunions, ni poser au préalable telles conditions qui préjugeraient, au fond, des futures décisions de ces assemblées.

« Dans la dernière partie du mémoire, il est indiqué que l'activité des institutions de l'Eglise ne doit pas être mise dans une situation telle que : ni la no-

mination des évêques à leur siège, ni la composition du Saint-Synode, ni les décisions prises par ce dernier puissent être le résultat de l'influence du fonctionnaire (1) auquel il est possible que l'Etat confie la surveillance politique de ces institutions. (*Traduction.*) »

Il convient ici de rendre un hommage ému à ces évêques orthodoxes qui, bien qu'aux travaux forcés et n'ayant sans doute aucune illusion sur le résultat de leur démarche, ont eu le courage et la grandeur d'âme de rédiger et d'adresser un tel mémoire au gouvernement de Moscou.

QUELQUES-UNS DES DÉTENUS QUE JE CONNUS A SOLOVKI, PAR M. PATRIZI

Il est de la plus haute importance d'observer, dans tout ce qui touche les malheureux bagnards de Solovki, une extrême réserve. Il faut taire certains noms pour ne pas causer aux intéressés la création d'une nouvelle « affaire », pour ne pas, en un mot, offrir à ces bourreaux, que sont les tchékistes de Solovki, un prétexte de les mettre à mort.

Je me bornerai donc ici à donner quelques exemples et à citer certains noms seulement (2), mais le lecteur doit savoir que si je n'étais retenu par la crainte de nuire affreusement à mes anciens compagnons de souffrances, ces pages seraient beaucoup plus nombreuses.

Les lignes qui suivent fournissent, à côté de toutes les précisions que contient déjà ce livre, des preuves concrètes de ce que de pauvres innocents ont pu souffrir, et *souffrent toujours*, dans cet enfer qu'est le tragique bagne de Solovki.

---

(1) Lisez : l'agent de la Tchéka.

(2) Quand j'ai dû, par prudence, employer des noms d'emprunt, j'ai fait suivre chacun de ceux-ci d'un astérisque.

*
* *

J'ai vu à Solovki des centaines de paysans condamnés à cinq, huit ou dix ans de bagne, à la suite de quelque ignoble dénonciation, accusés d'être des contre-révolutionnaires, d'avoir fabriqué du « samogone », d'avoir fait circuler de la fausse monnaie, etc... Combien de dizaines de ceux-ci enfin je vis, des nombreuses prisons où je passai, aller à la mort !

Mais ces pourvoyeurs des bagnes, ces pourvoyeurs de la mort, que sont les tchékistes, ne se contentent pas de moyens de ce genre pour arrêter et condamner sans merci, leur cerveau diabolique a trouvé des procédés plus sensationnels.

En effet, tandis que jamais un journal communiste de Russie (et on sait que les seuls journaux autorisés dans ce pays de « liberté » sont les journaux communistes) ne parle d'arrestations de paysans, on voit, de temps en temps, des manchettes sensationnelles dans le genre de celle-ci :

Découverte d'une vaste organisation contre-révolutionnaire à... — Des anciens officiers tsaristes arrêtés pour espionnage et tentative de soulèvement. — L'enquête menée par la Tchéka se poursuit activement.

Avant mon arrestation, je croyais quelquefois qu'il y avait quelque chose de véridique dans ces cris d'alarme. Je devais être mieux fixé après mon incarcération pour soi-disant espionnage au profit de la France, et après une condamnation à trois ans de bagne, tandis qu'une peine de trois ans de déportation frappait en même temps ma femme, si malade que j'étais inquiet pour sa vie.

Cela, bien entendu, sans aucun jugement de tribunal et — je tiens à le souligner pour le lecteur civilisé — sans le secours d'un avocat. J'ajouterai que les neuf mois de prévention vécus par ma femme et moi dans une quinzaine de Tchékas et prisons différentes échelonnées sur plus de quatre mille kilomètres, ne venaient pas en défalcation. Les condamna-

tions de la Tchéka ne comptent que du jour où elles sont prononcées, et j'ai vu des détenus qui étaient en prévention depuis deux ans, n'ayant été interrogés qu'une fois ou deux.

A Solovki, je devais avoir la clé de l'énigme.

Je rencontrai notamment là-bas des paysans cosaques du Don (1) et du Kouban (2), qui me dirent tout simplement que, sans avoir jamais su pourquoi, ils s'étaient vus arrêtés par villages entiers ; on avait fusillé un grand nombre d'entre eux et déporté le reste, soit en Sibérie (région de Narym, par exemple), soit à Solovki. En réalité, ils avaient été soupçonnés d'avoir trempé dans un mouvement contre-révolutionnaire dirigé de « zagranitzi » (de l'étranger).

Et me montrant des bœufs qui passaient, attelés à des traîneaux chargés de bois, ils ajoutèrent :

« Voyez, ami, ces bœufs qui passent. Ces bœufs sont les nôtres. Non seulement nous avons été envoyés dans cet enfer, mais même ces malheureuses bêtes souffrent.

« — Mais comment cela, *diadia* (oncle) ?

« — Oui, *sinok Crantzouz* (p'tiot Français), on nous a arrêtés et on a confisqué tout ce que nous possédions, y compris nos bœufs et quatre cents paires de ces animaux ont été envoyées à Solovki. Beaucoup ont été abattus et leur viande salée ; une centaine ont été provisoirement conservés pour les transports. On va les user comme nous-mêmes et, finalement, c'est-à-dire lorsqu'ils seront exténués, on les abattra.

« Pauvres bêtes, nous pleurons tous lorsque nous les voyons tuer, et nous souffrons de les voir ainsi traiter. Que nous, hommes, soyons susceptibles d'avoir péché ; mais elles, les innocentes bêtes ! »

---

(1) Le fleuve le Don a donné son nom au pays des cosaques du Don, qui formait, dans l'Empire russe, la province du Don, située entre les gouvernements de Voronège, de Kharkov, d'Ekaterinoslav, au nord-ouest et à l'ouest de la mer d'Azov, la province de Kouban et le gouvernement de Stavropol au sud, les gouvernements d'Astrakan et de Saratov à l'est et au nord-est.

(2) Ancienne province de l'Empire russe, bordée au nord par la province du Don, à l'est par le gouvernement de Stavropol et du Térek, au sud par le Caucase et la Géorgie.

A cette conversation prit part un autre groupe de paysans de Crimée qui se trouvait près de nous. Devant eux, les paysans du Don et du Kouban n'avaient pas de raison de prendre garde aux paroles qu'ils prononçaient. Elles étaient bien graves et pouvaient avoir des conséquences funestes pour leurs auteurs comme pour moi-même.

Les tchékistes, en effet, s'ils en avaient eu connaissance, n'auraient pas manqué de créer une « affaire contre-révolutionnaire » dont le tronc, récemment découvert dans le sud, aurait étendu ses ramifications jusqu'à Solovki, pour y continuer et y intensifier son œuvre néfaste par l'intermédiaire d'un Français (moi) espionnant pour le compte de la France...

« Et vous autres, *diadinki* (petits oncles), comment cela s'est-il fait que vous êtes devenus des forçats ? Je croyais, moi, qu'au bagne on ne rencontrait que des jouliki (filous, voyous), c'est-à-dire de la véritable chpana (condamnés de droit commun), et je vois des vieillards, des paysans aux mains calleuses, des spécialistes de la terre ?

« — Eh ! Gospodine (Monsieur), que voulez-vous que nous vous répondions ? Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Voyant l'hésitation et la crainte de son frère de Crimée, un paysan du Don lui dit d'une voix chantante autant que persuasive :

« Allons, Mitrophan, parle donc, épanche-toi, cet homme est *svoï* (sien). Il est Crantzouz (Français) et c'est un chrétien comme nous, un croyant. Il connaît bien *nachego brata* (notre frère le paysan), parce qu'il a été chez Dénikine et Wrangel. »

Et Mitrophan se hasarda :

« Qu'avons-nous fait à Dieu pour mériter cet enfer terrestre ?

« — Vous voyez, *otietz* (père), répondis-je pour l'entraîner à parler, maintenant le Don et le Kouban regrettent bien d'avoir lâché Dénikine et d'avoir écouté la propagande des rouges, qui leur promettaient les terres et des richesses illimitées.

« — Notre moujik est dourak (pauvre d'esprit). Il a cru à tout ce qu'on lui a raconté. Non seulement il n'a pas eu les richesses promises, ni la terre, mais encore il s'est vu dépossédé de tout ce qu'il avait. Notre campagne est *tchista* (nettoyée) : plus de bétail, plus d'instruments aratoires, et la terre que le tsar nous avait donnée n'est plus notre propriété. Elle appartient à la *commouna* (elle est nationalisée). »

Puis, se tournant vers Emilian, paysan de Crimée, qui passait par là :

« Tu n'as rien entendu de Prokofiè ? J'ai vu sa *baba* qui sortait du « Kremlin », où elle lave les planchers des bureaux, et elle pleurait. Elle a appris que son mouje (mari), qui est entré à l'hôpital il y a trois jours à la suite d'un froid attrapé au lac Blanc, est en train de mourir !... Pauvre Prokofiè !... Après son arrestation, il a appris que ses deux *dievki* (filles), âgées de dix-sept et de dix-neuf ans, sont parties avec des communistes ; sa baba va rester seule et abandonnée dans la misère la plus noire, puisqu'il se meurt. Ses fils ayant disparu pendant la guerre civile, voilà une famille exterminée après tant d'autres. Et, pourtant, Prokofiè était un brave homme et un travailleur. Il avait quatre paires de bœufs, des vaches, des poules et possédait cinquante *déciatines* (1) qu'il avait achetées petit à petit au *pomechtchik* (riche fermier) avec l'aide de la Zemelny Bank (banque agricole). Tout cela est maintenant brisé, *v poukh i prakh* (disséminé aux quatre vents) !

« — Mais, alors, vous, Emilian, Prokofiè, vous vous connaissez donc bien et êtes ici pour la même affaire ? Que vous est-il donc arrivé ?

« — Nous ne nous connaissons pas tous, mais pour notre affaire, il y a plus de trois cents moujiks de Crimée qui ont été arrêtés. Beaucoup ont été fusillés, une grosse partie a disparu nous ne savons où, peut-être en Sibérie ! Le reste, une centaine, a été envoyé à Solovki.

« — *Za Kontrevoloutziou ?*

« — Mais quelle contre-révolution ? Que voulez-vous que votre frère le moujik aille faire dans la contre-révolution, ne sachant même pas lire ?

(1) Une *déciatine* vaut un hectare environ.

« — Les Soviets avaient besoin de ce que nous possédions, et ils nous l'ont enlevé avec la liberté, avec la vie. Un jour, on faisait circuler des listes dans les villages pour *aider les soldats de Wrangel qui sont revenus de « za granitzy »* de (l'étranger). On donnait dix, vingt, trente kopeks et ceux qui ramassaient l'argent inscrivaient nos noms. Quelque temps après, ceux qui avaient versé étaient tous arrêtés. La Tchéka nous accusa tous d'avoir voulu recueillir des fonds pour Wrangel, qui préparait une descente en Crimée. Les listes avaient été présentées par des agents secrets de la Tchéka, et nous, qui étions habitués à ces collectes, nous n'avions pas un instant pensé qu'il y avait là une provocation tchékiste, mais croyions bien que c'était pour une œuvre beaucoup plus utile que toutes celles pour lesquelles nous devions si souvent verser, puisque c'était pour des cosaques de chez nous, et non pour des Chinois, des communistes emprisonnés en Europe, etc..., etc... »

*
* *

Quand, le 19 mai 1925, je fus évacué vers le continent, j'eus la surprise de voir à l'île Popov, où il se trouvait au milieu de quelque deux mille forçats, un sujet mexicain, le comte Villa, consul général du Mexique en Egypte, qui allait être, ainsi que sa femme, emmené à Solovki (1).

J'ai pu m'entretenir avec le comte qui, s'il ne connaît pas le russe, possède le français à fond.

Le consul général, devenu au bagne le citoyen Vialara, avait épousé une Géorgienne de haute naissance, la princesse Karalov.

En 1924, après avoir obtenu des Soviets toutes les autorisations nécessaires, le comte et la comtesse se rendirent à Tiflis, pour y rendre visite aux vieux parents de celle-ci. Il semblerait que des passeports diplomatiques, émanant d'un pays avec lequel les bolcheviks ont plutôt de bons rapports, c'est-à-dire le Mexique, devaient suffire à protéger leurs porteurs des rigueurs de la Tchéka.

Il n'en fut rien : le consul général du Mexique en Egypte et la comtesse furent arrêtés par la Tchéka et

(1) Cf. S.-A. Malsagoff *An Island Hell*, pages 139 et 141.

accusés d'avoir apporté des fonds de l'étranger pour aider les insurgés géorgiens (1), et d'être venus en Géorgie pour y faire de l'espionnage !

Pour montrer toute la stupidité de cette accusation, j'ajouterai que le comte Villa appartient à une honorable famille de commerçants fort riches, et que lui-même n'avait aucun besoin, pour vivre et même s'offrir le superflu, de venir faire de l'espionnage en Transcaucasie. Je crois plutôt que lorsqu'il a étendu ses ramifications sur la Géorgie, le Komintern devait préparer un coup au Mexique, et que c'est en vue d'un échange éventuel avec les maladroits qui, là-bas, se feraient prendre, que le comte et la comtesse ont été envoyés à Solovki.

A quelques exceptions près, toutes les nations d'Europe et d'Asie étaient représentées dans ce bagne, tandis que je m'y trouvais.

GRIM-DIMOV

Grim-Dimov, plus connu dans certains milieux ouvriers et syndicalistes de Paris sous le prénom de *Michel*, qui est le sien, est un israélite qui naquit en Russie. Il y a une vingtaine d'années qu'il vint s'établir en France, et lors de la Grande Guerre il s'engagea dans l'armée française, pour défendre la France, qu'il considérait comme sa patrie d'adoption.

Démobilisé, il avait, à Paris, repris son métier (de tailleur, je crois), et là ses idées très avancées l'avaient mis en rapport avec certains milieux ouvriers, syndicalistes et d'extrême-gauche.

Odieusement trompé, comme tant d'autres, par une propagande mensongère, il était persuadé qu'en son pays natal régnait enfin une ère de bonheur, depuis la prise du pouvoir par « la classe prolétarienne ». Il forma donc le projet de se rendre dans ce paradis communiste, pour y chercher du travail.

Il s'en fut, d'abord, m'a-t-il expliqué, trouver M. Rappoport qui, me dit-il, lui déconseilla d'aller en Russie, le prolétariat ayant, selon celui-ci, déjà

(1) M. Raymond Duguet, dans *Moscou et la Géorgie martyre*, a longuement décrit l'insurrection géorgienne de 1924, ainsi que les atrocités sans nom dont les bolcheviks se sont, en Géorgie, rendus coupables.

accompli là-bas son œuvre, tandis qu'au contraire il était désirable que des hommes convaincus comme lui, et sur lesquels les communistes pouvaient compter, restassent en France, où tout était encore à faire.

Malgré le conseil excellent, au fond, en ce qui concernait sa sécurité personnelle, que M. Rappoport lui avait donné, de rester en France, Grim-Dimov persista dans son idée de gagner la Russie.

Comme il avait servi dans l'armée française, il fut autorisé à prendre passage sur un bateau qui faisait route vers Novorossisk, ayant à bord des soldats russes qui, ayant manifesté le désir de rentrer en Russie, étaient rapatriés aux frais du gouvernement français.

Michel obtint donc un ordre de transport gratuit jusqu'à Novorossisk (1).

Une fois là, les anciens soldats russes, ainsi que les malheureuses Françaises qui avaient accepté chacune de suivre en Soviétie celui qui était devenu leur mari pendant la guerre ou après celle-ci, furent internés dans une caserne où, comme lit, ils avaient tout juste un peu de paille. C'est la quarantaine morale que subissent tous les Russes qui ont l'idée géniale de rentrer chez eux ! Avant de leur permettre de pousser jusqu'à leur ville, leur village, tous ces naïfs sont ainsi parqués, tandis que la Tchéka les surveille et les fait espionner.

C'est du filtrage qui a lieu alors, et d'après les indications des agents soviétiques à l'étranger, que dépend la liberté de chacun... ou son emprisonnement, avec toutes ses conséquences.

Quoique considéré comme bon communiste par M. Rappoport, notre pauvre Michel se vit arrêter, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, qui jamais plus ne reverront leur village et qui ne connaîtront de la Russie nouvelle que ses prisons et ses bagnes..., quand ils vont même jusque-là.

Interné à la Tchéka de Novorossisk, il y moisit pendant plusieurs mois. Puis on l'envoya à Rostov.

Là, quoique en prison préventive, — il ne savait d'ailleurs pas pourquoi il avait été arrêté, et il ne le saura jamais, — Michel fut obligé de travailler. Lui,

(1) *Novorossisk* (Kouban), port sur la mer Noire, à cent cinq kilomètres ouest-sud-ouest d'Ekaterinodar.

chétif et petit de taille, fut, par les tchékistes, obligé de transporter des balles de farine pesant de cent à cent vingt kilos.

Il pliait chaque fois sous ce fardeau ; ce travail était absolument au-dessus de ses forces, mais il fallut obéir.

Hélas ! le résultat fut pour le malheureux une hernie très douloureuse.

Aucun soin ne lui fut jamais donné, on l'autorisa seulement à se reposer, et, plusieurs mois après, je le voyais au bagne de Solovki.

Là, on voulut l'obliger à exécuter des tâches bien au-dessus de ses forces ; comme il ne pouvait y parvenir, il fut souvent jeté au cachot pour « refus dans le travail » !

Ce malheureux, avec sa hernie, ne recevait jamais aucun soin.

Comme si un homme dans son état, et sans même un bandage, pouvait faire les gros efforts que demandaient l'abatage des arbres, le débit de ceux-ci et le transport de ce bois, tous travaux qui lui étaient imposés !

Il avait bien tenté, ses demandes réitérées à cet effet ne recevant pas de réponse, de remplacer un bandage par des bouts de corde et des chiffons, sans obtenir de résultat bien satisfaisant.

De plus, il était à peine nourri. Ne recevant ni colis ni argent de personne, il en était réduit à vivre de ce qui lui était remis par la cuisine du bagne, c'est-à-dire à absorber des choses qui lui délabraient de plus en plus l'estomac et les intestins, et à être perpétuellement affamé.

Que je l'ai vu de fois mendier, comme tant d'autres, un morceau de cet affreux pain noir, à des détenus plus favorisés que lui (1) !

Michel m'a supplié, quand je serais en France, de faire connaître ses souffrances aux milieux syndicalistes, afin que ceux-ci obtiennent sa mise en liberté et que lui soit donnée l'autorisation de quitter la Russie.

Il demande à Choubas et à Toty, du syndicat, de prendre son sort en pitié et de s'occuper sérieusement de lui.

---

(1) Cette sorte de mendicité est chose courante au bagne rouge

Et, à mon tour, je demande au beau-frère de Michel, qui doit être encore tailleur, non loin de l'hôpital Saint-Antoine, et qui, m'a affirmé Michel, est un communiste convaincu, de s'occuper de son parent.

Les Michel, à Solovki, se rencontrent à chaque pas. Et les ayant vu souffrir atrocement, je crie : « Honte à ceux dont les mensonges poussent ces Michel à aller là-bas, dans cet enfer qu'est la Soviétie ! »

LADIJINSKY

M. Ladijinsky était un Russe de Petrograd. Officier pendant la guerre, il quitta l'armée dès que la Russie rouge se mit à tirer dans le dos de l'Entente.

Connaissant la langue anglaise, il entra, en 1921, au service de l'A. R. A. (1), cette mission américaine de secours aux affamés de la Russie nouvelle, qui se voyait obligée d'employer un grand nombre de Russes pour assurer les services très importants que nécessitait la grande œuvre qu'elle avait entreprise.

Cela alla bien quelque temps, mais petit à petit les bolcheviks devinrent arrogants : au lieu de la remercier, ils accusèrent l'A. R. A. de spéculer sur les malheurs des Russes. Et après de nombreux conflits, cette œuvre de bien dut licencier ses employés et quitter le territoire russe.

J'ai, à plusieurs reprises lu, dans les feuilles communistes, des articles dans lesquels l'A. R. A. était, après son départ, tournée en ridicule d'une façon ignoble. Elle y était accusée d'avoir donné de vieux stocks de vivres et d'avoir, en échange, raflé des tableaux de grande valeur et autres objets. Enfin, toujours le même refrain, l'A. R. A. avait voulu dépenser des dizaines de millions de dollars, tout simplement pour faire de l'espionnage !

C'est ainsi qu'en 1922, un Français, M. Jamet, se rendant au Caucase, et auquel la Croix-Rouge française avait confié, pour être distribuée là-bas, une quantité importante de vivres, se vit obligé de tout remettre à une organisation communiste installée à

(1) *American Relief Association* (Association Américaine de Secours).

Batoum, afin d'éviter de payer des droits d'entrée prohibitifs, et, une fois ainsi dépouillé, — puisqu'il ne pouvait prévoir qu'il aurait fallu apporter un chargement de roubles pour dédouaner un chargement de vivres destinés à être distribués gratuitement, — il fut prié de quitter dans les huit jours ce territoire, sur lequel les bolcheviks ont étendu leur domination sanglante. Le plus fort, c'est que les démarches qu'il fit auprès de la Tchéka de Tiflis, — alors dirigée par un certain Moguilevsky, — ne purent jamais lui faire connaître le motif de cette brutale expulsion !

Ce Français n'était pourtant qu'un homme qui déjà avait voyagé au Caucase pour le compte de maisons de commerce françaises. Il y revenait pour ses affaires, et cela avait été pour éviter des frais inutiles que la Croix-Rouge française lui avait demandé de se charger de cette mission provisoire.

Après le départ de l'administration américaine de l'A. R. A., la Tchéka, qui n'avait osé toucher aux Américains, s'empara des sujets russes qui avaient été au service de cette œuvre de bienfaisance. Accusés d'espionnage, ceux-ci furent envoyés moisir dans les tchékas, les prisons, les bagnes.

M. Ladijinsky fut de ceux-là.

Arrêté en bonne santé, il fut, après quelques mois de séjour à Solovki, atteint de tuberculose.

Je l'ai laissé à l'hôpital du pénitencier, où il venait d'être admis, lorsqu'il était à la dernière extrémité. Il est sûrement mort depuis longtemps...

Il est surprenant que l'A. R. A. américaine n'ait jamais fait une seule démarche en faveur des innombrables employés russes qui, pour l'avoir servie, ont été voués à la mort.

MALICHEVSKY

Malichevsky était un sujet russe, mais d'origine polonaise.

Prisonnier en Allemagne pendant la guerre, il se rendit en France en 1922. Arrêté, parce que ses papiers n'avaient pas été visés par le consulat de

France, Malichevsky manifesta le désir de s'engager à la Légion étrangère, et sa demande fut acceptée.

Envoyé en Syrie avec sa compagnie, il déserta et revint en Russie en passant par la Turquie.

A peine avait-il débarqué à Novorossisk, qu'il se voyait arrêté par la Tchéka de cette ville. « Mis sous enveloppe » sous l'accusation d'espionnage, il finit par échouer à Solovki, après qu'au cours de plusieurs interrogatoires on eut obtenu de lui des renseignements sur l'espionnage allemand concernant la Légion étrangère.

Mais notre Malichevsky était un malin.

Quoique ne recevant aucun secours, il faisait en sorte de joindre toujours les deux bouts ; et, dans cette lutte pour l'existence, il eut un jour une idée fameuse.

Ayant remarqué que l'ingénieur Frankel avait réussi à se faire une situation assez belle en tablant sur l'ignorance des lascars qui constituent l'administration, Malichevsky s'en fut trouver Barinov et lui tint ce langage :

« Camarade chef ! J'ai un secret de grande valeur que je comptais réserver aux Soviets, quand j'ai été arrêté à mon arrivée en Russie. Je voudrais en effet mettre à exécution un projet minutieusement étudié depuis très longtemps et appelé à révolutionner le monde. J'ai voulu que mon pays en profite, parce que, si je l'avais dévoilé aux Allemands, les capitalistes de ce pays m'auraient fait assassiner.

« *Je veux construire un moteur qui marchera sans carburant !*

« Seulement, pour que je puisse travailler sérieusement, il me faut une pièce où je serai seul, avec beaucoup de papier et toutes les fournitures nécessaires.

« Je demanderai également — cela pour entretenir mes forces — une ration plus forte en vivres, ainsi que du beurre et du lait. »

Barinov fut enchanté, et alla de suite parler de la chose à ses camarades Nogtiev et Eikhmans. Tous trois alors firent un compte rendu approprié à la Tchéka de Moscou, qui ordonna de faire mettre, sans retard, Malichevsky au travail.

Le rusé Malichevsky eut alors tout ce qu'il avait

demandé, et défense formelle fut faite de l'importuner par des travaux quelconques.

Malichevsky avait trouvé sa voie ! Et lorsque, fatigué, il abandonnera son moteur, rien ne dit qu'il ne deviendra pas le chef du fameux bureau météorologique de Solovki (1).

Il doit y avoir en effet, à Solovki, depuis quelques mois, un bureau météorologique, puisque les journaux russes de Moscou ont, en mars dernier, annoncé ceci au monde entier : « Les détenus de Solovki viennent, *sans aucun concours*, de terminer la station météorologique du camp de concentration. »

Remarquons, que de même qu'ils appellent « maison de correction » une prison, les bolcheviks désignent par l'expression « camp de concentration » un bagne rouge, en comparaison duquel n'importe lequel des bagnes dépendant des régimes capitalistes est un véritable sanatorium !

KRASNY

A la 10e compagnie de forçats dont je faisais partie, je fis la connaissance d'un bon vieillard, un israélite.

Il était, en plus de son grand âge, par trop malade pour pouvoir travailler en forêt ; aussi les tchékistes, voyant qu'ils ne pourraient rien en tirer de ce côté-là, en firent un gardien de nuit.

L'un des premiers sujets de conversation entre détenus est évidemment la raison donnée par la Tchéka (quand on la sait) pour l'envoi à Solovki.

Après avoir satisfait sa curiosité sur ce point, je l'interrogeai à mon tour, car j'étais vraiment curieux de savoir quel motif on avait bien pu trouver pour envoyer au bagne ce bon vieux, si malade !

Krasny avait simplement le malheur d'être apparenté à Pinkhos Krasny qui, dans le gouvernement ukrainien de l'ataman Petlura, avait été ministre pour les affaires juives, avant l'invasion de l'Ukraine par les rouges. Ce fut cette seule parenté qui valut

(1) Les soviets ont dû, pour les besoins de leur propagande, baptiser pompeusement « bureau météorologique », la pièce renfermant les quelques instruments volés aux moines. Ce bureau météorologique doit être le cousin du moteur sans carburant.

à Krasny d'être envoyé aux travaux forcés, car, ne pouvant mettre la main sur le ministre, actuellement hors de Russie, la Tchéka se vengea sur son malheureux parent (1).

LE JEUNE SLADKINE * ET SON PÈRE

Le jeune Sladkine avait seize ans.

C'était un bon fils de paysans, qui avait un certain don pour le dessin. Il dessinait pendant ses moments de loisir et obtenait d'assez jolis résultats, quoiqu'il n'ait jamais été instruit dans cet art ; il s'amusait même, parfois, à copier telle ou telle partie des vignettes du papier-monnaie soviétique.

La Tchéka, ayant eu vent de la chose, fit perquisitionner dans l'isba, où l'on ne trouva que des bouts de papier ornés de dessins divers, dont quelques copies des vignettes que je viens de mentionner.

Cette grande découverte fut suffisante pour que leurs biens confisqués, le fils et le père fussent arrêtés, puis envoyés au bagne pour cinq ans. Je les rencontrai à l'île Popov le 19 mai 1925, et le surlendemain on les embarquait pour Solovki, en même temps qu'un lot de cinq à six cents autres malheureux.

Le jeune Sladkine était un enfant encore tout naïf,

---

(1) L'ataman Simon Petlura, dont on a odieusement tenté de salir la mémoire, fit toujours, tant qu'il se trouva à la tête de l'Ukraine, son possible pour protéger l'élément israélite et éviter les progroms.

Dans cet ordre d'idées, il créa un ministère des affaires juives, appelant un israélite, Pinkhos Krasny, à la tête de celui-ci, et nommant sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères un autre israélite, Arnold Margoline.

Cette question a été étudiée avec force documents à l'appui dans *l'Ukraine et le Cauchemar rouge* (éditions Jules Tallandier), par M. Alexandre Choulguine, ancien ministre des Affaires Etrangères et des Nationalités en Ukraine, professeur à l'université ukrainienne de Prague.

Simon Petlura est, à Paris, le 25 mai 1926, tombé sous les balles d'un israélite qui déclara avoir voulu venger ses coreligionnaires victimes de l'ataman...

Cette injuste accusation avait été propagée dans les milieux communistes.

Il convient de rappeler ici, sans plus de commentaires, que l'ataman Simon Petlura était, en ce qui concerne l'Ukraine, l'homme le plus redouté des bolcheviks.

sur lequel son père veillait avec un soin touchant, inquiet pour sa santé et pour l'influence que pourrait avoir sur sa moralité le milieu dans lequel il allait vivre.

Toujours sans jugement.

GRACHEVITCH *

Grachevitch était le directeur des douanes d'un grand port russe.

N'ayant pas voulu autoriser certaines combinaisons des commissaires chargés de surveiller celui-ci, combinaisons ayant pour but de faire entrer des marchandises sous de fausses dénominations, afin de faire payer au propriétaire de ces dernières des droits moins élevés, il se vit arrêter sous le fallacieux prétexte de contre-révolution.

Après environ six mois et demi de prévention, il fut, à cause de son origine d' « intelliguente », envoyé à Solovki.

Il n'a jamais été jugé par un tribunal.

LE PROFESSEUR NICOLAIEV *

Le professeur Nicolaiev était titulaire d'une chaire.

Comme il avait catégoriquement refusé de faciliter l'admission de quelques étudiants, membres de la Komsomol (jeunesse communiste) à certains examens, la Tchéka trouva que ce professeur, par trop indépendant, avait « des idées monarchistes », l'arrêta, et, après l'avoir maintenu en prison de sept à huit mois, le condamna, sans aucun jugement de tribunal, à trois ans de travaux forcés, à Solovki.

LAPOVSKY * (*avocat*)

Les tribunaux n'existant presque plus en fait, depuis la révolution, et ayant été rayé du barreau comme suspect de sentiments favorables au parti social-démocrate (menchevik), M. Lapovsky vivait misérablement à Moscou.

Son fils aîné, âgé de seize ans, ayant été entraîné à des réunions de la Komsomol (jeunesse communiste),

il s'opposa à ce que celui-ci se fît inscrire à cette organisation, composée surtout de jeunes vauriens. Son fils ayant dénoncé cette opposition, le malheureux père fut arrêté, tandis qu'était inséré dans la presse bolchevique un article élogieux pour le gamin qui, disait cette citation, s'était séparé du régime barbare préconisé par le menchevik qu'était son père, et avait accompli son devoir civique en faisant cette dénonciation !

Sans avoir été jugé, l'avocat Lapovsky fut envoyé à Solovki pour trois ans.

Il n'est malheureusement pas rare de voir ainsi des enfants dénoncer, qui son père, qui sa mère, qui les deux, et certainement le fait de penser que son nom sera élogieusement cité dans la presse pousse souvent à la chose.

Ici, comme partout ailleurs, les dirigeants bolcheviks font appel aux sentiments les plus bas.

KOZLOVSKY * (*ancien juge*)

Ce juge, depuis plusieurs années, vivait d'une retraite gagnée par de longs services. Celle-ci lui fut supprimée à la révolution, mesure qui fut également prise à l'égard de tous les anciens fonctionnaires, comme des pensionnés de l'armée et de la marine. Mais de le plonger ainsi dans la misère ne devait pas suffire aux sadiques de la Tchéka.

Quoique âgé de plus de soixante ans, et vivant tranquille, il fut arrêté et accusé de contre-révolution, pour avoir, vingt à vingt-cinq ans auparavant, condamné « injustement » des bandits, devenus sous les soviets, des hommes de gouvernement !

Condamné à mort, il vit sa peine commuée en celle de dix années de bagne rouge, sans, bien entendu, aucun jugement de tribunal !

PETROV *

Ancien socialiste, il s'était rallié au communisme.

Il n'en fut pas moins, à cause de ses antécédents socialistes, considéré comme suspect par la Tchéka,

arrêté et accusé d'avoir été en rapport avec des étrangers.

Après l'avoir maintenu plusieurs mois sous les verrous, les tchékistes lui proposèrent le honteux marché suivant :

Il reconnaîtrait ouvertement s'être livré à l'espionnage pour le compte d'Etats étrangers, de connivence avec ses anciens camarades, les socialistes étrangers. Il comparaîtrait devant un tribunal — ce qui permettrait au service de propagande d'affirmer qu'en Russie la procédure est absolument régulière — et, après des débats qui dureraient plusieurs jours et dont tous les détails seraient amplement décrits dans tous les journaux soviétiques, il aurait, pour la forme, une condamnation quelconque.

Après quoi il serait tout simplement remis en liberté et couvert d'or !

Pour avoir refusé de se prêter à cette comédie révoltante, cet ex-socialiste, devenu communiste, mais communiste sincère, se vit envoyer pour cinq ans à Solovki, où il n'est pas le seul dans ce cas !

Ici l'on est en droit de se demander si Savinkov ne s'est pas laissé prendre à un piège de ce genre, puisque, après qu'il eut dévoilé tout ce qu'il « savait », il fut précipité du quatrième étage de la tchéka Loubianka (Moscou), et ensuite porté « *en dépense* » (1), comme s'étant suicidé.

De même le nommé Droujelevsky ne joua-t-il pas dernièrement, à Moscou, un rôle analogue, lorsqu'il « avoua » être l'auteur de la fameuse « fausse » lettre Zinoviev ? Il se vit condamner à mort, puis, disent les journaux, fusiller.

PAVLOV *

M. Pavlov connaissait des membres d'une ambassade étrangère.

(1) Les tchékistes, quand ils envoient un malheureux à la mort, ou lorsqu'ils l'exécutent, déclarent, par dérision, qu'ils « *le portent en dépense* », « *le débitent* », « *l'expédient à Irkoutsk* », ou « *l'envoient à Kharkov* », cette dernière expression étant très en honneur chez eux, en souvenir de toutes les horreurs dont Kharkov fut le théâtre.

Sommé par la Tchéka de devenir son agent secret et de rapporter les faits et gestes de ces personnes, et ayant refusé, il se vit, sans avoir été jugé, envoyer au bagne pour cinq ans.

PETROV *

M. Petrov s'était, à plusieurs reprises, rendu à un consulat étranger, afin d'y obtenir un visa sur un document quelconque. Accusé en conséquence de se livrer à l'espionnage, il fut arrêté et condamné à cinq ans de travaux forcés.

MASLOV *

M. Maslov était, avant la guerre, comptable dans un établissement minier appartenant à des étrangers. S'étant, en 1923, mis en rapports avec sa direction, située à l'étranger, il reçut de celle-ci des secours, pour ceux des employés qui avaient survécu à la tourmente révolutionnaire, avec ordre de distribuer ces fonds.

Accusés par la Tchéka de contre-révolution économique, M. Maslov et les employés qui avaient accepté ces secours, furent arrêtés et condamnés à des peines diverses. Pour sa part, il fut envoyé au bagne, sans aucun jugement de tribunal.

MAKAR * (*paysan*)

Fut, sans jugement, envoyé au bagne, pour ne pas avoir payé ses impôts dans le délai voulu (mauvaise volonté, donc contre-révolution !).

TIMOTHÉE * (*paysan*)

Comme il avait refusé de souscrire à un des nombreux emprunts forcés, qui sont fréquents en Russie soviétique, il fut arrêté par la Tchéka, qui l'accusa d'avoir eu un parent quelconque dans l'armée Koltchak. Après un an de prison préventive, sans avoir été jugé, il fut condamné à trois ans de travaux forcés.

PHILIPPE * (*ouvrier*)

Il travaillait dans une usine de Moscou. S'étant disputé avec un de ses contremaîtres, un communiste, il se vit arrêter peu après par la Tchéka, qui l'accusa de saboter la révolution. Trois ans de travaux forcés, sans jugement.

CHRISTOPHOR * (*ouvrier*)

N'ayant pas répondu à une convocation de son syndicat, à l'occasion d'un meeting de protestation contre l'intervention des « impérialistes européens » en Chine, fut menacé de l'exclusion du syndicat et de l'usine. Répondit à ces menaces par un mot russe des plus énergiques et comparable à celui que, chez nous, on attribue à l'un des généraux de Napoléon Ier.

Signalé à la Tchéka, il fut bientôt arrêté, accusé de contre-révolution et, après un an de prison et sans avoir été interrogé une seule fois, fut, sans jugement, condamné à cinq ans de bagne.

PIERRE * (*employé des postes*)

Ayant oublié de remettre au bureau spécial de la Tchéka (qui est installé dans chaque bureau de poste) un télégramme adressé à un particulier, s'est vu emmener directement de son bureau à la Tchéka, sous l'accusation de contre-révolution.

Condamné à mort pour « entente avec les ennemis du régime communiste », il eut sa peine réduite à dix ans de travaux forcés, — c'est-à-dire à la mort lente, — à cause de son origine prolétarienne.

Fut envoyé à Solovki sans aucun jugement.

AHMED * (*commerçant*)

Musulman. Arrivé en Russie pour y traiter des affaires, fut arrêté à la frontière.

Après l'avoir longtemps fait moisir dans ses caves, la Tchéka lui promit la liberté s'il acceptait d'aller

aux Indes pour y faire de la propagande anti-anglaise, par ordre du Komintern et pour le compte de celui-ci.

Il refusa et fut, sans jugement, envoyé à Solovki pour trois ans.

X... (*commerçant étranger*)

Il était venu en Russie dans un but purement commercial. Fut arrêté et accusé d'espionnage.

La Tchéka confisqua tout ce qui lui appartenait, et sans aucun jugement, l'envoya pour trois ans à Solovki.

Y... (*émigré*)

Le vrai type du *vozovrachenetz* (émigré qui rentre en Russie soviétique).

Supportant mal la vie à l'étranger et ne voulant pas écouter les avis de ceux qui avaient conseillé la prudence, qui le dissuadaient donc d'aller se mettre dans la gueule du loup, il s'embarqua un jour à Marseille et arriva à Novorossisk, où, seule, la porte de la Tchéka lui fut ouverte.

Comme il protestait et faisait remarquer que l'amnistie le protégeait, et qu'il répétait les assurances qu'il avait reçues à l'officine soviétique de la rue de Grenelle, quant à la liberté qui l'attendait en Soviétie, les tchékistes qui l'entouraient, trouvant la chose vraiment drôle, se tinrent les côtes de rire, se moquant de sa naïveté.

Un voyage en wagon-cage jusqu'à Kem, et quatre heures de bateau pour gagner Solovki, furent le triste épilogue de cette lamentable aventure, et il est à peu près certain que la famine et la mort seront son ultime récompense, comme elles sont généralement et continueront d'être, tant que durera le règne du monstre soviétique, le lot des vozovrachentsye.

Il est parfaitement possible que ses amis reçoivent de lui des lettres enthousiastes, leur décrivant les beautés de la Russie nouvelle ; celles-ci auront alors été écrites par ordre, sous une menace quelconque, et ne porteront certainement pas le cachet de la poste de Solovki ou de Kem !

*
* *

Quoique j'aie été moins bien placé pour connaître les malheureuses qui, à Solovki, souffraient en même temps que moi, je puis toutefois, ici encore, donner quelques exemples. Là, comme pour les derniers détenus dont je viens de parler, je dois taire les vrais noms.

Mme ELÉNA *

Mme Eléna appartenait à un parti socialiste jusqu'à la révolution et cessa toute activité après le renversement du régime tsariste. Son mari appartenait au même parti, et se retira également de la politique.

Mme Eléna avait deux ou trois enfants en bas âge, et ces chères petites créatures occupaient toute sa personne. De son côté, son mari ne pouvait plus penser à autre chose qu'à subvenir aux besoins grandissants de sa famille.

Ils vivaient donc tranquilles, c'est-à-dire sans se mêler à la politique, lorsqu'un beau jour la Tchéka vint les arrêter tous les deux.

Toujours sans un jugement de tribunal, la Tchéka leur fit savoir qu'ils étaient tous deux condamnés à cinq ans de bagne, et ils furent aussitôt envoyés à Solevki.

Mais, pensera le lecteur, et les enfants ?

Eh bien, les enfants se trouvaient au village au moment de l'arrestation de leurs parents. Ni Mme Eléna, ni son mari, ne savent ce que sont devenus ces infortunés. Et pourtant trois longues années se sont déjà écoulées.

Après trois ans de prison et de bagne, Mme Eléna se vit atteinte d'une maladie très grave : le cancer.

Le docteur réclama l'évacuation immédiate de la malade sur le continent, pour lui faire subir d'urgence une opération chirurgicale. Mais l'administration du camp resta sourde aux demandes successives du docteur.

L'état de Mme Eléna devenant de plus en plus inquiétant à la suite d'hémorragies très abondantes qui l'affaiblissaient, tous les détenus politiques — car elle

était détenue politique — déclarèrent la grève de la faim. Ils cessèrent, à la suite d'une promesse d'évacuation donnée par l'administration.

Mais cette promesse ne devait pas être tenue, et une deuxième grève de la faim fut déclarée. Une fois de plus, la même promesse, une fois de plus un mensonge. Mme Eléna perdait du sang plus que jamais, et nul, dans l'administration du camp, ne se souciait d'elle.

Ce que voyant, le camp des politiques prit une attitude plus énergique : il déclara la grève de la faim pour la troisième fois, et en promettant, cette fois, de ne cesser que lorsque la malade aurait quitté le bâtiment où elle se trouvait, pour être transportée au port et dirigée sur le continent.

Mme Eléna partit. Mais pour la faire arriver à Moscou, les tchékistes ont trouvé le moyen de la faire voyager pendant deux mois environ. Avant de lui permettre d'atteindre l'hôpital de Moscou, on la fit passer par de nombreuses prisons, tandis que les détenus non malades qui sont dirigés sur Moscou ne font d'ordinaire qu'un arrêt à la prison de Petrograd pour aller de Kem à Moscou. C'est ainsi que, parti le 19 mai 1924 de Solovki, j'arrivais à Moscou le 29 du même mois, après un arrêt de quelques jours à Kem et à Petrograd.

Mme Eléna passait donc par plusieurs prisons, où on la retenait sous des motifs divers : attente de convois, analyses du sang, etc., etc. Si bien que se trouvant dans une prison depuis plusieurs semaines, elle dut déclarer la grève de la faim, pour obtenir son évacuation rapide sur Moscou.

Nombreux, très nombreux, sont malheureusement les cas comme celui de Mme Eléna. Inutile de dire que j'en garantis la rigoureuse authenticité et que je puis citer les véritables noms des personnes qui furent ainsi sauvagement traitées.

MACHA *

Macha est une vieille domestique qui, depuis de longues années, servait dans la même famille de militaires.

Elle était peu fortunée, mais son bon cœur et son

dévouement égalaient la modicité de sa bourse. Aussi, lorsque la révolution eut plongé dans la misère ceux qui, jusque-là, avaient été ses maîtres, voulut-elle alors partager leur mauvaise fortune, de même qu'elle avait partagé la bonne ; et, à partir de ce moment elle vécut avec eux, comme un membre de leur famille.

Sommée par la Tchéka de rapporter tout ce qu'elle entendrait dire par ses anciens patrons, devenus ses amis, et de signaler les allées et venues de tous ceux qui viendraient les voir, elle ne parut point disposée à jouer ce rôle odieux.

Devant son silence, la Tchéka lui fit une seconde sommation.

Comme elle n'acceptait toujours pas, elle fut arrêtée, puis envoyée à Solovki pour trois ans, cela après huit mois de prison préventive, au cours desquels elle fut interrogée une seule fois.

Mme veuve ORLOV *

Mme Orlov est une aristocrate russe qui, à la révolution, se trouva dans le plus grand dénuement.

N'étant admise dans aucune union professionnelle (syndicat), à cause de sa haute naissance, elle ne pouvait trouver de travail. Elle s'efforçait donc de donner des leçons de langues russe et étrangères, et connaissait des étrangers vivant à Moscou.

Comme elle avait reçu l'ordre de devenir agent secret de la Tchéka, elle eut l'imprudence de faire part, autour d'elle, de sa tristesse et de ses angoisses. La Tchéka apprit la chose, l'arrêta, et, sans jugement, la dirigea sur Solovki.

Mlle LIOUBA *

Agée de vingt-deux ans environ, elle était dactylographe dans une administration russe.

Ayant répondu par une fin de non recevoir aux propositions infâmes de celui qui était son chef de service, en même temps qu'agent de la Tchéka, elle fut arrêtée et accusée d'avoir eu un cousin dans l'armée blanche du général Youdénitch.

Ce fait entraînant le délit de contre-révolution,

Mlle Liouba, sans avoir jamais passé devant un tribunal, fut amenée à Solovki.

J'ai également vu au bagne de nombreux prêtres qui, ayant prononcé dans leurs prières la phrase suivante : « *Que Dieu sauve l'âme des victimes de la révolution !* » furent accusés de contre-révolution et, toujours, sans jugement de tribunal, envoyés à Solovki, pour des durées variant (sur le papier, bien entendu) de trois à cinq ans.

D'autres se virent également envoyer au bagne, pour avoir accepté de célébrer une messe à l'anniversaire de la mort de « contre-révolutionnaires ».

D'autres enfin, pour avoir baptisé un enfant en l'absence et à l'insu du père, un communiste, détail le plus souvent ignoré du prêtre.

Avec leurs pasteurs ont été envoyés à Solovki les paroissiens les plus assidus aux offices, qu'il s'agisse d'hommes, de femmes, de jeunes gens même.

Que le lecteur n'aille pas penser que dans ce chapitre, comme dans ceux qui précèdent, il y a la moindre exagération. Bien au contraire, ce livre est encore bien au-dessous de l'affreuse réalité car, d'une part, il faudrait des volumes pour tout dire, et, d'autre part, aucune parole, aucune description ne pourront jamais donner une impression exacte de ce que l'on peut souffrir, *de ce que l'on souffre*, à Solovki.

Je m'offre à accompagner là-bas toute mission, composée d'honnêtes gens, qui serait désireuse de s'y rendre pour faire sur place une enquête approfondie.

Ce que je montrerais, ce que je prouverais, ferait frémir d'horreur.

Mais il serait indispensable qu'une telle mission fût accompagnée et protégée par une force suffisante, si, à ce moment, le régime des soviets était encore debout, et même celui-ci aurait-il promis aux enquêteurs toute liberté d'allures, car ce ne pourrait être là qu'un odieux piège de plus.

E. PATRIZI.

16.000 CONVICTS PÉRISSENT DANS LES GEOLES DE SOLOVKI

Ces jours derniers, vient de revenir à Varsovie le docteur Lipinski, qui a été échangé contre un certain nombre de communistes polonais. Le docteur avait son domicile habituel à Tiflis et fut arrêté sous l'inculpation d'espionnage, au moment même où il se rendait au Consulat de Pologne de cette ville pour y recevoir le visa nécessaire au retour dans sa patrie. Depuis 1926, il fut enfermé dans une cellule infestée d'une multitude de rats.

Sa nourriture journalière consistait en une demi-livre d'un pain infect et deux cruches d'eau tiède. Bien que souffrant d'une maladie grave, il ne reçut aucun secours médical ; un fonctionnaire du Consulat d'Allemagne arrêté en même temps que lui ne put résister aux rigueurs de l'emprisonnement et mourut.

Après cette mort, et dans la crainte de complications diplomatiques, le régime appliqué au docteur Lipinski fut légèrement adouci et on le transféra à l'infirmerie. Par la suite, il fut jugé (?) et condamné à mort, mais, gracié, il fut déporté au monastère de Solovki.

Là, sur les neuf cents condamnés qui se trouvaient avec lui, deux cents moururent dans l'espace de six mois. Le docteur estime qu'ainsi les seize mille convicts de Solovki sont condamnés à périr dans l'espace de quatre ans.

Lui-même n'a réussi à survivre que parce qu'il parvint à se faire considérer comme un docteur, sans toutefois pouvoir exercer son art en toute conscience, étant donné l'absence complète de tous médicaments et de toute autre possibilité médicale.

Le docteur Lipinski déclare, en outre, que, parmi les condamnés, un nombre considérable (1) appar-

---

(1) Résultat évident de la lutte féroce et sourde menée par Staline contre l'opposition, et dont l'exil de Trotski, Radek, Rakowski, Smilga, Kamenev, Zinoviev, etc., est l'un des rares épisodes parvenus à la connaissance du monde civilisé.

tient au parti communiste et qu'il y a là des communistes étrangers, venus en Russie, qui, soit étaient passés à l'opposition, soit s'étaient compromis dans divers « complots ».

(*Traduction d'un article paru le* 17 *janvier* 1928, *dans le* Segodnia, *de Riga.*)

SUPPLÉMENT A LA CHOROGRAPHIE DE L'ILE SOLOVKI

	Déciatines. (1)	Sagènes. (2)
Forteresses et constructions.....	4	1.400
Cimetières et églises.....	2	400
Cultures	8	526
Prairies naturelles.....	830	400
Marais fournissant des herbages....	35	200
Forêts	14.818	1.419
Lacs et étangs (442 en tout).....	2.382	1.650
Marais inutilisables.....	2.247	200
Surfaces de toute nature inutilisables.	418	405
Terrains inondables.....	1.850	2.000
	22.594	8.600

(1) La *déciatine*, mesure de superficie, vaut deux mille quatre cents sagènes carrées et est égale à un hectare neuf centiares.

(2) La *sagène*, mesure de longueur, est la cinq centième partie de la *verste* (mille soixante-sept mètres), et vaut deux mètres cent trente-quatre millimètres. Elle se subdivise en trois *archines* et quarante-huit *verchoks*.

Nota. — Les détails ci-dessus, comme les photographies du monastère reproduites dans cet ouvrage, proviennent d'un album édité avant la révolution chez V. A. Tchérépanov, à Arkhangel.

TABLE DES GRAVURES

Pages

I. — Carte de la Russie septentrionale..... 35
II. — Le Kremlin de Solovki, vu de la baie de la Bonne Arrivée. — Le Kremlin de Solovki vu du lac Saint..... 40
III. — Monastère de Solovki : la cathédrale Préobrajenski vue des portes saintes..... 48
IV. — Kremlin de l'île Solovki (*plan schématique*). 61
V. — Monastère de Solovki : intérieur de la cathédrale des Saints Fondateurs..... 72
VI. — Monastère de Solovki : intérieur de la cathédrale de la Transfiguration..... 80
VII. — Monastère de Solovki : le réfectoire pendant les repas..... 96
VIII. — Portrait du patriarche Tikhon. — Le patriarche Tikhon sur son lit de mort.... 120
IX. — Femme bourreau bolchevique..... 132
X. — Prise du pouvoir par les bolcheviks à Petrograd (octobre 1917). — L'exode : les paysans russes fuient devant les hordes rouges..... 114
XI. — Scènes de la terreur bolchevique (provinces baltiques, 1919). — La maison Tioulpanov, à Kherson, dont le sous-sol a été utilisé pour les tortures..... 160
XII. — Le martyr d'un officier de l'armée blanche : yeux crevés, nez et dents brisés, doigts coupés..... 176
XIII. — La terreur rouge : le supplice du capitaine en second Théodorov..... 192
XIV. — La terreur rouge : la maison Gandobnine, siège de la Tchéka de Tsaritsine. — Un cachot de la prison de Tsaritsine..... 208
XV. — Un ouvrier martyrisé par les bourreaux chinois de la Tchéka..... 224

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Pages

PRÉFACE 7
INTRODUCTION 17
CHAPITRE PREMIER. — L'île Solovki au temps des moines 33
CHAPITRE II. — Ce que les bolcheviks ont fait de Solovki 53
CHAPITRE III. — L'administration du bagne..... 65
CHAPITRE IV. — La nourriture. — Le logement. — L'habillement (?). — Les soins médicaux (?). — La bibliothèque. — Le théâtre. — Le journal..... 90
CHAPITRE V. — Qui est envoyé à Solovki..... 112
CHAPITRE VI. — Répartition des détenus..... 150
CHAPITRE VII. — Les femmes et les enfants à Solovki. 170
CHAPITRE VIII. — Les travaux, les supplices, les exécutions 189
CHAPITRE IX. — Ce qui se passe à Solovki est normal en Russie soviétique..... 222
APPENDICE 247

IMPRIMERIE CREMIEU
4 bis, Rue des Suisses
- - - PARIS - - -

Éditions JULES TALLANDIER, 75, rue Dareau, PARIS (XIVe)

ALBERT JEAN
Cœur..., Gagnant ! ..... 9. »

ANDRÉ ARMANDY
Le Yacht Callirhoé 6.75
Terre de Suspicion 7.50
L'Ile de Corail ..... 10. »

EUGÈNE BARBIER
Florine, la Fleur du Valois ..... 7. »
La Rançon d'une Faute ..... 10. »

ARTHUR BERNÈDE
Belphégor ..... 9. »

A. CHOULGUINE
L'Ukraine et le cauchemar rouge.. 9. »

DELLY
Le Mystère de Ker-Even ..... 9. »
L'Ondine de Capdeuilles ..... 9. »
Le Secret de la Sarrasine
I. Le Roi de Kidji 8.50
II. Elfrida Norsten 8.50

RAYMOND DUGUET
Moscou et la Géorgie martyre, *ouvrage orné de 12 hors-texte tirés en héliogravure* ..... 13. »

H. FONTIS et J. RICHARD
L'Homme aux trois visages ..... 9. »
To... Go... Lo... ..... 9. »

CHARLES GÉNIAUX
Les Patriciennes de la Mer 6.50

JEAN de GRANVILLIERS
La Belle Endormeuse ..... 10. »
Quand les Cœurs battaient trop vite, 10. »
(90 illustrations de Roger Prat).

GASTON LEROUX
Les Ténébreuses ..... 7. »
Du Sang sur la Néva ..... 7. »
La Poupée sanglante 6.75
La Machine à assassiner 6.75

MARCEL PRIOLLET
Les Veuves Blanches 8.50

GASTON CH. RICHARD
Rosario, Danseuse espagnole 8.50
La Galante Aventure ..... 10. »

Lt-Colonel ROUSSET
Mademoiselle de Vauréas ..... 12. »
(12 hors-texte en héliogravure).

Colonel ROYET
Le Troupeau de Neptune 7.50

BIBLIOTHÈQUE HISTORIA

JACQUES BAINVILLE
Histoire de France (2 vol.) ..... 50. »
Louis II de Bavière ..... 20. »

FRANTZ FUNCK-BRENTANO
Marie-Antoinette et l'Enigme du collier ..... 25. »

GASTON JOLLIVET
Souvenirs de la Vie de Plaisir sous le Second Empire, lettre-préface de PAUL BOURGET, *de l'Académie française* ..... 20. »

FRÉDÉRIC LOLIÉE
La Fête Impériale ..... 20. »
Les Femmes du Second Empire (2 vol.) ..... 40. »

Lt-Colonel ROUSSET
Scènes et Épisodes de Guerre (1870-1871) ..... 20. »

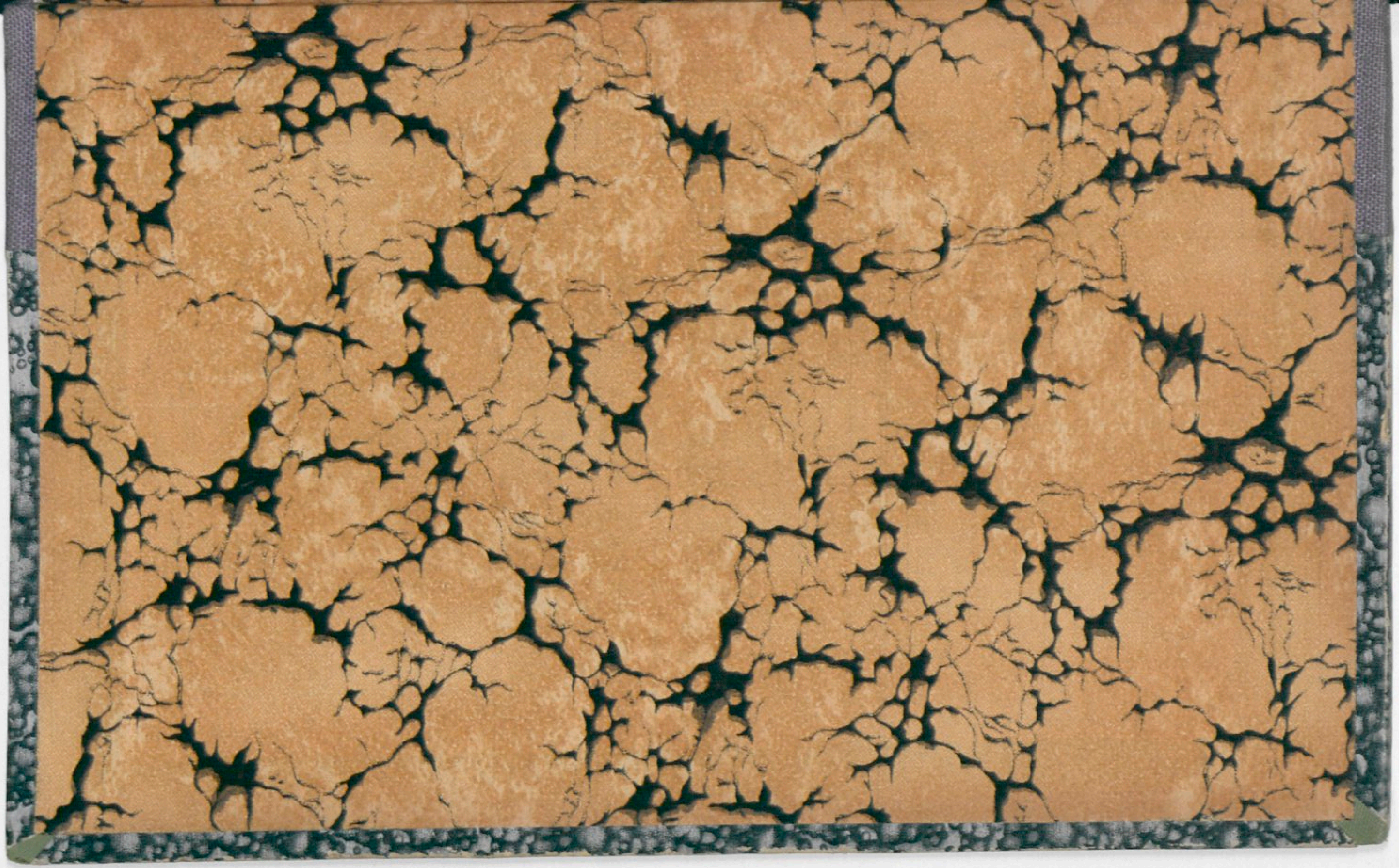
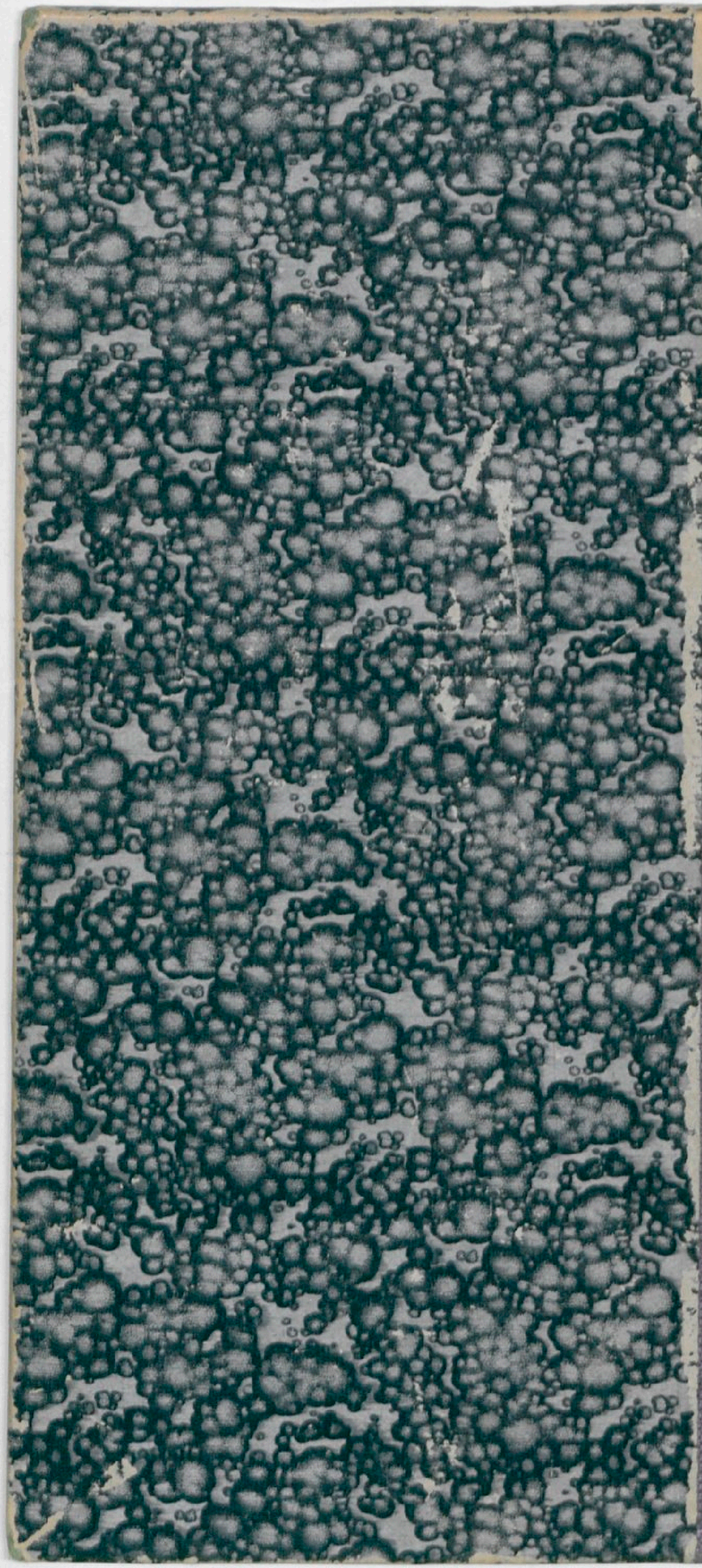
SAINT-SIMON
Anecdotes, Scènes et Portraits (extraits des mémoires du duc de Saint-Simon). Préface de LOUIS BERTRAND, *de l'Académie française.*
Tome Premier 1694-1709 ..... 18. »
Tome Second 1709-1715 ..... 18. »
Tome Troisième 1715-1723 ..... 18. »

SAINTE-BEUVE
Quelques Figures de l'Histoire, Préface de JACQUES BAINVILLE ..... 18. »
Quelques Portraits Féminins, Préface de PIERRE DE NOLHAC, *de l'Académie française* ..... 18. »

JOSEPH TURQUAN
La Générale Bonaparte ..... 18. »
L'Impératrice Joséphine ..... 18. »
Les Sœurs de Napoléon (2 vol.) ..... 36 »
La Reine Hortense (2 vol.) ..... 36 »

Charmante collection présentée sous une forme matérielle irréprochable, et comprenant un ensemble délicat d'une lecture particulièrement attachante. Chaque volume format in-8° (21×13,5) est orné de dix-huit gravures **TIRÉES HORS-TEXTE ET EN HÉLIOGRAVURE.**

Chaque volume relié basane avec coins, *En sus par volume :* **25 fr.**

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

IMP. CRÉMIEU, R. DES SUISSES, PARIS